Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Herbert George Wells

NOUVELLES

Volume II

Table des matières

Les nouvelles publiées dans cette édition sont tirées des recueils suivants :

Les Pirates de la mer, Mercure de France, 1902 pour la traduction française de Henry D. Davray.

Douze Histoires et un rêve, Mercure de France, 1909 pour la traduction française de Henry D. Davray et B. Kozakiewicz.

Effrois et Fantasmagories, Mercure de France, 1911 pour la traduction française de Henry D. Davray et B. Kozakiewicz.

Le Pays des aveugles, Mercure de France, 1914 pour la traduction française de Henry D. Davray et B. Kozakiewicz.

L’HOMME VOLANT[1]

[1] Titre original : *The Flying Man*, tirée de *les Pirates de la mer*.

L'ethnologue considéra pensivement la plume de Bhimraj.

– Il semblait ne guère tenir à s'en séparer, – dit-il.

– Elle est sacrée pour les chefs. – répondit le lieutenant, – comme la soie jaune est sacrée pour l'empereur de Chine.

L'ethnologue ne répondit pas. Il hésitait ; puis entrant brusquement en matière, il demanda :

– Quel est ce conte à dormir debout, qu'ils racontent à propos d'un homme volant ?

Le lieutenant eut un faible sourire.

– Que vous ont-ils dit ?

– Je vois, – fit l'ethnologue, – que vous êtes au courant de votre renommée.

Le lieutenant se mit à rouler une cigarette.

– J'aimerais bien entendre une fois de plus cette histoire, – fit-il, – pour voir où elle en est maintenant.

– Elle est si stupidement enfantine ! – reprit l'ethnologue quelque peu irrité. – Comment leur avez-vous joué ce tour-là ?

Le lieutenant garda le silence et, toujours souriant, se renversa dans son fauteuil.

– Voici donc que j'ai fait un détour de cinq cents kilomètres pour recueillir le folklore que ces gens ont pu conserver, avant qu'ils ne soient complètement démoralisés par les missionnaires et les militaires, et je ne trouve qu'un tas de légendes impos-

sibles au sujet d'un diable de petit lieutenant d'infanterie à tête rousse. Comment il est invulnérable, comment il peut sauter par-dessus les éléphants, comment il peut voler ! Et bien d'autres sottises ! Un respectable vieillard m'a décrit vos ailes disant qu'elles étaient d'un plumage noir, mais pas tout à fait aussi long qu'une mule. Il prétend qu'il vous a vu souvent au clair de lune voltiger au-dessus des collines vers le pays de Shendon. Que le diable vous emporte !...

Le lieutenant éclata de rire gaiement.

– Continuez, – dit-il, – continuez...

L'ethnologue continua jusqu'à ce qu'il en eût assez.

– En faire accroire pareillement à ces enfants des montagnes encore ingénus ! Comment avez-vous pu faire cela ?

– J'en suis très fâché, – dit le lieutenant, – mais vraiment, j'y fus bien obligé. Je puis vous affirmer que la chose s'imposait et je n'avais pas alors la moindre idée de la façon dont l'imagination de ces gens la prendrait.

« Pas la moindre curiosité non plus. Je puis seulement invoquer que ce fut une indiscrétion et nullement la malice qui m'a fait remplacer le folklore par une nouvelle légende. Mais comme vous semblez chagriné, je vais essayer de vous expliquer l'affaire.

« C'était à l'époque de l'avant-dernière expédition contre les Lou-Chaï, et Walters croyait que ces gens que vous venez de visiter étaient animés pour nous d'intentions amicales ; aussi, avec une allègre confiance dans mes capacités à me tirer d'affaire, il m'envoya là-haut, dans la gorge, à vingt kilomètres d'ici, avec trois soldats européens, une douzaine de cipayes, deux mules et sa bénédiction, pour me rendre compte des sentiments populaires du village que vous avez visité. Une troupe forte de dix hommes sans compter les mules, vingt kilomètres à faire et en temps d'hostilité ! Vous avez vu la route ?

– La route ? – fit l'ethnologue.

– Elle est meilleure maintenant qu'elle ne l'était autrefois. Il nous fallut suivre le lit de la rivière pendant quinze cents mètres à l'endroit où la vallée se rétrécit. Il y avait un courant rapide qui écumait autour de nos genoux et roulait sur des pierres aussi glissantes que de la glace. C'est là que je laissai tomber ma carabine. Plus tard, les sapeurs firent sauter le rocher à la dynamite pour faire la voie plus commode que vous connaissez. Dans ce temps-là, on suivait par le bas, au long des hauts rochers à pic et il fallait sans cesse contourner la rivière, sans compter qu'on devait la traverser une douzaine de fois sur une longueur de trois kilomètres.

« Nous arrivâmes en vue de la place le lendemain matin de bonne heure. Vous savez où elle se trouve ! Sur un contrefort à mi-chemin entre les hauteurs, et comme nous commencions à apprécier la trompeuse tranquillité du village ensoleillé, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil.

« Alors en guise de bienvenue, ils nous envoyèrent un morceau d'idole de cuivre ; le bloc descendit la pente droite, passa à un pouce de mon épaule et tamponna la mule qui portait les provisions et les ustensiles.

« Jamais, ni avant cela ni depuis, je n'entendis de pareil vacarme. À ce moment nous aperçûmes un certain nombre de gentlemen portant des fusils à pierre, revêtus d'espèces de torchons à carreaux de couleurs, et faisant un détour au long d'un sentier entre le village et les hauteurs vers l'est.

« – Volte-face ! commandai-je, et espacez-vous.

« Avec cet encouragement, mon expédition de dix hommes fit demi-tour et se mit à redescendre la vallée d'un trot leste. Nous ne nous attardâmes pas à sauver la moindre chose de la charge de notre mort, – mais, par un sentiment d'amitié, nous

emmenâmes avec nous la seconde mule, qui portait ma tente et diverses hardes.

« Ainsi se termina la bataille – sans gloire ! Jetant un coup d'œil en arrière, je vis la vallée toute parsemée de vainqueurs qui poussaient des cris et nous tiraient dessus. Mais personne ne fut atteint. Ces gens ne sont guère à craindre avec leurs fusils ; ils ne savent toucher qu'un but fixe. Il leur faut se mettre en joue et viser pendant des heures, et quand ils tirent en courant, c'est simplement pour faire du tapage. Hooker, l'un de mes soldats blancs, se croyait bon tireur, et il s'arrêta une demi-minute pour risquer la chance d'en abattre un, mais il nous rattrapa bredouille.

« Je ne suis pas un Xénophon pour débiter une longue histoire sur mon armée en retraite. Pendant les deux ou trois kilomètres qui suivirent, il nous fallut par deux fois arrêter l'ennemi qui nous pressait un peu trop, et échanger quelques coups de feu. Mais l'affaire fut, en somme, assez monotone – on s'essoufflait seulement – jusqu'à ce que nous fussions parvenus à l'endroit où les hauteurs descendent vers la rivière et resserrent la vallée en un simple défilé. Là, fort heureusement, j'aperçus une demi-douzaine de têtes noires qui venaient nous prendre en écharpe du haut des rochers, sur la gauche – à l'est, en réalité.

« À cette vue, je commandai halte.

« – Attention maintenant. Qu'allons-nous faire ? dis-je à Hooker et aux autres, en indiquant les têtes noires.

« – Je veux bien être nègre, si nous ne sommes pas chipés, dit l'un des hommes.

« – Nous le serons, répondit un autre. Tu connais les façons de ces bougres, hein, Georges ?

« – Ils vont nous tirer au gîte à cinquante mètres, déclara Hooker, à l'endroit où la rivière s'étrangle. Autant se suicider que de continuer à descendre.

« Je regardai la hauteur à notre droite. Elle tombait presque à pic au bas de la vallée, mais elle paraissait pouvoir être escaladée et tous les ennemis que nous avions vus jusqu'ici étaient de l'autre côté de l'eau.

« – C'est cela – où s'arrêter ? fit l'un des cipayes.

« Nous nous mîmes à grimper obliquement la colline. Il y avait une sorte de vague sentier qui montait en biais et nous le suivîmes. Bientôt, quelques ennemis parurent en vue vers le haut de la vallée, et j'entendis quelques coups de feu. J'aperçus alors un des cipayes qui s'était assis à trente mètres plus bas. Il s'était arrêté, sans un mot, pour ne pas donner d'inquiétude apparemment. De nouveau, je commandai halte. Je dis à Hooker d'essayer d'abattre quelques ennemis et je retournai vers l'homme qu'une balle avait atteint à la jambe. Je le pris dans mes bras et le portai jusqu'à la mule sur laquelle je l'installai, – la pauvre bête était déjà suffisamment chargée avec la tente et les autres fourbis que nous n'avions pas le temps de détacher. Quand j'eus rejoint le reste de la troupe, Hooker avait sa carabine vide à la main et indiquait, en riant, vers le haut de la vallée, une tache noire immobile. Tous les autres ennemis s'étaient dissimulés derrière des roches ou avaient fui au-delà de la courbe.

« – À cinq cents mètres, fit Hooker ; et je parie que je l'ai touché en pleine tête.

« Je l'engageai à recommencer un aussi beau coup, et nous nous remîmes en route.

« La pente maintenant devenait plus abrupte, et le sentier moins marqué à mesure que nous montions. Bientôt, au-dessus et au-dessous de nous, ce ne furent plus que des falaises.

« – C’est le plus beau chemin que j’aie vu dans ce pays de Lou-Chaï, dis-je, pour encourager les hommes, mais, en moi-même, je redoutais ce qui allait arriver.

« Au bout de quelques minutes, le chemin tournait court autour de la falaise. Puis c’était tout : le sentier se terminait là.

« En se rendant compte de la position, l’un des hommes se mit à jurer et à maudire le piège dans lequel nous avions donné. Nous nous trouvions sur une sorte de plate-forme qui devait être, au plus, large de dix mètres. Les rochers s’élevaient en surplombant au-dessus de nous de sorte qu’on ne pouvait nous fusiller d’en haut, et devant nous s’ouvrait un précipice de deux ou trois cents pieds de profondeur. En nous couchant contre le sol, nous étions invisibles pour ceux qui auraient été de l’autre côté du ravin.

« La seule approche que nous puissions craindre était au long du passage, et un homme bien embusqué à l’entrée valait une armée. Nous étions dans une forteresse naturelle, avec un seul désavantage : nos uniques provisions contre la faim et la soif étaient une mule vivante. Cependant, nous étions éloignés de douze ou quinze kilomètres du gros de l’expédition, mais sans doute, quand ils nous verraient absents un jour ou deux, ils enverraient à notre recherche si nous ne rentrions pas. Au bout d’un jour ou deux... »

Le lieutenant se tut soudain.

« – Avez-vous jamais eu soif, Graham ?

« – Jamais de cette façon-là, répondit l’ethnologue.

« – Hum ! nous avons eu soif pendant toute cette journée, pendant la nuit suivante et tout le lendemain avec seulement quelques gouttes de rosée obtenues en tordant divers linges et la tente. Au-dessous de nous, la rivière coulait avec des gloussements contre un rocher qui se dressait au milieu du courant. Jamais je n’ai vu une pareille absence d’incidents et une pareille

intensité de sensation. Le soleil obéissait sans doute encore à l'ordre de Josué, car il ne bougeait guère ; il flamboyait comme une fournaise ardente. Vers le soir du premier jour, l'un des deux soldats blancs marmotta quelque chose que personne ne comprit, et il s'en alla en suivant le chemin par où nous étions venus. Nous entendîmes des coups de feu, et quand Hooker alla voir à l'entrée du passage, l'homme avait disparu. Le lendemain matin le cipaye blessé eut le délire et il sauta, ou il tomba, dans le ravin ; alors nous abattîmes la mule et elle aussi dégringola, dans ses dernières secousses, au bas de précipice, et nous restâmes huit.

« Nous apercevions, tout au fond du gouffre, le corps du cipaye, dont la tête plongeait dans l'eau. Il était à plat ventre, et autant qu'on pouvait s'en rendre compte il paraissait fort peu meurtri. Malgré tout le désir de l'ennemi d'avoir cette tête, ils n'osèrent pas s'approcher avant la nuit.

« D'abord, nous parlâmes des chances qu'il y avait que le gros de la troupe ait entendu notre fusillade, et nous tâchions de supputer à quel moment ils remarqueraient notre retard, et mille autres choses. Mais nous nous desséchions réellement à mesure que les heures passaient. Les cipayes jouèrent entre eux avec des cailloux, puis racontèrent des histoires. La nuit fut assez froide. Le second jour personne ne parla. Nos lèvres étaient noires et nos gosiers en feu : et nous restions étendus sur la roche, nous regardant les uns les autres. L'un des réguliers se mit à tracer sur le rocher avec un morceau de tuyau de pipe des blasphèmes et des invectives comme une sorte de testament et je dus le faire cesser. Tandis que je regardais, au fond de la vallée, la rivière couler et bouillonner, j'étais presque tenté de suivre le cipaye. Cela semblait attirant et désirable de dégringoler le long de la pente, avec au bas quelque chose à boire – ou, du moins, plus de soif du tout. Cependant, je me souvins à temps que je commandais le détachement et que mon devoir était de donner le bon exemple, et cela m'empêcha de commettre une sottise.

« C’est en pensant à cela qu’une idée me vint. Je me levai et examinai la tente et ses cordes, et je m’étonnai de n’y avoir pas pensé plus tôt. Puis j’allai jusqu’au bord de la falaise mesurer de l’œil la distance. Cette fois la hauteur me sembla plus grande et la pose du cipaye quelque peu plus pénible. Mais il n’y avait que ce moyen ou rien… et, pour vous le dire sans plus de détour, je descendis en parachute.

« Je pris un grand cercle de toile de la tente, environ trois fois grand comme ce tapis de table. Je fis un trou dans le milieu, je liai huit cordes autour qui se réunissaient au centre pour former un parachute. Les autres me regardaient, croyant sans doute à quelque nouveau genre de délire. Alors j’expliquai mon plan aux deux réguliers, et, aussitôt que le rapide crépuscule fut devenu nuit pleine, je risquai l’expérience. Les deux hommes tinrent l’instrument élevé et je pris mon élan de toute la longueur de la plate-forme. Mon parachute s’emplit d’air comme une voile, mais je dois avouer qu’arrivé au bord j’eus la venette et je m’arrêtai court.

« Mais j’eus aussitôt honte de moi-même ; je retournai à l’extrémité de la plate-forme et me lançai de nouveau. Cette fois, je sautai – avec une sorte de sanglot, je me le rappelle – je sautai en plein dans le vide, avec la grande toile blanche qui se gonflait au-dessus de moi.

« Mes pensées durent se précipiter avec une vitesse effrayante. Il sembla s’écouler un long moment avant que je pusse être sûr que mon instrument resterait droit. D’abord, il se balança de côté et d’autre. Puis, je remarquai la muraille de rocs qui semblait monter devant mes yeux, pendant que je me figurais rester immobile. Je regardai au-dessous de moi, et je vis les eaux sombres de la rivière et le cadavre du cipaye qui venaient à ma rencontre. Mais dans l’indistincte clarté, je discernai aussi trois ennemis, ahuris de me voir arriver, et le cipaye décapité. À cette vue j’aurais bien voulu pouvoir remonter.

« Au même instant, ma botte entrait dans la bouche d'un des ennemis, et lui et moi ne formions plus qu'un seul tas avec la toile qui s'abattait sur nous en se dégonflant. Sans doute, j'avais dû faire jaillir la cervelle de l'homme sous mon pied. Je n'attendais rien d'autre que d'être à mon tour massacré, mais les pauvres païens, qui n'avaient jamais entendu parler de Baldwin, prirent immédiatement la fuite.

« Je me dépêtrai de la toile et du cadavre et jetai un regard autour de moi. À environ dix pas se trouvait la tête du cipaye, les yeux fixes, au clair de lune. Puis, j'aperçus l'eau et je courus boire. Il n'y avait d'autre bruit au monde que celui de la retraite précipitée des ennemis, un faible cri qui me parvint d'en haut et le murmure du courant. Dès que j'eus bu tout mon soûl, je descendis au long de la rivière.

« Telle est l'explication de l'histoire de l'homme volant. Pendant les douze kilomètres que je fis pour rejoindre l'expédition, je ne rencontrai âme qui vive. J'arrivai au camp de Walters vers dix heures et le stupide imbécile qui était de faction eut le toupet de me tirer dessus lorsque je surgis au trot hors des ténèbres. Aussitôt que je fus parvenu à faire entrer mon récit dans le crâne épais de Walters, cinquante hommes se mirent en route pour aller débarrasser la vallée des ennemis et ramener nos hommes. Mais j'avais eu pour ma part suffisamment soif pour ne pas aller la provoquer de nouveau en les accompagnant.

« Vous avez entendu quelle sorte de légende ils ont fabriquée avec cela. Des ailes grandes comme une mule, hein ? et des plumes noires ? Le bon lieutenant transformé en oiseau. Bon ! bon ! »

Un instant le lieutenant resta plongé dans quelque joyeuse méditation, puis il ajouta :

– Vous ne le croiriez pas, mais quand ils arrivèrent à la plate-forme, deux cipayes avaient sauté en bas.

– Le reste allait bien ? demanda l’ethnologue.

– Le reste allait bien, à part la soif.

Et à ce souvenir le lieutenant se versa un nouveau verre de whisky et de soda.

LA TENTATION D'HARRINGAY[2]

[2] Titre original : *The Temptation of Harringay*, tirée de *les Pirates de la Mer*.

Il est absolument impossible d'affirmer l'authenticité de cette aventure, car elle repose entièrement sur les dires de R. M. Harringay, qui est artiste. Suivant sa version, Harringay entra dans son atelier vers dix heures, un matin, pour voir ce qu'il pourrait faire de la figure à laquelle il avait travaillé la veille. C'était la tête d'un joueur d'orgue italien et Harringay pensait, sans être bien décidé, l'appeler *Vigile* ou *Ferveur*. Tout va bien jusqu'ici et son récit est marqué au coin de la plus parfaite véracité. Il avait vu l'homme quémander des sous et, avec la promptitude du génie, il l'avait immédiatement emmené.

– Mettez-vous à genoux et regardez cette console comme si elle allait vous jeter des sous... Ne montrez pas les dents... Je ne veux pas peindre vos gencives... Là, bien... maintenant, prenez un air malheureux.

Après une nuit de repos, son œuvre ne le satisfaisait plus du tout.

– Pourtant, ça n'est pas si mauvais, – soliloquait Harringay. – Il y a bien ce bout de cou... Mais !...

Il se mit à faire les cent pas dans l'atelier, examinant son tableau en tous sens et sous tous les aspects. Enfin, il laissa échapper un gros mot qui fut donné dans la version originale.

– Peindre ! – marmottait-il. Vouloir peindre tout bonnement un joueur d'orgue, un simple portrait ! S'il s'agissait de fabriquer un joueur d'orgue vivant, je ne me tourmenterais pas tant ! C'est surprenant ! Je n'arrive jamais à rien faire qui ait l'air vivant. Je me demande si ce n'est pas mon imagination qui a tort ?

Ceci, également, a quelque tournure de vérité. En effet, son imagination doit avoir tort.

– Ah ! le toucher créateur ! Prendre une toile et des couleurs, et faire un homme, comme Adam fut fait de terre rouge. Mais ce barbouillage-là ! On le verrait chez quelque brocanteur en passant, qu'on le prendrait pour une pochade. Les gamins crieraient : faut le faire encadrer... Ça ne peut pas rester ainsi, allons, quelques légères retouches !

Il alla vers le vitrage et baissa les stores de toile de Hollande bleue qui s'enroulaient au bas de la fenêtre. Il prit sa palette, ses pinceaux, son appuie-main, et, s'installant devant le tableau, il accusa les coins de la bouche ; de là, il appliqua toute son attention à la prunelle de l'œil, puis il trouva que le menton était un rien trop impassible pour une *Ferveur*.

Bientôt, il posa palette et pinceau. Allumant une pipe, il se recula pour mieux apprécier les progrès de son travail.

– Je veux être pendu si ce portrait ne me ricane pas au nez, – remarqua Harringay.

Et il s'obstine à croire que, depuis ce moment, le portrait se moqua réellement de lui.

L'expression de la figure s'était certainement animée, mais nullement dans le sens que désirait l'artiste. Le sourire railleur était évident, sans qu'il fût possible de s'y méprendre.

– *Ferveur de l'Incroyant*, – dit Harringay. – Hé ! hé ! voilà un titre qui a un petit air subtil et profond. Mais le sourcil gauche n'est pas assez cynique.

Il le retoucha légèrement et agrandit un peu le lobe de l'oreille pour mieux suggérer le matérialisme. Un nouvel examen s'ensuivit.

– Je crains qu'il n'y ait plus guère de ferveur là-dedans, – dit Harringay. – Pourquoi ne serait-ce pas un *Méphistophélès* ?

Mais c'est un peu trop banal... *Un ami du Doge*, ça ne serait pas si mal. Pourtant, il faudrait une armure. Trop « Table Ronde », alors. Faut-il lui mettre une robe rouge et l'appeler : *Un membre du Sacré Collège* ? Ce serait sérieux et indiquerait une savante curiosité pour le Moyen Âge italien... Avec l'esquisse habile d'une coupe d'or dans un coin, on penserait à *Benvenuto Cellini*, mais le teint n'irait pas très bien.

Il bavardait de la sorte, prétend-il, pour réprimer un désagréable sentiment de frayeur qu'il ne pouvait s'expliquer. Le portrait avait maintenant une expression rien moins qu'aimable, plus vivante que jamais certes, et plus vivante, malgré son sourire sinistre, que tous les portraits qu'il avait peints jusqu'à ce jour.

– Appelons-le *Portrait d'un Gentilhomme*, – décida Harringay. – *Un Gentilhomme*... Ça n'ira pas, – continua-t-il, conservant à grand-peine son courage. – On crierait au mauvais goût. Ce ricanement doit disparaître. Cela parti, avec un peu plus de feu dans le regard... Tiens, je n'avais pas encore remarqué l'éclat de l'œil... et ça pourrait faire... quoi ?... *Un Pèlerin Passionné* ? Hum ! de ce côté du détroit, la figure serait bien un peu diabolique... c'est quelque chose d'imprécis qui donne cet effet-là, sans doute, les sourcils qui sont trop obliques...

Et sur ces derniers mots, il abaissa davantage les stores pour obtenir une meilleure lumière ; puis il reprit sa palette et ses pinceaux.

Le portrait semblait animé d'une vie à lui propre, et il était impossible au peintre de découvrir d'où provenait cette expression diabolique. Une expérience devenait nécessaire. Les sourcils... mais ce ne pouvait être les sourcils. Pourtant, il les retoucha. Non, ce n'était pas mieux ; et même, à vrai dire, un peu plus satanique encore. Le coin de la bouche ? Toujours ce retroussement railleur... et maintenant, retouché, il était hideusement sinistre. L'œil alors ? Catastrophe ! Il y mettait du vermillon et il était sûr cependant d'avoir pris du brun. L'œil,

maintenant, semblait rouler dans son orbite et lui lancer des regards enflammés. Avec un mouvement de colère, peut-être avec le courage de l'épouvante, il flanqua son pinceau plein de rouge à travers la toile, et alors, une chose fort curieuse, une chose fort étrange vraiment se produisit – si elle se produisit réellement :

Le diabolique Italien ferma les yeux, plissa la bouche et essuya avec sa main la couleur qui le barbouillait.

Puis l'*œil rouge* se rouvrit, avec un bruit de lèvres collées qui se séparent, et, souriant, le portrait proféra :

– Vous avez les mouvements un peu vifs.

Harringay déclare qu'à ce moment, les choses en venant au pis, il retrouva tout son sang-froid. Il avait la réconfortante persuasion que les démons sont des créatures raisonnables.

– Et vous, – répliqua-t-il, – qu'avez-vous à vous trémousser sans cesse, à faire des grimaces et des singeries, à ricaner et à loucher, pendant que je peins ?

– Je ne bouge pas, – répondit le portrait.

– Vous ne bougez pas ? – s'exclama Harringay.

– Mais non, c'est vous.

– Ah ! non, ça n'est pas moi.

– C'est vous, – insista le portrait. – Non, ne recommencez pas à me barbouiller parce que c'est vrai. Vous avez cherché toute la matinée à coller une expression sur ma figure, et, au fond, vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'elle doit être.

– Mais si, – protesta Harringay.

– Mais non, – continua la figure, – et c'est la même chose avec tous vos portraits. Quand vous commencez une toile, vous n'avez qu'un très vague pressentiment de ce que vous allez faire. Ce sera quelque chose de très beau – du moins, vous en êtes sûr

–, religieux peut-être, ou tragique ; mais, à part cela, le reste appartient au hasard et à l'imprévu. Vous ne pensez pas, mon cher ami, qu'on puisse peindre un tableau de cette manière-là ?

Rappelons encore ici que pour tout ce qui suit nous n'avons d'autres preuves que le témoignage d'Harringay.

– Je prétends peindre un tableau absolument comme je l'entends, – répondit froidement Harringay.

Ces mots parurent déconcerter quelque peu le portrait.

– Vous ne pouvez peindre un tableau sans inspiration.

– Mais, pour celui-ci, j'avais une inspiration !

– Une inspiration ! – ricana la sardonique figure. – Une fantaisie qui vous prit en voyant un joueur d'orgue lever les yeux vers des fenêtres ! Ferveur ! Ha ! Ha ! Vous vous êtes mis à peindre, comptant que ça donnerait quelque chose... voilà votre inspiration. Aussi quand je vous ai vu en train, je suis venu. Nous allons causer.

« L'art, avec vous, – déclara le portrait, – est une triste besogne. Vous n'êtes qu'un pataugeur. Je ne sais pas comment cela se fait, mais vous paraissez incapable de vous donner tout entier à votre œuvre. Vous avez trop de science et ça vous gêne. Au milieu de vos enthousiasmes, vous vous demandez si l'on n'a pas déjà fait quelque chose de semblable. Et...

– Dites donc, – interrompit Harringay, qui s'était attendu à quelque chose de mieux qu'une critique de la part du démon – est-ce que vous allez continuer à causer métier ?

Il prit du rouge avec sa plus grosse brosse.

– Le véritable artiste, – poursuivit le portrait, – est toujours un ignorant. Un artiste qui théorise à propos de son œuvre n'est plus un artiste, mais un critique. Wagner... Eh ! qu'allez-vous faire avec ce rouge ?

– Je vais vous barbouiller et vous effacer, – répondit Harringay. – Je ne tiens pas du tout à entendre plus longtemps votre bavardage. Si vous croyez que, parce que je suis peintre de profession, je vais m'amuser à causer métier avec vous, c'est une fameuse erreur !

– Une minute, – dit le portrait, évidemment alarmé. – J'ai une offre à vous faire, une offre très sérieuse. C'est juste ce que j'allais vous proposer. Vous manquez d'inspiration. C'est entendu. Eh bien, vous avez certainement entendu parler de la cathédrale de Cologne, du Pont du Diable et de...

– Assez, assez, – interrompit Harringay. – Si vous croyez que je vais troquer le salut de mon âme pour le simple plaisir de peindre un bon portrait qui serait éreinté par la critique, ah ! non. Tiens, attrape !

Son sang bouillait. Le danger, dit-il, ne faisait que le surexciter et il planta sa brosse de vermillon dans la bouche du démon. L'Italien – sans aucun doute horriblement surpris – bredouilla et voulut recracher la couleur. Alors – toujours suivant Harringay – une lutte extraordinaire s'engagea. Harringay éclaboussait de rouge la figure du démon, et celui-ci se tortillait et l'essuyait à mesure.

– ... deux chefs-d'œuvre, – bégayait le portrait, – deux indubitables chefs-d'œuvre, en échange d'une âme d'artiste. C'est une excellente affaire.

Harringay répondait à coups de brosse.

Pendant quelques minutes, on n'entendit d'autre bruit que le va-et-vient de la brosse et le bredouillement et les crachements de l'Italien. Il reçut une bonne partie des coups de pinceau sur le bras et sur la main, bien qu'Harringay réussît assez souvent à tromper sa garde. Bientôt le rouge de la palette fut épuisé et les deux antagonistes demeurèrent face à face, hors d'haleine. Le portrait était tellement barbouillé de rouge qu'on

eût pu croire qu'il avait traîné dans un abattoir ; il haletait péniblement et semblait fort mal en point avec la couleur liquide qui ruisselait au long de son cou. Cependant la première passe semblait être toute à son avantage.

– Réfléchissez, – dit-il encore, s'obstinant à son idée, – deux suprêmes chefs-d'œuvre, de style différent, chacun d'eux égalant en beauté la cathédrale...

– Attends un peu ! – cria Harringay.

Se précipitant hors de l'atelier, il courut au boudoir de sa femme et reparut presque aussitôt avec un immense pot de peinture laquée, un merveilleux ripolin, et un grand pinceau. À cette vue, l'artistique démon à l'œil rouge se mit à hurler.

– *Trois* chefs-d'œuvre ! Trois renversants chefs-d'œuvre.

Harringay fit une double feinte rapide et accompagna son geste d'un coup de pinceau dans l'œil. On entendit un grondement étouffé.

– *Quatre* chefs-d'œuvre.

Et le démon recracha un long jet de peinture.

Mais Harringay avait pris le dessus et entendait le garder. À grands coups précipités, il continua de barbouiller la toile, si bien qu'à la fin elle ne fut plus qu'une étendue uniforme et brillante. Un instant, la bouche reparut et articula encore : « Quatre chefs... » mais elle fut aussitôt emplie de couleur ; puis, ce fut l'œil qui se rouvrit pour lui lancer un regard indigné. Enfin, il ne resta plus rien qu'un panneau couvert de ripolin sec. Pendant quelques minutes, de faibles mouvements plissèrent çà et là la surface, mais cela même finit par disparaître et la toile demeura parfaitement tranquille.

Alors, Harringay, suivant son propre récit, alluma sa pipe, s'assit, contempla avec ahurissement son tableau barbouillé de vernis-laque et s'efforça de découvrir le sens de ce qui venait de

se produire. Puis il alla examiner l'envers de la toile pour voir s'il n'avait rien de remarquable ; à ce moment il regretta de n'avoir pas photographié le diable avant de l'effacer.

C'est Harringay qui raconte cette histoire et non pas moi. Comme preuve, il apporte ses véhémentes affirmations et une petite toile de 24 sur 20, enduite d'une épaisse couche de ripolin vert pâle. Il est vrai, également, qu'il n'a jamais produit de chef-d'œuvre, et ses amis intimes ont la conviction qu'il n'en produira jamais.

LA CHAMBRE ROUGE[3]

[3] Titre original : *The Red Room*, tirée de *les Pirates de la mer*.

– Je vous affirme qu'il faudrait un fantôme bien tangible pour m'effrayer !

Je me levai devant le feu, avec mon verre à la main.

– C'est vous qui le voulez, – fit l'homme au bras paralysé en me regardant de travers.

– Voilà vingt-huit ans que j'existe, et jamais encore je n'ai vu de fantôme.

La vieille femme restait assise, ses yeux pâles et grands ouverts regardant fixement les flammes.

– Hé ! – fit-elle. – vous avez vécu vingt-huit ans et vous n'avez jamais vu de maison pareille à celle-ci, je pense. Il y a encore beaucoup de choses à voir quand on n'a que vingt-huit ans... et bien des choses à voir et à souffrir.

Elle balançait lentement sa tête. Je soupçonnais que les deux vieillards essayaient d'augmenter, par leur monotone insistance les terreurs que leur maison inspirait à l'esprit. Je reposai sur la table mon verre vide et j'examinai la pièce où nous étions ; je m'aperçus raccourci et élargi jusqu'à une impossible musculature dans le singulier vieux miroir de l'extrémité de la chambre.

– Eh bien ! – dis-je, – si je vois quelque chose cette nuit, je n'en serai que plus savant, car je tente l'aventure sans la moindre idée préconçue.

– C'est vous qui le voulez ! – répéta l'homme au bras paralysé.

J'entendis le bruit d'une canne et un pas lourd et traînant sur le sable du passage extérieur, et la porte craqua sur ses gonds, puis un autre vieillard entra, plus courbé, plus ridé, plus âgé encore que les premiers. Il s'appuyait sur une béquille unique, ses yeux étaient recouvert d'un abat-jour, et sa lèvre inférieure, à demi tordue, pendait, pâle et rose, découvrant des dents gâtées et jaunes. Il se dirigea droit vers un fauteuil de l'autre côté de la table, s'assit maladroitement et se mit à tousser. L'homme au bras paralysé jeta sur ce nouveau venu un rapide coup d'œil de positive répugnance ; la vieille femme sembla ne point remarquer son arrivée et resta les yeux fixés sur les flammes.

– Je vous le dis... c'est vous qui le voulez ! – insista l'homme au bras paralysé quand la toux de l'autre eut cessé pour un instant.

– C'est moi qui le veux, – répondis-je.

L'homme à l'abat-jour s'aperçut alors de ma présence et renversa la tête en arrière et de côté pour me voir. Je distinguai un moment ses yeux petits, brillants et allumés. Puis il se remit à tousser et à cracher.

– Pourquoi ne buvez-vous pas ? – dit l'homme au bras paralysé en poussant la carafe de bière vers le nouveau venu.

L'homme à l'abat-jour emplit d'un bras tremblant un verre, répandant autant de liquide sur la table de bois blanc. Une ombre monstrueuse s'étalait sur le mur, singeant son geste quand il se versa la bière et la but. Je dois avouer que je ne m'attendais guère à ces grotesques gardiens. Il y a, selon moi, quelque chose d'inhumain dans la sénilité, quelque chose de rampant et d'atavique, les caractéristiques humaines semblant de jour en jour échapper aux vieillards. Ces trois-là me donnaient une impression de malades avec leur silence mort, leur démarche courbée, l'évidente antipathie qu'ils manifestaient, non seulement pour moi, mais les uns pour les autres.

– Si vous voulez me mener à cette chambre hantée, je vais tâcher de m'y installer confortablement, – dis-je.

Le vieillard à la toux rejeta la tête en arrière d'un geste si brusque que j'en tressaillis, et il me lança sous son abat-jour un nouveau regard de ses yeux rouges ; mais personne ne me répondit. J'attendis une minute, examinant tour à tour ces trois personnages.

– Si vous voulez, – répétai-je un peu plus fort, – me mener à cette chambre hantée, je vous épargnerai l'ennui de ma présence.

– Il y a une chandelle sur l'étagère près de la porte, – dit l'homme au bras paralysé en regardant mes pieds, – mais si vous allez à la chambre rouge cette nuit…

– Cette nuit entre toutes les nuits, – interrompit la vieille femme…

– Vous irez seul.

– Très bien, – répondis-je, – et quel chemin dois-je suivre ?

– Vous suivrez le passage, jusqu'à ce que vous arriviez à une porte qui donne sur un escalier en spirale. Vous monterez cet escalier jusqu'à un palier devant une autre porte recouverte de serge. Vous entrez par cette porte et vous suivez jusqu'au bout un long corridor. La chambre rouge est à votre gauche en haut des marches.

– Ai-je bien compris ? – fis-je, et je répétai ces directions. Il corrigea un détail inexact.

– Est-ce que vraiment vous… y allez ? – demanda l'homme à l'abat-jour, me regardant pour la troisième fois avec ce balancement bizarre de la tête.

– Cette nuit entre toutes les nuits, – dit la vieille femme.

– C’est pour cela que je suis venu, – répondis-je en me dirigeant vers la porte.

À ce moment le vieillard à l’abat-jour se leva, et fit en trébuchant le tour de la table, se rapprochant ainsi des autres et du feu. Arrivé à la porte, je me retournai, et je les vis, tous trois, très proches les uns des autres, sombres contre la clarté du feu, me regardant par-dessus leurs épaules avec une expression effarée sur leurs vieilles figures.

– Bonsoir, – fis-je en ouvrant la porte.

– C’est vous qui l’avez voulu, – me lança l’homme au bras paralysé.

Je laissai la porte grande ouverte jusqu’à ce que la chandelle fût très allumée, puis je la fermai et je m’avançai dans le passage glacial et sonore.

J’avoue que l’étrangeté de ces trois vieux retraités, à la charge de qui la comtesse avait laissé le château et le mobilier antique et noirci de la loge dans laquelle ils étaient réunis, m’affectait vivement en dépit des efforts que je faisais pour rester dans un état d’esprit calme et positif. Ces vieillards semblaient appartenir à un autre âge, à un âge plus reculé où les choses spirituelles étaient autres, moins certaines que maintenant, d’un âge où l’on croyait aux présages et aux sorcières et où l’on ne pouvait nier les fantômes. Leur existence elle-même était spectrale ; la coupe de leur accoutrement appartenait à une mode née d’un des cerveaux morts. Les ornements et les commodités de leur chambre avaient un caractère fantomal, passés de gens disparus qui hantaient le monde actuel plutôt qu’ils n’y participaient. Puis avec un effort j’écartai ces idées. Dans le long passage souterrain soufflait un courant d’air et la flamme de la chandelle dansait, faisant sauter et trembloter les ombres. Les échos résonnaient dans l’escalier en spirale ; une ombre me suivait en rampant, une autre s’enfuit devant moi dans les ténèbres. J’arrivai sur le palier et je m’y arrêtai un instant, écou-

tant un bruissement que j'avais cru entendre ; puis, satisfait par le silence absolu, je poussai la porte recouverte de serge et restai immobile à l'entrée du corridor.

Je ne m'étais nullement attendu à ce que je voyais, car la lune, entrant par l'immense fenêtre du grand escalier, faisait ressortir chaque chose en noir intense ou en clarté augmentée. Tout était à sa place. On eût pu croire que la maison avait été abandonnée la veille, alors qu'elle était inhabitée depuis dix-huit mois. Il y avait encore des bougies dans les candélabres et la poussière qui s'était amassée sur les carpettes ou sur le parquet ciré s'était étalée si uniformément qu'elle était invisible à la clarté de la lune. Je fis un pas en avant, et reculai brusquement. Dans l'antichambre se dressait un groupe en bronze qu'un pan de muraille m'avait dissimulé. Son ombre se projetait avec une netteté surprenante sur le panneau blanc et me donnait l'impression de quelqu'un qui m'attendait en embuscade. Une demi-minute peut-être je restai pétrifié. Puis la main sur mon revolver, dans ma poche, je m'avançai pour reconnaître un Ganymède et un aigle scintillant au clair de lune. Cet incident calma un instant ma nervosité et, sur une table de Boulle, un chinois de porcelaine dont la tête se balança silencieusement comme je passais devant lui ne me donna aucune frayeur.

La porte de la chambre rouge et les marches qui y menaient se trouvaient dans un coin obscur. Avant d'ouvrir la porte, je promenai ma chandelle en tous sens afin de me rendre clairement compte de la nature de la niche dans laquelle je me trouvais. C'était là, me rappelai-je, qu'on avait trouvé mon prédécesseur et le souvenir de cette histoire me donna une soudaine appréhension. Je lançai par-dessus l'épaule un coup d'œil au Ganymède et j'ouvris assez hâtivement la porte de la chambre rouge, à demi tourné encore vers le pâle silence du vestibule.

J'entrai, repoussai immédiatement la porte derrière moi, tournai la clef que je trouvai dans la serrure, à l'intérieur, élevai ma chandelle, aussi haut que je pus, examinant le décor de ma

veillée : la grande chambre rouge, dans laquelle le jeune duc était mort ; ou plutôt dans laquelle avait commencé son agonie, car il avait pu ouvrir la porte et était tombé de tout son long sur les cinq marches que je venais de monter. Telle avait été la fin de sa veillée, de sa courageuse tentative pour triompher de la tradition qui peuplait de fantômes le château, et jamais, pensais-je, l'apoplexie n'avait mieux servi la superstition. Il y avait encore d'autres histoires plus anciennes à propos de cette chambre, jusqu'au début incroyable de la légende : cette histoire d'une épouse timide et de la fin tragique qu'eut une farce de son mari qui voulait l'effrayer. À voir cette large chambre obscure avec les baies sombres de ses fenêtres, ses recoins et ses alcôves, on comprenait parfaitement que des légendes aient surgi de ces encoignures noires et de ces ténèbres fécondes en terreurs. Ma bougie avait une petite langue de flamme dont la clarté n'arrivait pas jusqu'à l'autre bout de la chambre, et qui laissait autour d'elle un océan de mystère.

Je résolus de me livrer immédiatement à une exploration systématique de la pièce et de dissiper les imaginations fantaisistes que suggérait cette obscurité avant qu'elles ne se soient imposées à moi. Après m'être assuré que la porte était bien fermée, je commençai à examiner la pièce, faisant le tour de chaque meuble, retroussant les draperies du lit et écartant les tentures. Je relevai les stores et m'assurai des fermetures de diverses fenêtres avant de clore les volets, je me mis à genoux pour regarder dans la noire ouverture de la cheminée, je heurtai les panneaux de vieux chêne pour y découvrir quelque issue secrète. Il y avait, dans la chambre, deux immenses glaces ayant de chaque côté une paire de candélabres de porcelaine. J'allumai toutes ces bougies l'une après l'autre. Le feu était préparé, – attention à laquelle je ne m'attendais guère de la part du vieux gardien – je l'allumai pour éviter toute disposition à frissonner, et quand il fut bien pris je lui tournai le dos pour examiner de nouveau la chambre. J'avais approché de la cheminée un fauteuil recouvert de perse et une table formant une sorte de barricade devant moi ; sur la table je plaçai mon revolver à por-

tée de la main. Mon examen précis de la pièce m'avait rassuré, mais je trouvais encore l'obscurité des parties éloignées de la chambre et le parfait silence trop stimulants pour l'imagination. L'écho des craquements et des pétillements du feu n'était en aucune façon un réconfort pour moi. L'ombre de l'alcôve et celle du fond en particulier avaient cette indéfinissable qualité d'une présence qui s'y dissimulait, cette bizarre suggestion d'une chose vivante aux aguets, impression qui s'empare si aisément de vous dans le silence et la solitude. À la fin, pour me rassurer, je pris la bougie, m'avançai jusque-là et me convainquis que rien de tangible ne s'y trouvait. Je posai le chandelier sur le plancher de l'alcôve et le laissai dans cette position.

À ce moment j'étais dans un état extraordinaire de nervosité, bien que ma raison ne pût s'en expliquer la cause. J'avançais, sans la moindre preuve que rien de surnaturel ne pouvait arriver et, pour passer le temps, je me mis à rimailler la légende originale du château. Je déclamai quelques vers à haute voix, mais les échos m'en furent désagréables. Pour la même raison, j'abandonnai aussi au bout de peu de temps une conversation avec moi-même sur l'impossibilité des fantômes et des revenants. Je me représentai à nouveau les trois vieux estropiés de la loge et j'essayai de m'intéresser à leur sujet. Les noirs et les rouges sombres de la chambre me troublaient. Même avec les sept bougies allumées, la salle était encore obscure. Celle de l'alcôve se trouvait dans un courant d'air et les mouvements de la flamme faisaient sans cesse sautiller et danser les ombres et la pénombre. En cherchant à remédier à ces ténèbres, je me souvins des bougies que j'avais vues dans les candélabres du passage et, avec un léger effort, je sortis dans le clair de lune portant un bougeoir allumé, laissant la porte ouverte, et bientôt je revins avec dix autres bougies. Je les plaçai dans les bibelots de porcelaine qui ornaient la chambre, ici et là, je les allumai et les disposai dans les endroits où l'obscurité était la plus épaisse, les unes sur le plancher, les autres dans les baies des fenêtres et enfin mes dix-sept lumières furent arrangées de telle façon que le moindre recoin de la chambre était directement éclairé par

une d'elles au moins. Il me vint à l'esprit que, lorsque le fantôme entrerait, je pourrais l'avertir de ne pas marcher dessus. La chambre maintenant était brillamment illuminée. Il y avait quelque chose d'égayant et de rassurant dans ces petites flammes jaillissantes et je m'occupai à moucher les mèches, ce qui me donnait l'encourageante sensation que le temps passait.

Même dans ces conditions, l'attente menaçante de cette veillée pesait lourdement sur moi. Ce fut après minuit que la bougie de l'alcôve s'éteignit soudain et que l'ombre noire y reprit sa place. Je ne l'avais pas vue s'éteindre. Je me retournai simplement et m'aperçus que l'obscurité était là, et je tressaillis de la même façon qu'on tressaille à la présence inattendue d'un étranger.

– Bon Dieu ! – dis-je à haute voix, – ce courant d'air est plutôt violent !

Prenant les allumettes sur la table, je traversai la chambre d'un pas indifférent pour rallumer la bougie. La première allumette ne voulut pas prendre, et, comme je réussissais à enflammer la seconde, quelque chose sembla clignoter sur le mur, devant moi. Je me retournai involontairement et m'aperçus que les deux bougies, sur la petite table, auprès de la cheminée, étaient éteintes. Je me relevai immédiatement.

– Bizarre ! – fis-je, – les aurais-je soufflées moi-même dans un moment d'absence ?

Je revins vers la cheminée, rallumai une bougie et au même moment j'en vis une autre, à l'applique de droite de l'un des miroirs, clignoter et s'éteindre net ; presque immédiatement la seconde en fit autant. Il n'y avait pas à s'y tromper. La flamme s'éteignait comme si les mèches avaient été soudain pincées entre le pouce et l'index, laissant la mèche noire sans charbonner ni fumer. Tandis que je restais là, bouche bée, la bougie au pied du lit s'éteignit et les ombres semblèrent faire un pas de plus vers moi.

– C’est trop fort ! – dis-je.

Aussitôt une d’abord, puis une seconde bougie du dessus de la cheminée s’éteignirent aussi.

– Que se passe-t-il ? – criai-je avec, dans la voix, un ton aigu et bizarre que je ne pus empêcher.

La bougie sur la garde-robe s’éteignit et celle que j’avais rallumée dans l’alcôve suivit aussi.

– Assez comme ça ! j’ai besoin de ces lumières ! commandai-je sur un ton de facétie à demi inquiet, et frottant une allumette pendant ce temps pour rallumer les bougies de la cheminée. Mes mains tremblaient tellement que deux fois je frottai à côté du papier de verre de la boîte. Au moment où le dessus de la cheminée émergeait à nouveau hors des ténèbres, deux bougies dans le coin de la fenêtre le plus éloigné s’éclipsèrent. Mais avec la même allumette je rallumai aussi les appliques d’un miroir et les bougies qui étaient sur le plancher, de sorte qu’un moment je parus gagner de vitesse sur les extinctions. Alors, d’une seule volée, s’évanouirent quatre lumières en des coins différents de la chambre et j’allumai une autre allumette avec une hâte frémissante, hésitant et me demandant par quelle bougie commencer.

Pendant que j’étais indécis, une main invisible sembla pincer la flamme des deux bougies de la table. Avec un cri de terreur je me précipitai vers l’alcôve, puis dans le coin, puis vers la fenêtre, rallumant trois chandelles, tandis que deux autres s’éteignaient près de la cheminée ; puis, voyant un meilleur moyen, je jetai les allumettes sur un coffre cerclé de fer et pris à la main un chandelier ; de cette façon j’évitai le retard de craquer les allumettes : mais malgré tout cela les extinctions continuaient, régulières ; et les ombres que je redoutais, contre lesquelles je luttais, revenaient et se glissaient sur moi, gagnant un pas, tantôt de ce côté et tantôt de l’autre. C’était comme un nuage orageux et déchiqueté balayant les étoiles. De temps en

temps, une bougie demeurait allumée une minute, puis était soufflée. L'horreur des ténèbres croissantes me gagnait jusqu'à la frénésie et mon sang-froid m'abandonnait. Je bondissais haletant et échevelé d'une bougie à l'autre, dans cette lutte vaine contre l'impitoyable avance de l'ennemi.

Je me meurtris la cuisse contre la table. Je renversai une chaise, je trébuchai et tombai, entraînant avec moi le tapis de la table. Ma bougie alla rouler loin de moi et j'en saisis une autre en me relevant. Tout à coup, celle-ci s'éteignit, comme je la prenais vivement sur la table, à cause sans doute de mon mouvement trop rapide ; et immédiatement les deux bougies qui restaient allumées furent éteintes. Mais il y avait encore de la lumière dans la chambre, une lumière rougeâtre qui repoussait les ombres. Le feu dans la cheminée ! Sans doute je pouvais encore passer ma bougie entre les barreaux et la rallumer.

Je me dirigeai vers les flammes qui dansaient entre les charbons ardents et plaquaient de rutilants reflets sur les meubles ; je fis deux pas vers la grille et aussitôt les flammes diminuèrent et s'évanouirent, les charbons ardents noircirent, les lueurs bondirent et disparurent et, au moment où j'enfonçai la bougie entre les barreaux de la grille, les ténèbres m'enveloppèrent comme un œil qui se ferme, m'entourèrent d'une étreinte suffocante, m'aveuglèrent et anéantirent dans mon cerveau les derniers vestiges de raison. La bougie me tomba des mains. J'étendis les bras en vain effort pour repousser ces écrasantes ténèbres et, de toutes mes forces, je me mis à crier – une fois, deux fois, trois fois. Alors je dus sans doute me relever en trébuchant. Je me souvins que je pensai soudain au corridor éclairé par la lune et, tête baissée et les bras en avant, je fonçai vers la porte.

Mais j'avais oublié à quel endroit elle se trouvait exactement et je me heurtai violemment contre le coin du lit. Je chancelai et, me retournant, je fus cogné ou me cognai moi-même contre quelque autre gros meuble. J'ai un vague souvenir d'être

allé buter, culbuter de-ci de-là dans les ténèbres, de m'être débattu contre mille entraves et d'avoir poussé des cris farouches à chaque nouveau heurt, et enfin d'un coup violent que je reçus au front, avec une horrible sensation de chute qui dura un siècle, de mon dernier et frénétique effort pour rester debout… Ensuite je ne me rappelle plus rien…

Quand j'ouvris les yeux, il faisait grand jour. J'avais la tête sommairement bandée et l'homme au bras paralysé épiait ma figure. Je regardai autour de moi, essayant de me rappeler ce qui était arrivé et, pendant un certain temps, je ne pus me reconnaître. Du coin de l'œil j'aperçus la vieille femme qui n'ayant plus son air absorbé de la veille, versait dans un verre quelques gouttes d'une drogue contenue dans une petite fiole bleue.

– Où suis-je ? – demandai-je ; – il me semble que je vous connais et cependant je ne puis me rappeler qui vous êtes.

Ils me racontèrent ce qui s'était passé et je les entendis parler de la chambre rouge hantée, comme quelqu'un qui entend raconter une histoire.

– On vous a trouvé à l'aube, – dit le vieux, – et il y avait du sang sur votre front et sur vos lèvres.

Ce fut très lentement que je recouvrai la mémoire de ma veillée.

– Et maintenant, – dit le vieux, – vous croirez que la chambre est hantée ?

Il ne me parlait plus sur le ton de quelqu'un qui accueille un intrus, mais comme quelqu'un qui s'afflige pour un ami dans la peine.

– Oui, – répondis-je, – la chambre est hantée !

– Et vous l'avez vu ?… Et nous qui avons passé ici toute notre existence, nos yeux ne l'ont jamais vu… Parce que nous

n'avons jamais osé... Dites-nous si c'est vraiment le vieux duc qui...

– Non, – dis-je, – ce n'est pas lui...

– Je le savais bien, – interrompit la vieille, son verre à la main. – C'est sa pauvre jeune femme qui avait eu peur...

– Ce n'est pas elle, – dis-je ; – il n'y a ni fantôme de duc, ni fantôme de duchesse dans cette chambre, elle n'est hantée par aucun revenant, mais par quelque chose de pire... De bien pire !...

– Quoi ? – firent-ils.

– La pire de toutes les choses qui hantent le pauvre mortel, – répondis-je, – et c'est, dans toute sa simplicité, la Peur ! La Peur qui ne veut ni lumière ni bruit, qui n'a rien à faire avec la raison, qui rend sourd et aveugle et écrase... Elle m'avait suivi dans le corridor, elle s'est battue contre moi dans la chambre...

Je me tus. Il y eut un intervalle de silence. Je portai la main aux bandages de ma tête.

Alors l'homme à l'abat-jour poussa un soupir et parla.

– C'est cela, – fit-il, – je savais que c'était cela, la Puissance des Ténèbres. Jeter une pareille malédiction sur une femme ! Elle demeure là, toujours ! Vous pouvez la sentir même pendant le jour, même par les plus beaux jours d'été, dans les tentures, dans les rideaux, se cachant derrière vous de quelque côté que vous vous tourniez. Quand le soir tombe, elle se glisse au long du corridor pour vous suivre et vous n'osez pas vous retourner. C'est la Peur qui habite cette chambre de femme... La Peur noire !... Et elle y restera tant que durera cette maison de malheur !...

LES PIRATES DE LA MER[4]

[4] Titre original : *The Sea Raiders,* tirée de *les Pirates de la mer*.

I

Avant l'extraordinaire affaire de Sidmouth, l'espèce particulière : *Haploteuthis ferox,* n'était connue de la science que génériquement, d'après un tentacule à demi digéré, trouvé près des îles Açores, et d'un cadavre en décomposition rencontré, au commencement de 1896, par M. Jennings, près de Land's End.

Aucune partie de la science zoologique n'est restée aussi obscure que celle qui s'occupe des céphalopodes qui vivent aux grandes profondeurs de la mer. C'est un pur hasard, par exemple, qui amena la découverte que fit le prince de Monaco, pendant l'été de 1895, d'une douzaine de formes nouvelles, parmi lesquelles se trouvait le tentacule mentionné plus haut. Il arriva qu'un cachalot fut tué, au large de Terceira, par des baleiniers, et, dans ses derniers efforts, il se précipita contre le yacht du prince, le manqua, roula par-dessous et mourut à vingt mètres du gouvernail.

Dans son agonie, il rejeta un certain nombre de gros objets. Le prince, se rendant vaguement compte de leur étrangeté et de leur importance, put, par un heureux expédient, s'en emparer avant qu'ils n'eussent coulé à fond. Il mit ses hélices en mouvement, et ces objets bizarres demeurèrent dans les tourbillons ainsi formés jusqu'à ce qu'une chaloupe fût mise à la mer. C'étaient des céphalopodes entiers, et des fragments de céphalopodes, quelques-uns de proportions gigantesques et presque tous inconnus de la science.

Il semble vraiment que ces grandes et agiles créatures, vivant dans les profondeurs moyennes de la mer, doivent presque absolument rester pour toujours inconnues, puisque dans l'eau elles sont assez alertes pour échapper aux filets et que ce n'est que par des accidents, aussi rares qu'inespérés, que des spécimens peuvent être obtenus. De l'*Haploteuthis ferox,* par exemple, on ignore complètement les mœurs, aussi complètement qu'on ignore les itinéraires du hareng et du saumon à l'époque du frai. Les zoologistes ne savent aucunement de

quelle façon expliquer sa soudaine apparition sur nos côtes. Peut-être était-ce l'élan d'une migration due à la faim qui les amena à quitter leurs profondeurs. Mais il vaut mieux sans doute éviter des discussions qui n'auraient nécessairement pas de conclusion, et entrer immédiatement en matière.

Le premier être humain qui vit un *Haploteuthis* vivant – le premier qui survécut, car il y a peu de doute maintenant que la série d'accidents survenus à des baigneurs et à des embarcations de promenade, qui courut comme une longue vague sur les côtes de Cornouailles et du Devon au commencement de mai, n'ait été due à cette cause – fut un marchand de thé retiré des affaires, du nom de Fison, qui habitait une pension de famille à Sidmouth. C'était l'après-midi et il se promenait le long de la falaise, entre Sidmouth et la baie de Ladram. De ce côté, les falaises sont très hautes, mais, au flanc rougeâtre de l'une d'elles, une sorte d'escalier-échelle avait été ménagé. C'est près de là que son attention fut attirée par quelque chose que d'abord il crut être un groupe d'oiseaux se disputant quelque fragment de nourriture, qui, sous le soleil, paraissait d'un blanc rosâtre. La marée était très basse et cet objet se trouvait non seulement bien au-dessous de lui, mais fort loin au milieu d'un grand banc de rochers couvert de plantes marines noirâtres et parsemé de flaques à reflets d'argent. De plus, M. Fison était ébloui par le scintillement du soleil sur la mer.

Au bout d'un instant, il s'aperçut que son jugement était en défaut, car au-dessus de l'endroit planaient, paraissant beaucoup plus petits, un certain nombre d'oiseaux, choucas et goélands pour la plupart, ces derniers resplendissant à l'aveugler quand le soleil frappait leurs grandes ailes. Et sa curiosité fut d'autant plus fortement excitée que sa première explication était insuffisante.

Comme il n'avait rien de mieux à faire que de se distraire, il décida de faire de cet objet, quel qu'il pût être, le but de sa promenade d'après-midi, pensant que c'était peut-être quelque

grand poisson échoué là par hasard, et se démenant dans sa détresse. Il se hâta donc de descendre le long et rapide escalier, s'arrêtant aux intervalles de trente pieds pour reprendre haleine et surveiller le mystérieux mouvement.

Au pied de la falaise, il se trouvait naturellement plus rapproché qu'il ne l'avait encore été ; mais, d'autre part, l'objet ressortait contre le ciel incandescent, sous le soleil, de façon à paraître sombre et indistinct. Ce qu'il avait de rose était maintenant caché par des rochers couverts d'algues. Mais il put voir qu'il était formé de sept corps arrondis, distincts ou joints, et que les oiseaux continuaient leurs croassements et leurs cris tout en n'osant l'approcher trop.

M. Fison, dont la curiosité croissait, se mit à chercher son chemin parmi les roches usées par les flots et, trouvant que l'épaisse couche de plantes marines qui les recouvrait les rendait extrêmement glissantes, il s'arrêta, enleva ses souliers et ses chaussettes, et replia son pantalon au-dessus de ses genoux. Il voulait simplement éviter de trébucher dans les flaques des roches, et peut-être était-il heureux, comme le sont tous les hommes, d'avoir une excuse pour retrouver, même un instant, des sensations de son enfance. En tout cas, c'est à cette circonstance que, sans aucun doute, il doit la vie.

Il s'avançait vers son but avec toute l'assurance que donne à leurs habitants l'absolue sécurité de nos contrées à l'égard de toutes les formes de la vie animale. Les corps ronds se mouvaient de-ci de-là, mais ce fut seulement en arrivant au haut de la roche qui les cachait en partie, qu'il reconnut de quelle horrible nature était sa découverte. Il en fut saisi.

Lorsqu'il apparut sur la cime de la roche, les corps ronds se séparèrent, laissant voir l'objet rosâtre qui n'était autre chose qu'un cadavre d'être humain en partie dévoré, sans qu'on pût distinguer si c'était un corps d'homme ou de femme. Ces masses rondes étaient des créatures nouvelles, d'aspect hideux, ressemblant quelque peu à des pieuvres, et munies de tentacules

énormes, très longs et flexibles, dont les nombreux replis s'étalaient sur le sol. Leur peau était d'un tissu reluisant, désagréable à voir, comme du cuir poli. La courbure circonflexe de la bouche d'où rayonnaient les tentacules, la curieuse excroissance qui la surmontait et de grands yeux intelligents donnaient à ces bêtes la grotesque suggestion d'une face. Leur corps avait les dimensions d'un porc de moyenne grosseur, et les tentacules paraissaient avoir plusieurs pieds de long. Il y avait, prétend M. Fison, sept ou huit au moins de ces bêtes ; à vingt mètres de là, dans le ressac de la marée montante, deux autres émergeaient de la mer.

Leurs corps gisaient à plat sur les rochers, et leurs yeux le regardaient avec un intérêt malveillant. Mais il ne paraît pas que M. Fison ait été effrayé ou qu'il ait cru qu'il y avait pour lui un danger quelconque. Peut-être faut-il attribuer sa confiance à la lourde tranquillité de leur attitude. Mais il était naturellement horrifié, intensément irrité et indigné contre des créatures aussi révoltantes qui se nourrissaient de chair humaine. Il pensait qu'elles avaient par hasard rencontré le cadavre d'un noyé. Il se mit à pousser des cris dans l'idée de les faire fuir, mais voyant qu'elles ne bougeaient pas, il ramassa un gros morceau de roche arrondie et le leur jeta.

Alors, déroulant lentement leurs tentacules, les monstres se mirent à s'avancer vers lui, rampant d'abord délibérément et s'adressant les uns aux autres de petits ronronnements très doux.

En un instant, M. Fison se rendit compte qu'il était en danger. Il recommença à pousser des cris, jeta ses souliers et, d'un bond, se mit immédiatement à fuir. Après une vingtaine de pas, il se retourna, comptant sur la lenteur supposée de ces êtres, mais voilà que les tentacules du plus rapproché atteignaient déjà la roche sur laquelle il se tenait.

De nouveau, il poussa des cris, non plus cette fois de menace, mais des cris d'épouvante, et il se mit à bondir, à enjam-

ber, à glisser, à barboter à travers l'espace inégal qui le séparait du rivage. Les grandes falaises rougeâtres lui semblèrent soudain à une distance énorme, et il aperçut comme des êtres d'un autre monde deux minuscules ouvriers occupés à réparer les marches, se doutant peu de la course à la vie qui avait lieu au-dessous d'eux.

Un moment, M. Fison put entendre les monstres clapotant dans des flaques à une douzaine de pieds à peine derrière lui, et une fois aussi il glissa et faillit tomber.

Ils le poursuivirent jusqu'au pied même des falaises et ne renoncèrent à leur chasse que lorsqu'il eut été rejoint au bas des marches par les deux ouvriers.

Les trois hommes leur jetèrent des pierres pendant un instant, regagnèrent promptement le haut de la falaise, et par les sentiers se mirent en route vers Sidmouth pour chercher du secours, et avec un bateau aller arracher le cadavre profané aux étreintes de ces abominables bêtes.

II

Comme s'il n'avait pas été suffisamment en péril ce jour-là, M. Fison monta dans la barque pour indiquer le lieu exact de son aventure.

Il fallait, à cause de la marée basse, faire un détour considérable pour atteindre l'endroit, et quand ils furent enfin à la hauteur des marches qui escaladaient la falaise, le cadavre avait disparu. Les eaux montaient maintenant, submergeant une pointe de rocher gluant, puis une autre, et les quatre hommes, dans la barque, – les deux ouvriers, le matelot et M. Fison, – reportèrent alors leur attention des détails de la côte aux profondeurs de l'eau sous la quille de l'embarcation.

D'abord, ils ne virent que fort peu de chose, à part un épais fourré de laminaria et un poisson passant comme un trait. Leurs

esprits étaient disposés aux aventures et ils exprimaient librement leur désappointement. Mais tout à coup ils aperçurent l'un des monstres, nageant vers la pleine mer, avec un curieux mouvement roulant qui suggéra à M. Fison l'incessant tournoiement d'un ballon captif. Presque immédiatement après, les longues banderoles des laminaria s'agitèrent extraordinairement, s'écartèrent un instant et trois de ces bêtes devinrent obscurément visibles, se disputant ce qui devait être probablement quelque fragment du noyé ; aussitôt après, les abondants rubans gris olive se refermèrent sur ce groupe enlacé.

Alors, les quatre hommes, grandement excités, se mirent à battre les flots et à crier, et ils aperçurent immédiatement un mouvement tumultueux parmi les herbes. Ils cessèrent pour examiner plus clairement et aussitôt que l'eau fut calmée, ils virent, à ce qu'il leur sembla, tout le fond de la mer entre les herbes garni d'yeux.

– Les sales bêtes ! – cria l'un des hommes, – il y en a par douzaines !

Aussitôt, elles commencèrent à s'élever hors du fond. Depuis, M. Fison a décrit au narrateur cette saisissante irruption hors des couches agitées de laminaria. Cela lui parut prendre un temps considérable, mais il est probable que ce fut, en réalité, l'affaire de quelques secondes. Pendant un instant, rien que des yeux, puis des tentacules surgissant qui séparaient les lamelles des herbes. Ensuite, ces êtres, grossissant à mesure, jusqu'à ce qu'enfin le fond de la mer fût caché par leurs formes entrelacées, les extrémités des tentacules apparurent vaguement dans les ondulations des vagues.

L'un d'eux s'avança hardiment jusqu'au bord du bateau et, s'y cramponnant par trois de ses tentacules à suçoirs, il en lança quatre autres par-dessus le plat-bord comme avec l'intention de chavirer le bateau ou d'y grimper. M. Fison s'empara de suite d'une gaffe et, frappant furieusement sur les tentacules mous, il les obligea à céder. Il fut heurté dans le dos et presque culbuté

par-dessus bord par le matelot qui se servait de son aviron pour résister à une attaque semblable de l'autre côté de l'embarcation. Mais les tentacules lâchèrent immédiatement prise, glissèrent hors de vue et s'enfoncèrent dans l'eau.

– Il vaut mieux nous tirer de là, bien vite, – dit M. Fison qui tremblait violemment.

Il s'installa à la barre, tandis que le matelot et l'un des ouvriers s'asseyaient pour ramer. L'autre ouvrier resta debout à l'avant de la barque, tenant la gaffe et prêt à frapper le premier tentacule qui paraîtrait. Rien d'autre ne semble avoir été dit. M. Fison avait exprimé le sentiment commun. En silence et avec effroi, la face pâle et contractée, ils se mirent en devoir de s'échapper de la position dans laquelle ils s'étaient si étourdiment engagés.

Mais les avirons avaient à peine atteint la surface de l'eau que des espèces de cordes noirâtres, effilées, tortueuses, se liaient à eux et immobilisaient le gouvernail, puis les suçoirs réapparurent s'agrafant aux flancs de la barque. Les rameurs empoignèrent leurs avirons et les tirèrent, mais c'était aussi inutile que d'essayer de mouvoir un bateau sur un train d'herbes flottantes.

– À l'aide ! – cria le matelot, et M. Fison et le second ouvrier se précipitèrent pour retenir l'aviron.

Celui qui tenait la gaffe se leva en jurant et se mit à frapper, aussi loin qu'il le pouvait sur le flanc de la barque, la masse de tentacules qui s'attachaient à la quille. En même temps, les deux rameurs se levèrent aussi, afin d'avoir plus de prise pour dégager leurs avirons. Le matelot abandonna le sien à M. Fison qui tirait dessus désespérément et il ouvrit un grand couteau de poche, avec lequel, penché sur le bord du bateau, il se mit à entailler les appendices qui s'enroulaient autour de son aviron.

M. Fison, chancelant à cause du balancement et des secousses de l'embarcation, les dents serrées, la respiration courte, les veines de ses mains gonflées dans l'effort pour retenir l'aviron, porta soudain ses regards sur la mer. Là, à moins de cinquante mètres, à travers les longs flots de la marée montante, venait vers eux une grande barque dans laquelle se trouvaient trois femmes et un petit enfant. Un matelot ramait et un petit homme coiffé d'un chapeau de paille à ruban rose et tout vêtu de blanc se tenait à l'arrière, les hélant. Pendant un instant, naturellement, M. Fison pensa à des secours, puis à l'enfant. Il lâcha immédiatement son aviron, leva les bras en un geste frénétique, et cria aux gens du bateau de ne pas s'approcher *pour l'amour de Dieu*. Cela en dit beaucoup sur le courage et la modestie de M. Fison, qui ne semble pas avoir cru qu'il y eût aucune espèce d'héroïsme dans son action en cette circonstance. L'aviron qu'il avait abandonné fut immédiatement entraîné sous les flots et reparut un instant après, flottant à environ vingt mètres de là.

Au même moment, M. Fison sentit le bateau violemment secoué et un cri rauque, un cri prolongé de terreur, poussé par Hill, le matelot, lui fit oublier entièrement les excursionnistes. Il se retourna et vit Hill tombé et cramponné au tolet d'avant, la face convulsée de terreur, le bras droit par-dessus le bord, attiré fortement vers l'eau. Il poussa une série de cris courts et déchirants : Oh ! oh ! oh ! oh ! – M. Fison croit qu'il avait dû se risquer à couper les tentacules jusqu'au-dessous de la ligne de flottaison et qu'il avait dû être saisi à ce moment. Mais il est maintenant tout à fait impossible de dire avec certitude ce qui était arrivé. Le bateau était tellement penché que le plat-bord se trouvait à moins de vingt-cinq centimètres de l'eau, tandis que les deux ouvriers frappaient de toute leur force avec la gaffe et l'aviron de chaque côté du bras de Hill. Instinctivement, M. Fison se plaça à l'autre bord pour faire contrepoids.

Alors, Hill, qui était grand et solide, tenta un vigoureux effort et se releva presque entièrement. De fait, il souleva complè-

tement hors de l’eau son bras, auquel pendait un pêle-mêle d’appendices bruns, et les yeux de l’un des monstres qui le tenaient apparurent à la surface de l’eau, dardant un regard fixe et résolu. Le bateau s’inclinait de plus en plus, et l’eau verdâtre entra en cascade. Alors, Hill glissa et tomba, les côtes sur le plat-bord, pendant que son bras et l’amas de tentacules retombaient dans l’eau ; son pied heurta le genou de M. Fison au moment où celui-ci se précipitait pour le retenir, mais d’autres tentacules s’enroulaient vivement autour de son cou et de ses épaules, et après une lutte brève et convulsive dans laquelle le bateau chavira presque, Hill fut tiré par-dessus bord. La barque se redressa avec une violente secousse qui faillit envoyer M. Fison par-dessus bord et l’empêcha de voir la suite de ce qui se passait dans l’eau.

Il fut un moment à chanceler avant de reprendre son équilibre, et il s’aperçut alors que la lutte avec les bêtes et le flot montant les avaient ramenés sur les rochers. À moins de quatre mètres d’eux, une roche à cime plate surgissait après chaque passage rythmique du flot. M. Fison saisit la rame qui restait, donna un vigoureux coup ; puis, lâchant tout, il courut à l’avant et sauta. Il sentit un pied glisser sur le roc, et, dans un effort frénétique, il bondit encore jusqu’à la roche suivante. Il trébucha, tomba sur les genoux, et se releva.

– Gare ! – cria quelqu’un, et un grand corps enveloppé de brun vint le frapper. Il s’étala à plat dans une grande flaque sous le poids de l’un des ouvriers qui l’avait suivi, et il entendit à ce moment des cris étouffés et déchirants qu’il crut alors venir de Hill, et il se rappela s’être étonné des sons variés, aigus et graves qu’avait la voix du malheureux homme. Quelqu’un sauta par-dessus lui, un flot courbe d’eau écumeuse s’abattit et passa. Tout trempé, il parvint à se remettre sur ses pieds et, sans regarder du côté de la mer, il courut vers le rivage aussi vite que sa terreur le lui permettait. Devant lui, sur l’espace uni, entre quelques rochers épars, les deux ouvriers s’enfuyaient à peu de distance l’un de l’autre.

Enfin, il jeta un regard par-dessus son épaule et, voyant qu'il n'était pas poursuivi, se retourna. Il fut tout étonné. Depuis le moment où les céphalopodes avaient entraîné Hill, il avait agi avec trop de rapidité pour comprendre ses actions. Il lui semblait maintenant qu'il venait de sortir soudain d'un mauvais rêve.

Car le soleil était là, sans nuage et flamboyant dans le ciel d'après-midi, et la mer déroulait à l'infini son impitoyable scintillement, la molle écume crémeuse des vagues croulantes et les longues, basses et sombres rangées de rocs. La barque vide flottait, émergeant et plongeant doucement, à une dizaine de mètres du rivage. Hill et les monstres, toute la violence et le tumulte de cette féroce lutte pour la vie, toute cette scène s'était évanouie comme si elle n'avait jamais été.

M. Fison sentait son cœur battre violemment ; il frissonnait jusqu'au bout des doigts, et sa respiration était rauque.

Quelque chose manquait. Pendant un instant, il ne put se rendre compte clairement de ce que ce pouvait être. Le soleil, le ciel, la mer, les rochers – qu'était-ce ? Alors, il se rappela le canot d'excursionnistes. Il avait disparu. M. Fison se demandait s'il était le jouet de son imagination : Il se retourna et aperçut les deux ouvriers, côte à côte, sous les masses surplombantes des grandes falaises roses. Il hésita, se demandant s'il ferait une dernière tentative pour sauver Hill. Son agitation physique sembla l'abandonner soudainement et le laisser découragé et impuissant. Il se retourna vers la terre, trébuchant et avançant péniblement vers ses deux compagnons.

Une fois encore il regarda en arrière. Il y avait maintenant deux barques qui flottaient, et celle qui était le plus loin vers la mer se balançait bizarrement, la quille en l'air.

III

C'est ainsi que l'*Haploteuthis ferox* fit son apparition sur la côte du Devonshire. Jusqu'ici, ce fut sa plus sérieuse agression. Le récit de M. Fison, rapproché de la série d'accidents survenus à des embarcations et à des baigneurs, et l'absence de poisson sur les côtes de Cornouailles cette année-là, indiquent clairement qu'un banc de ces voraces habitants des grandes profondeurs vint rôder au long des côtes. Je sais qu'on a suggéré la faim comme la force qui les entraîna à cette migration, mais pour ma part je préfère accepter la théorie de Hemsley. Il prétend qu'une troupe, qu'un banc de ces êtres dut prendre goût à la chair humaine par suite d'un vaisseau coulant bas au milieu d'eux, qu'ils se mirent alors à errer hors de leur zone accoutumée pour en trouver, guettant au passage et suivant les navires et parvenant ainsi jusqu'aux rivages européens dans le sillage du trafic transatlantique. Mais il serait hors de propos de discuter ici les arguments puissants et admirablement soutenus de Hemsley.

Il semblerait que l'appétit de la troupe eût été satisfait d'avoir dévoré onze personnes, – car, autant qu'on a pu le savoir, – il y avait dix personnes dans la seconde barque, et certainement ces gens ne donnèrent depuis ce jour-là aucun signe de leur présence au large de Sidmouth. La côte entre Seaton et Budleigh Salterton fut parcourue pendant toute la nuit par quatre bateaux du service des garde-côtes, dont les hommes étaient armés de harpons et de coutelas ; et plus tard, dans la soirée, un certain nombre d'expéditions, plus ou moins semblablement équipées et organisées, par l'initiative particulière, les rejoignirent. M. Fison ne prit part à aucune de ces expéditions.

Vers minuit, on entendit des appels éperdus qui venaient d'une embarcation à une couple de milles en mer au sud-est de Sidmouth, et l'on vit une lanterne s'agiter d'une étrange façon de haut en bas et de droite à gauche. Les bateaux les plus proches se hâtèrent vers l'alarme. Les imprudents promeneurs

du bateau, un marin, un curé et deux écoliers avaient réellement vu les monstres passer sous leur barque. Ces créatures, semble-t-il, comme la plupart des organismes des grandes profondeurs, étaient phosphorescentes, et elles flottaient à cinq brasses environ de la surface, comme des êtres de clair de lune dans les ténèbres de l'eau, leurs tentacules repliés et comme endormis, en un incessant roulement et s'avançant vers le sud-est, leur troupe formée en coin.

Ces gens racontèrent le fait par gestes et cris au premier bateau qui les joignit, puis à un autre. À la fin, il y eut une petite flotte de huit ou dix embarcations rassemblées, là, d'où s'élevait dans le calme nocturne un tumulte semblable aux bruits confus d'une place de marché. Il n'y eut que peu ou pas de disposition à suivre la troupe, les gens n'ayant ni les armes ni l'expérience pour une chasse aussi dangereuse, et là-dessus – avec sans doute un certain soulagement – les bateaux regagnèrent le port.

Il faut dire maintenant ce qui est peut-être le plus étonnant de cette étonnante incursion. Il ne reste pas la moindre indication des mouvements subséquents de la troupe de monstres, bien que toute la côte du Sud-Ouest ait été sur le qui-vive. Mais il peut être significatif qu'un cachalot vint s'échouer à Sark le 3 juin. Dix-huit jours après les événements de Sidmouth, un *Haploteuthis* vivant fut jeté à la côte sur les sables de Calais. Il était vivant, car plusieurs témoins virent ses tentacules s'agiter d'une façon convulsive ; mais il est probable qu'il achevait de mourir. Un M. Pouchet prit un fusil et le tua.

Ce fut la dernière fois que l'on vit un *Haploteuthis* vivant. On n'en vit aucun autre sur les côtes de France. Le 15 juin, le cadavre presque entier d'un de ces monstres fut rejeté par la mer près de Torquay, et, quelques jours plus tard, une embarcation appartenant à la station de Biologie Marine, qui draguait en vue de Plymouth, rencontra un fragment en putréfaction, profondément entaillé par la blessure d'un coutelas. Enfin, le dernier jour de juin, un artiste, M. Egbert Caine, qui se baignait

près de Newlyn, éleva tout à coup les bras et disparut. Un ami qui se baignait avec lui ne fit aucun effort pour lui porter secours et gagna rapidement le rivage. C'est le dernier fait qui puisse se rattacher à cette extraordinaire incursion de monstres sous-marins. On croit, – et il faut certes l'espérer, – qu'ils sont retournés, et pour toujours, aux ténébreuses profondeurs des mers, d'où ils étaient venus si étrangement et si mystérieusement.

LES ARGONAUTES DE L'ESPACE[5]

[5] Titre original : *The Argonauts of the Air*, tirée de *les Pirates de la mer*.

On apercevait la machine volante de Monson par les portières des trains qui passaient sur la ligne principale du Sud-Ouest ou sur l'embranchement qui part de Wimbledon vers Worcester Park – pour être plus exact, on apercevait seulement les immenses échafaudages qui limitaient l'essor de l'appareil. Ils s'élevaient au-dessus des arbres, allée massive de poutres de bois et de fer entrelacées, énorme filet de câbles et de cordages qui s'étendaient sur une longueur de près de deux milles. De l'embranchement, cette allée était raccourcie et en partie cachée par une colline semée de villas ; mais de la ligne principale on la voyait de profil, enchevêtrement compliqué de traverses et de barres courbées qui faisait grande impression sur les excursionnistes se dirigeant vers Portsmouth, Southampton et les comtés de l'Ouest.

Monson avait repris l'ouvrage où Maxim l'avait laissé ; il s'y était mis tout d'abord avec un parfait mépris pour les railleries ignorantes des journalistes qui avaient irrité et découragé son prédécesseur. On disait qu'il avait englouti dans ces expériences plus de la moitié de son immense fortune, et les résultats obtenus semblaient, à une génération impatiente, tout à fait insignifiants.

Quand cinq années environ se furent écoulées depuis la construction de la colossale avenue de fer de Worcester Park et que Monson n'eut pas encore réussi à venir planer au-dessus de Trafalgar Square, les excursionnistes en route pour l'île de Wight prirent eux aussi la liberté de sourire. Les gens trop intelligents pour considérer Monson comme un fou atteint de la manie d'inventer l'accusaient, sans aucune raison, d'être un charlatan en mal de réclame.

Cependant, de temps à autre, un train matinal d'abonnés pouvait voir un monstre blanc se précipiter au long du réseau aérien de traverses et de barres et entendre les étais, les ressorts et les tampons de l'extrémité vibrer, craquer et gémir sous le choc. Alors, il y avait, tout au long du train, une efflorescence de faces multiformes et la lecture des journaux du matin laissait place à de vigoureuses discussions sur la possibilité de voler (dans lesquelles rien de nouveau ne fut en tout cas jamais dit) jusqu'à l'arrivée à Londres où cette cargaison de voyageurs se dispersait par la cité.

Ou bien encore, dans quelque train de plaisir multitudineux ramenant des bandes épuisées par un jour de repos au bord de la mer, des pères et des mères trouvaient cette construction sombre, se dressant contre le ciel crépusculaire, utile enfin pour divertir de sa maussaderie un enfant bilieux qui tressaillait soudain au passage rapide d'une immense forme noire qui, les ailes battantes, s'élevait au long des glissoires.

C'était indiscutablement une grande et fameuse tentative et un excellent sujet de conversation ; cependant ce n'était tout de même qu'un essor en lisières et la plupart de ceux qui étaient témoins de ces essais n'admettaient pas que cela fût une chose volante. À cette quantité de passants, cela semblait plutôt quelque sorte de montagnes russes.

Monson, ai-je dit, ne se troubla guère tout d'abord des opinions de la presse. Mais peut-être ne s'était-il fait qu'une idée imparfaite du temps qu'il faudrait pour maîtriser les tactiques de l'aviation, pour ajuster définitivement le grand appareil volant à chaque rafale et à chaque mouvement de l'air ; il n'avait peut-être pas non plus prévu quelles sommes lui coûterait cette lutte contre la gravitation. Mais il n'était pas aussi insensible qu'il paraissait. Périodiquement, il recevait des paquets de coupures que lui adressait en secret quelque courrier de la presse ; périodiquement aussi il recevait les comptes de sa banque, et, s'il ne s'inquiétait ni du ridicule ni du scepticisme naissant, il

s'émut de l'oubli croissant à mesure que passaient les mois et que l'argent s'épuisait lentement. Le temps n'était plus où Monson éconduisait le reporter entreprenant en chasse de copie. Mais quand le reporter cessa de venir le tracasser, Monson ne fut, au fond de lui-même, rien moins que satisfait. Pourtant, jour après jour, l'ouvrage continuait et les difficultés multiples et subtiles soulevées par la direction de la machine diminuaient en nombre. Jour après jour aussi, l'argent s'épuisait jusqu'à ce que la balance de son compte ne fût plus une affaire de centaines de mille, mais de dizaines de mille seulement. Et enfin vint un anniversaire.

Monson, assis dans le petit atelier des plans, remarqua soudain la date sur le calendrier de Woodhouse.

– Il y a aujourd'hui cinq ans, jour pour jour, que nous avons commencé, – fit-il brusquement.

– Vraiment ? – répondit Woodhouse.

– Ce sont ces améliorations perpétuelles qui nous jouent des tours du diable, – dit Monson en mordant une punaise à dessin.

Les plans des nouvelles ailes de l'hélice d'arrière étaient étalés devant lui sur la table ; il jeta la punaise de cuivre jaune dans la corbeille à papier et se mit à tambouriner avec ses doigts sur la table.

– Ces améliorations ! Les mathématiciens arriveront-ils jamais à en savoir suffisamment pour nous épargner ces raccommodages et ces tâtonnements ? Cinq ans... à apprendre à coups d'échecs... quand on pouvait croire qu'il était possible de calculer préalablement toute la chose... Et les frais de tout cela ! À ce prix, j'aurais pu louer pour la vie trois lauréats de la faculté des sciences... Mais ils auraient réussi seulement à trouver quelques théorèmes inutiles concernant la pneumatique. Quel temps nous avons passé, Woodhouse !

– Ces moulages prendront trois semaines, en payant un surplus, – dit Woodhouse.

– Trois semaines ! – répéta Monson, qui continua à tambouriner.

– Trois semaines au moins, – insista Woodhouse qui était un excellent ingénieur, mais un piètre consolateur.

Il attira vers lui les feuilles et se mit à ombrer des lignes. Monson cessa sa musique et commença à se mordre les ongles en contemplant fixement la tête de Woodhouse.

– Combien y a-t-il de temps que l'on parle de la *Folie de Monson* ? – demanda-t-il soudain.

– Oh ! Un an, à peu près, – répondit Woodhouse d'un ton indifférent et sans lever les yeux.

Monson siffla entre ses dents et se dirigea vers la fenêtre. Les solides colonnes de fer qui supportaient les rails élevés au long desquels la machine prenait son élan se dressaient tout auprès et l'appareil était caché par le cadre supérieur de la fenêtre. À travers ce bosquet de piliers métalliques peints en rouge et ornés de rangées de boulons, la vue s'étendait sur un joli paysage du côté d'Esher. Un train glissait sans bruit à mi-distance, son vacarme étouffé par les coups de marteaux des ouvriers. Monson s'imagina les figures railleuses aux portières des wagons. Il se mit à jurer sauvagement, à voix basse et écrasa rageusement une grosse mouche qui était venue soudain faire grand bruit contre la vitre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? – dit Woodhouse, jetant un regard surpris sur son patron.

– Je commence à être dégoûté de tout cela.

Woodhouse se gratta la joue.

– Oh ! – fit-il après une pause méditative et en repoussant le dessin.

– Voilà des imbéciles... J'essaye de conquérir un nouvel élément... J'essaye de réaliser une chose qui révolutionnera toutes les conditions de la vie... et au lieu de prendre à mes recherches un intérêt intelligent, ils ricanent et font de stupides plaisanteries, m'injuriant et donnant des noms ridicules à mes appareils.

– Tas d'idiots ! – articula Woodhouse en ramenant ses regards sur le dessin.

Cette épithète, chose curieuse, fit faire à Monson une légère grimace.

– Quoi qu'il en soit, je commence à être dégoûté de tout cela, Woodhouse ! – répéta-t-il après un silence.

Woodhouse haussa les épaules.

– Il n'y a pas d'autre remède que la patience, je suppose, – reprit Monson en enfonçant ses poings dans ses poches. – Je me suis mis en route... et comme j'ai fait mon lit je me couche. Je ne puis revenir en arrière. J'irai jusqu'au bout... Je dépenserai jusqu'à mon dernier sou et tout ce que je pourrai emprunter, mais tout de même, je vous affirme, Woodhouse, je suis bien dégoûté de cette infernale affaire. Si j'avais employé la dixième partie de cet argent à graisser la patte à des politiciens, il y a longtemps qu'on m'aurait fait baronnet.

Monson se tut. Woodhouse regardait droit devant lui avec cette expression vague qu'il avait toujours pour indiquer sa sympathie et il tapotait la table avec son porte-crayon. Monson le contempla un moment.

– Au diable, après tout ! – s'exclama Monson en se précipitant tout à coup hors de la pièce.

Woodhouse conserva pendant une demi-minute son attitude sympathique. Puis, il soupira et se remit à ombrer ses plans. Quelque chose évidemment bouleversait Monson, homme charmant et généreux, mais difficile à vivre, comme tout amateur qui s'occupe de mécanique ; – il voulait que tout fût fait aussitôt commandé. Mais Monson avait habituellement plus de patience. Curieux qu'il fût aujourd'hui si irritable ! Comme cette barre d'aluminium paraissait maintenant nette et ronde ! Woodhouse se recula, inclina la tête de droite et de gauche pour mieux apprécier l'effet de ses ombres.

– Monsieur Woodhouse, – dit Hooper le contremaître, qui passa la tête par la porte entrebâillée.

– Eh bien ? – demanda Woodhouse sans se détourner.

– Il n'y a rien d'arrivé ? – continua Hooper.

– Rien d'arrivé ? – répéta Woodhouse.

– Le chef vient de monter sur les échafaudages en jurant et en tempêtant.

– Oh ! – répondit Woodhouse.

– Ça n'est pas dans ses habitudes, Monsieur !

– Ah !

– Je pensais peut-être...

– Ne pensez rien, – conseilla Woodhouse en continuant à admirer ses dessins.

Hooper connaissait bien Woodhouse et il referma brusquement la porte. Woodhouse resta quelques minutes le regard fixe, puis il fit un vain effort pour se curer les dents avec son crayon. Il cessa soudain, jeta à travers la pièce ce pauvre vieux serviteur usé, se leva, s'étira et sortit à la suite de Hooper.

Le patron avait l'air agité – cela était visible pour chacun des ouvriers qu'il rencontrait. Quand un millionnaire qui a dépensé des centaines de mille francs pour des expériences nécessitant une petite armée d'ouvriers indique tout à coup qu'il est dégoûté de son entreprise, il y a presque invariablement une certaine somme de friction mentale dans les rangs de la petite armée qu'il emploie. Avant même qu'il n'indique clairement ses intentions, il y a des spéculations et des murmures ; on épie les visages et l'on interprète les vétilles. Des centaines de gens surent, avant la fin de la journée, que Monson était troublé, que Woodhouse était agité et que Hooper était ébouriffé.

La femme d'un ouvrier, par exemple, qui n'avait jamais vu Monson, décida de laisser son argent à la Caisse d'épargne au lieu d'acheter une robe de velours, tant peut être grande la portée des imprécations accidentelles d'un millionnaire.

Monson éprouva une certaine satisfaction à parcourir le chantier et à se montrer désagréable envers le plus grand nombre possible de gens. Au bout d'un certain temps, il n'y trouva plus aucun plaisir et, au grand soulagement de tous, il partit à cheval à travers les chemins pour l'infinie tribulation de son maître d'hôtel.

La cause immédiate de tout cela, le petit grain de contrariété qui avait soudain précipité tout ce mécontentement à l'égard de sa chère entreprise – ce sont ces choses insignifiantes qui entraînent nos plus grandes décisions – était une demi-douzaine de remarques inconsidérées faites par une jolie fille, joliment habillée, ayant une jolie voix et quelque chose de plus que de la joliesse dans ses doux yeux gris. Et parmi cette demi-douzaine de remarques, ces mots spécialement : la folie de Monson. Elle avait cru se comporter d'une façon charmante avec Monson. Le jour suivant, elle pensait à l'effet exceptionnel qu'elle avait produit, et personne n'aurait été plus surpris qu'elle en apprenant l'effet réel de ses paroles sur l'esprit de Monson. Tout bien considéré, espérons qu'elle ne le sut jamais.

– Où en êtes-vous avec votre Machine Volante ?, demanda-t-elle.

« Rencontrerai-je jamais quelqu'un qui aura le bon sens de ne pas me poser cette question ? », pensait Monson.

– Ce sera très dangereux d'abord, n'est-ce pas ?

« Elle croit que j'ai peur. »

– On annonce les représentations de Jorgon ; l'avez-vous déjà entendu jouer ?

« Après les égards dus à ma manie nous en venons à une conversation rationnelle. »

Effusions à propos de Jorgon ; alanguissement graduel de la conversation, se terminant avec ceci :

– Vous me ferez savoir quand votre Machine Volante sera prête, monsieur Monson, que je puisse considérer l'opportunité de retenir une place.

« On croirait que je m'amuse à inventer des joujoux d'enfants. »

Mais la chose la plus amère que proféra la jolie fille n'était pas destinée aux oreilles de Monson. S'efforçant de paraître toujours brillante aux yeux du romancier Phlox, c'est à lui qu'elle adressa sa phrase malheureuse.

– Je viens de causer avec M. Monson et il ne pense à rien autre, positivement rien autre, qu'à sa Machine Volante. Savez-vous que ses ouvriers désignent la chose sous le sobriquet de la *folie de Monson* ? Le pauvre homme est tout à fait impossible et c'est très triste, réellement très triste. Je ne peux m'empêcher de le considérer comme un trésor qui a coulé bas – le Millionnaire Épave.

Elle était jolie et se piquait de belle éducation ; à vrai dire, elle avait même écrit un petit roman épigrammatique. Mais l'amertume de la chose, c'est qu'elle représentait un type : elle résumait ce que le monde pensait de l'homme qui travaillait sainement, fermement et sûrement à une révolution des ressources de la civilisation, à une transformation du progrès de l'humanité, plus extraordinaires et plus radicales qu'il ne s'en était effectué depuis le commencement de l'histoire. On ne le prenait même pas au sérieux ! Sous peu, il passerait en proverbe.

– Maintenant, il faut que je vole ! – se répétait-il en rentrant chez lui, éprouvant douloureusement la sensation d'un échec social absolu. – Il faut que je vole ! Si je n'y réussis pas bientôt, pardieu ! je cours à ma perte.

Il disait cela avant d'avoir parcouru ses livres et ses fouillis de factures. Si disproportionnée que paraisse cette cause, ce fut la voix de la jeune fille et l'expression de ses yeux qui précipitèrent son mécontentement. Mais, certainement, la découverte qu'il n'avait plus même derrière lui deux millions et demi de biens réalisables fut le poison qui envenima la blessure.

Ce fut le lendemain de cette soirée que sa mauvaise humeur se déchaîna sur Woodhouse et ses ouvriers ; pendant les trois semaines qui suivirent, sa mine fut en conséquence fort maussade et l'anxiété se répandit dans les localités environnantes qui tiraient grand profit de ses expériences.

Quatre semaines exactement après sa première crise d'imprécations, nous le trouvons debout avec Woodhouse auprès de la machine reconstruite, en place sur les rails élevés par le moyen desquels elle obtenait son impulsion initiale. Le nouveau propulseur étincelait d'un blanc plus brillant que le reste de la machine, et un doreur, pour obéir à un caprice de Monson, recouvrait les barres d'aluminium d'une couche d'or. Au bas de la longue avenue de cordages dorés aussi par le soleil couchant, on apercevait les signaux rouges et à deux milles plus loin une

fourmilière d'ouvriers occupés fiévreusement à modifier la pente et à la relever vers en haut.

– Oui, je viens ! – dit Woodhouse. – Oui, je veux bien venir ; mais laissez-moi vous dire que c'est infernalement téméraire. Si seulement vous vouliez donner une autre année...

– Je vous ai déjà dit que non et je vous assure que l'appareil fonctionne. J'ai donné suffisamment d'années...

– Ce n'est pas cela, – répliqua Woodhouse ; rien à craindre de la machine, mais c'est la direction...

– N'y a-t-il pas assez longtemps que matin et soir je tourne en tous sens dans cette cage d'écureuil ? Si nous dirigeons l'appareil ici, nous le dirigerons aussi bien ailleurs. C'est simplement la peur, je vous assure, Woodhouse. Il y a plus d'un an que nous aurions pu marcher et d'ailleurs...

– Eh ! quoi ? – fit Woodhouse.

– L'argent ! – s'écria Monson en donnant une tape familière sur l'épaule de son interlocuteur.

– Ah ! diable, je n'avais pas pensé à cela, – dit Woodhouse.

Puis, parlant maintenant d'un ton tout différent de celui qu'il avait employé d'abord, il répéta :

– Je viens ! Comptez sur moi !

Monson se tourna brusquement vers lui et vit sur sa figure empourprée de soleil tout ce que Woodhouse n'avait pas l'habileté d'exprimer. Il le regarda pendant un instant, puis, d'un geste impulsif, lui tendit la main.

– Merci ! – fit-il.

– Ça va bien ! Comptez sur moi ! répéta Woodhouse, étreignant la main tendue, tandis que ses traits prenaient gauchement une expression plus douce.

Alors les deux hommes examinèrent l'énorme appareil dont les ailes plates étaient étendues sur des supports ; ils le contemplèrent longtemps en silence. Monson, guidé peut-être par l'étude photographique de l'essor des oiseaux et par les méthodes de Lilienthal, s'était graduellement écarté des formes adoptées par Maxim pour revenir à la forme de l'oiseau. L'appareil, cependant, était actionné par une énorme hélice placée à l'arrière, à l'endroit de la queue, et de cette façon le balancement qui nécessite l'ajustement presque vertical d'une queue plate était rendu impossible. Le corps de la machine était petit, presque cylindrique et se terminait en pointe. Sur les extrémités pointues se trouvaient les deux petits moteurs à pétrole de l'hélice, et les navigateurs étaient installés dans une sorte de canot : l'homme d'avant, ayant la direction, protégé contre le courant d'air aveuglant par un écran bas, muni de deux vitres en verre épais. De chaque côté, un monstrueux cadre plat, avec un bord incurvé, pouvait être ajusté de façon à se trouver dans une position horizontale ou à pouvoir être incliné vers en bas ou vers en haut. Ces ailes fonctionnaient strictement ensemble, ou, en relâchant une clavette, l'une d'elles pouvait être inclinée à un angle réduit indépendamment de l'autre. La bordure d'avant de chaque aile pouvait aussi être rétrécie de façon à diminuer sa surface d'un sixième environ. La machine non seulement n'était pas destinée à planer, mais elle était aussi incapable de voltiger. L'idée de Monson était de s'élancer dans l'atmosphère au moyen de l'impulsion initiale de l'appareil, puis de glisser à la façon d'une carte à jouer en conservant l'élan imprimé par l'action de l'hélice d'arrière. Les corbeaux et les oiseaux de mer parcourent de cette façon d'énormes distances sans presque aucun mouvement perceptible des ailes. En réalité, l'oiseau avance au long d'une sorte de montagne russe. Il glisse obliquement pendant une certaine distance, jusqu'à ce qu'il ait acquis un élan considérable ; puis, changeant l'inclinaison de ses ailes, il regagne son altitude première. Ceux même qui n'ont vu des oiseaux que dans une volière savent cela.

Mais l'oiseau pratique cet art depuis le moment où il quitte le nid. Il possède non seulement un appareil parfait, mais aussi l'instinct parfait de s'en servir. Un homme qui n'est plus sur ses pieds n'est qu'un piètre équilibriste. Même le simple artifice de la bicyclette lui coûte plusieurs heures d'efforts. L'ajustement instantané des ailes, la rapide mise à profit d'une brise passagère, la reprise immédiate de l'équilibre, les mouvements vertigineux et tourbillonnants que réclame une aussi absolue précision, il lui faut apprendre tout cela, l'apprendre avec une peine et un danger infinis s'il doit jamais acquérir l'art de voler.

La Machine Volante qui se mettra en route, un beau matin, dirigée par de jolis petits leviers, avec un pont comme celui d'un cuirassé et chargé d'obusiers et de canons, est le rêve facile d'un fou ou d'un homme de lettres. Le coût de la conquête de l'empire de l'air excédera, en vies et en argent, tout ce que l'homme a dépensé pour la magnifique conquête de la mer. À coup sûr, il faudra plus de sacrifices que n'en a jamais exigé la pire des guerres qui ont dévasté le monde.

Personne ne savait ces choses mieux que ces deux hommes pratiques et ils savaient aussi qu'ils se trouvaient au premier rang sur le front d'une armée conquérante, en marche. Mais il y a encore de l'espoir, alors même qu'on désespère. Des hommes sont tués d'un seul coup dans la réserve, tandis que d'autres, qui ont été laissés pour morts dans la plus épaisse mêlée, s'échappent et survivent.

– Si nous manquons ces prairies... – articula Woodhouse de son ton lent.

– Mon cher ami, il ne faut pas que nous les manquions, – dit Monson dont l'entrain s'était relevé peu à peu pendant ces derniers jours. – Nous avons devant nous un quart de mille carré avec les haies arrachées et les fossés comblés. Nous descendrons sans danger, soyez-en sûr !... sinon...

– Ah ! sinon... – répéta Woodhouse.

Le jour qui précéda le départ, quelques journalistes eurent vent des changements apportés à l'extrémité nord de la ligne de supports et Monson fut tout égayé du ton nouveau que prirent les commentaires transmis par son argus de la presse. « L'inventeur compte tenter un nouveau départ prochainement », disaient les journaux. « Il va partir un de ces jours », se disaient les abonnés de la ligne du Sud-Ouest, les excursionnistes dominicaux et ceux, plus favorisés, qui s'en allaient jusqu'à la mer ; les personnalités éminentes de la colonie artistique des environs d'Haslemere, tous, dès qu'était en vue l'échafaudage familier, remarquaient : « Il partira un de ces jours ». Et en effet par une belle matinée, au moment où passait le train de dix heures dix, la Machine Volante de Monson prit son essor.

On vit le chariot rouler rapidement au long de ses rails et l'hélice blanc et or se mettre à tourner. On entendit le bruit des roues et le choc du chariot contre les tampons qui arrêtaient sa course. Il y eut un bruissement confus au moment où la Machine Volante fut lancée en avant, au-dessus de l'entrelacs des filets. Tout cela, la plupart d'entre eux l'avaient déjà vu et entendu. L'appareil parcourut, d'un essor languissant, l'espace recouvert par les filets et se releva ; alors, chaque spectateur, selon sa personnelle habitude, cria, hurla, gloussa, jura. Car, au lieu du choc et de l'arrêt habituel, la Machine Volante, comme une flèche quitte un arc, prit son vol hors de la cage qui l'enfermait depuis cinq ans ; elle s'éleva obliquement dans l'air, passa au-dessus du chemin de fer et partit dans la direction de Wimbledon Common.

Elle parut rester momentanément suspendue en l'air, puis elle diminua ; ensuite elle descendit et disparut au-dessus des cimes bleues des arbres, à l'est de Coombe Hill.

Tel fut le spectacle auquel assistèrent les voyageurs du train de dix heures dix. Si l'on avait tiré une ligne au milieu du train, depuis la machine jusqu'au fourgon d'arrière, on n'aurait

trouvé âme qui vive dans la partie opposée au chantier de Monson. Quand la machine traversa la ligne, ce fut une course folle d'une portière à l'autre. Ni le mécanicien ni le chauffeur ne détournèrent leurs yeux des collines basses de Wimbledon et ne remarquèrent qu'ils dépassaient les stations de Coombe et Malden et de Raynes Park, jusqu'à ce qu'ils se fussent aperçus qu'ils traversaient, à la plus indécente allure, la gare de Wimbledon.

Depuis le moment où Monson avait mis le chariot en mouvement avec un énergique : *allez-y !* ni lui ni Woodhouse n'avaient dit un mot. Les deux hommes étaient assis, les dents serrées. Monson avait traversé la ligne en faisant une courbe trop brusque et Woodhouse avait ouvert et fermé ses lèvres pâles, mais ni l'un ni l'autre ne parla. Woodhouse agrippa simplement son siège et respira entre ses dents, examinant la contrée bleue de l'Ouest qui arrivait vers lui, s'abaissait et disparaissait. Monson était agenouillé à son poste en avant et ses mains tremblaient sur la roue à chaîne qui faisait mouvoir les ailes ; il ne voyait devant lui, dans le ciel, rien d'autre qu'une masse de nuages blancs. La Machine monta en biais, avançant à une vitesse énorme, mais perdant à chaque instant de l'élan. La contrée sous leurs pieds cheminait avec une allure moindre.

– Allez-y ! – fit enfin Woodhouse.

Avec un violent effort, Monson appuya sur la roue et modifia l'angle des ailes. La Machine parut rester immobile une demi-minute dans l'air ; puis Monson vit, dans une brume bleue, les collines couvertes de maisons de Kilburn et de Hampstead bondir devant ses yeux et s'élever rapidement jusqu'à ce que le petit dôme ensoleillé de l'Albert Hall apparût dans le cadre de ses vitres. Pendant un moment il ne comprit pas pourquoi l'horizon montait de la sorte ; mais comme les maisons paraissaient devenir de plus en plus proches, il se rendit compte de ce qu'il avait fait.

Il avait incliné les ailes à un angle trop grand et ils s'abattaient en pente rapide vers la Tamise. La réflexion, la question et la réponse furent l'affaire d'une seconde.

– Trop ! trop ! – bredouilla Woodhouse.

Monson ramena la roue d'un demi-tour en arrière et immédiatement les collines redescendirent jusqu'au bord inférieur de ses vitres. En passant au-dessus de la station de Coombe et Malden, il était à une hauteur de mille pieds ; cinquante secondes après il sifflait à une effrayante allure à moins de quatre-vingts pieds au-dessus de la station de East Putney sur la ligne métropolitaine, au milieu des cris d'étonnement des voyageurs qui encombraient les quais. Monson redressa les ailes et ils remontèrent obliquement, trop obliquement, la pente de leur montagne russe atmosphérique au-dessus de Fulham, où les omnibus avançaient lourdement au milieu d'une foule grouillante.

La Machine redescendit trop obliquement encore et les arbres et les maisons éloignés, aux environs de Primrose Hill, bondirent à travers la vitre de Monson. Puis soudain, il aperçut, droit devant lui, la verdure des jardins de Kensington et les tours de l'Impérial Institute. Ils descendaient à toute vitesse au-dessus de South Kensington. Les tourelles du Muséum d'Histoire Naturelle parurent en vue. Il y eut une seconde fatale de réflexion rapide, un moment d'hésitation. Essayerait-il de franchir les tours ou de s'écarter vers l'est ?

Il fit un geste indécis pour relâcher l'aile droite, abandonna la cheville à demi desserrée et donna une frénétique poussée à la roue.

Le nez de la machine sembla bondir devant lui. La roue, que sa main avait lancée avec une force irrésistible, échappa à son contrôle.

Woodhouse, accroupi derrière, poussa un cri rauque et se pencha vers Monson.

– Trop loin ! – cria-t-il.

Puis il dut se cramponner au plat-bord pour ne pas culbuter et Monson, qui avait été renversé, tombait en arrière sur lui.

Si rapide avait été tout cela qu'un quart à peine des gens qui allaient et venaient dans Hyde Park, Brompton Road et Exhibition Road vit se produire la catastrophe aérienne. Une forme ailée était apparue au loin, au-dessus des maisons vers le sud, tombant et se relevant, devenant à mesure de plus en plus distincte ; elle avait rapidement descendu vers l'Impérial Institute, avait décrit un quart de cercle, s'était précipitée vers l'est, puis avait soudain bondi, verticalement. Un objet noir s'en détacha et descendit dans une chute tourbillonnante. Un homme ! Deux hommes cramponnés l'un à l'autre ! Ils tombèrent en tournoyant sur le toit du Club des Étudiants, furent séparés par le choc et rebondirent dans les massifs d'arbustes du côté sud.

Pendant une demi-minute peut-être, la proue pointue de la grande Machine continua sa course verticale tandis que l'hélice tournait désespérément. L'espace d'un bref instant, qui pourtant parut un âge à tous ceux qui l'observaient, elle était restée immobile dans l'air ; puis, un jet de flamme jaune s'élança de l'engin d'arrière ; avec une vitesse de plus en plus accélérée et jaillissant à la façon d'une fusée, toute la masse enflammée vint s'abattre sur les solides maçonneries qui étaient autrefois le Royal Collège of Science. L'énorme hélice blanc et or toucha le parapet, s'aplatit comme un linge mouillé et la fusée s'écrasa en s'éclaboussant sur l'angle nord-ouest de l'édifice.

Mais le craquement, les jets de pétrole enflammé qui furent lancés vers le ciel par les engins brisés de la Machine, les cadavres horriblement broyés qu'on trouva dans le jardin du Club des Étudiants, les masses de parapet jaune et de briques rouges qui tombèrent sur la voie publique, l'effarement des gens fuyant

en tous sens, comme des fourmis dans une fourmilière bouleversée, le galop des pompiers, la multitude accourant de partout, rien de cela n'appartient à cette histoire qui fut écrite pour relater comment la première des Machines Volantes fut lancée et vola.

Bien qu'elle ait échoué et désastreusement échoué, l'œuvre de Monson reste un monument suffisant pour guider les prochains pionniers de l'armée des hardis expérimentateurs qui tôt ou tard maîtriseront le grand problème de l'air.

Entre Worcester Park et Malden se dresse encore cette prodigieuse avenue de ferrailles qui se rouille maintenant et menace ruines, témoignage de la première lutte désespérée de l'homme pour conquérir son droit à la possession de l'air.

L’HISTOIRE DE FEU M. ELVESHAM[6]

[6] Titre original : *The Story of the late Mr. Elvesham*, tirée de *Effrois et Fantasmagories*.

Je relate cette histoire, non pas dans l'espoir qu'on y croira, mais afin de préparer, si possible, un moyen de salut pour la prochaine victime. Qu'un autre au moins profite de mon infortune... Mon cas, je le sais, est sans remède et je suis, à présent, presque résigné à mon destin.

Je m'appelle Edward George Eden ; je suis né à Trentham, dans le Staffordshire, où mon père était employé aux jardins de la ville.

Je perdis ma mère à l'âge de trois ans, mon père à cinq ans, et ce fut mon oncle George Eden qui m'adopta. Il s'était instruit et élevé lui-même et avait acquis, à Birmingham, la réputation d'un journaliste entreprenant. Célibataire, il se chargea généreusement de mon éducation, éveilla en moi l'ambition de réussir dans le monde, et, à sa mort, qui survint il y a quatre ans, – j'avais alors dix-huit ans, – il me laissa toute sa fortune, un total d'environ cinq cents livres sterling. Dans son testament, il me conseillait de consacrer cet argent à l'achèvement de mes études. J'avais déjà choisi la profession de médecin et, grâce à sa libéralité posthume et à ma bonne chance dans un concours de bourses, je pus suivre les cours de médecine à l'Université de Londres. Au moment où commence cette histoire, j'habitais, au 11 d'University Street, une petite chambre sous les toits, mal close et pauvrement meublée. Cette unique pièce me servait à la fois de bureau, de salon et de chambre à coucher, tant je désirais faire durer le plus longtemps possible mes ressources.

C'est en allant porter une paire de bottines à ressemeler que je rencontrai, pour la première fois, le petit vieillard à la figure jaune avec qui ma vie est à présent si inextricablement enchevêtrée. Debout sur la bordure du trottoir, il examinait d'un

air perplexe la façade de l'immeuble. Ses yeux – de ternes yeux gris aux paupières rouges – scrutèrent mon visage et, immédiatement, il prit une attitude aimable.

– Vous arrivez juste au bon moment, – dit-il. – J'avais oublié le numéro de votre maison. Comment allez-vous, monsieur Eden ?

J'étais un peu étonné de cette apostrophe familière de la part de quelqu'un que je n'avais jamais vu de ma vie, et un peu ennuyé aussi de ce qu'il m'eût surpris avec mes bottines sous le bras. Il remarqua mon manque de cordialité.

– Vous vous demandez qui diable je suis, hein ? Un ami, permettez-moi de vous l'assurer. Je vous ai déjà vu, bien que vous n'en sachiez rien. Y a-t-il un endroit où je pourrais vous entretenir d'un sujet qui vous intéresse ?

J'hésitai. Je ne tenais pas à révéler à un étranger la pauvreté de ma mansarde.

– Peut-être, – insinuai-je, – pourrions-nous descendre ensemble la rue. Je suis malheureusement obligé de...

Mon geste expliquait le reste de ma phrase.

– C'est parfait, – dit-il, regardant à droite et à gauche –... la rue ?... De quel côté nous dirigeons-nous ?

Je posai mes bottines dans le corridor.

– Mais voyons, – reprit-il brusquement. – Ce que j'ai à vous dire est assez long. Venez donc déjeuner avec moi, monsieur Eden. Je suis vieux, très vieux, et, comme les gens âgés, enclin à rabâcher. Comment causer ici, avec ma voix fluette et le vacarme des voitures et des passants ?

De sa main décharnée qui tremblait un peu, il tapota persuasivement mon bras. Je n'étais pas d'un âge où l'on ne saurait accepter de déjeuner en tête à tête avec un vieillard, et cepen-

dant je n'étais pas absolument satisfait de cette soudaine invitation.

– Je préférerais… – commençai-je.

– Non, laissez-vous faire violence, – dit-il, en m'interrompant, – il faut que vous soyez indulgent pour mes cheveux blancs.

Finalement, je consentis à l'accompagner. Il m'emmena chez Blavitski ; ses pas menus m'obligeaient à marcher très lentement. Au cours d'un déjeuner comme je n'en avais jamais encore goûté de semblable, il écarta habilement mes questions. Je pus me faire une idée plus précise de son extérieur. Son visage rasé était maigre et ridé ; ses lèvres ratatinées couvraient un râtelier ; il portait assez longs des cheveux clairsemés. Il me parut de stature moyenne, – à vrai dire tout le monde paraissait petit à ma haute taille, – et ses épaules s'arrondissaient et se courbaient. En l'observant, je m'aperçus qu'il m'examinait, lui aussi, qu'il promenait sur moi, depuis mes larges épaules jusqu'à mes mains hâlées et ma figure parsemée de taches de rousseur, des regards auxquels je trouvai une bizarre expression d'avidité.

– À présent, – dit-il, au moment où nous allumions une cigarette, – il est temps que je vous expose mon affaire. Comme vous voyez, je suis vieux, très vieux… – Après ces mots, il resta silencieux un long moment. – Le hasard a fait que je possède une fortune qu'il me faut laisser à quelqu'un, mais je n'ai pas, je n'ai jamais eu d'enfant.

Je songeai aussitôt au « coup de la confidence », et je me promis d'être en alerte pour veiller sur le reste de mes cinq cents livres. Il continua, insistant sur la tristesse de la solitude et sur la peine qu'il avait eue à trouver un emploi convenable de sa fortune après sa mort.

– J'ai pesé bien des combinaisons : charités, institutions, bourses, prix, bibliothèques, et je suis parvenu à cette conclu-

sion – il fixa alors ses yeux sur les miens, – que je me mettrais en quête d'un jeune homme, ambitieux, sérieux et pauvre, sain de corps et d'esprit, pour lui laisser tout ce que j'ai, pour faire de lui, en un mot, mon héritier. – Et il répéta : – Pour lui laisser tout ce que j'ai, de sorte qu'il sera brusquement arraché aux luttes et aux déboires au milieu desquels aura commencé son éducation : il jouira de la liberté, il exercera une influence...

Je m'efforçai de paraître désintéressé. Avec une hypocrisie transparente, j'insinuai :

– Et vous désirez mon aide, mes services professionnels, peut-être, pour découvrir ce jeune homme ?

Il sourit en me lançant un regard entendu par-dessus sa cigarette, et je ne pus m'empêcher de rire de la façon tranquille avec laquelle il démasquait ma puérile malice.

– Quelle carrière lui est réservée, à ce jeune homme ! – reprit-il. – J'éprouve de l'envie quand je pense que j'ai amassé pour qu'un autre puisse dépenser... Mais il y a des conditions, bien entendu, des charges imposées à ce legs... Le jeune homme devra, par exemple, prendre mon nom. On ne saurait tout avoir sans accorder quelque chose en retour. Et, avant de l'agréer comme héritier, je ferai une enquête minutieuse sur sa vie. Il faut qu'il soit sain et vigoureux. Il faut que je connaisse son hérédité ; que je sache comment ses parents et ses grands-parents sont morts, que j'examine strictement ses habitudes et ses mœurs...

Ceci mitigeait quelque peu les secrètes congratulations que je m'adressais.

– Dois-je supposer, – demandai-je, – que c'est moi qui...

– Oui, certes ! – répondit-il, presque farouchement. – Oui, c'est vous, *vous* !

Je ne répliquai rien. Mon imagination gambadait follement, et mon scepticisme naturel était impuissant à modérer ces transports. Il n'entra pas dans mon esprit le moindre soupçon de gratitude. Je ne savais quoi dire et n'aurais su comment le dire.

– Mais pourquoi moi en particulier ? – questionnai-je enfin. Il avait, expliqua-t-il, entendu parler de moi par le professeur Haslar, comme d'un jeune homme présentant le type d'une constitution solide et saine, et il désirait, autant que possible, laisser ses biens à quelqu'un dont la santé et l'honnêteté fussent certaines.

Telle fut ma première rencontre avec le petit vieillard. Il resta mystérieux sur ce qui le concernait, et prétendit ne pas vouloir encore me faire connaître son nom. Puis, lorsque j'eus contenté sa curiosité, il me quitta à la porte du restaurant. J'avais remarqué que, pour payer l'addition, il avait sorti de sa poche une poignée de pièces d'or.

Son insistance sur ma santé physique était bizarre. Comme il avait été convenu, je contractai ce même jour une assurance sur la vie, pour une somme énorme, à la Loyal Insurance Company, dont les conseillers médicaux, la semaine suivante, me tâtèrent, me palpèrent, m'auscultèrent de la façon la plus complète. Cela même ne satisfit pas le vieillard, et il voulut que je fusse examiné de nouveau par le fameux docteur Henderson. Le vendredi d'après la Pentecôte arriva, avant qu'il eût pris une décision. Ce soir-là, très tard – il était près de neuf heures et je repassais mes formules chimiques pour un examen, – il vint me demander. Je le trouvai en bas, dans le corridor, et la faible lueur du bec de gaz projetait sur sa face un jeu d'ombres grotesques. Il me parut plus courbé que la première fois et ses joues un peu plus creuses. Sa voix tremblait d'émotion.

– L'enquête ne laisse rien à désirer, monsieur Eden, absolument rien, – déclara-t-il, – et, cette soirée qui comptera entre toutes, nous allons la passer ensemble et célébrer votre « acces-

sion ». – Une quinte de toux l'interrompit. – Vous n'aurez pas longtemps à attendre, du reste, – ajouta-t-il, en passant un mouchoir sur ses lèvres, et, de son autre longue patte osseuse, saisissant ma main : –… à coup sûr pas longtemps à attendre !

Nous sortîmes et prîmes un cab. Je me rappelle avec une précision extrême tous les incidents du parcours : le roulement rapide et doux de la voiture ; le contraste du pétrole, du gaz et de l'électricité, dans les vitrines ; la foule des passants dans les rues ; le restaurant de Regent Street, où un somptueux dîner nous fut servi. Tout d'abord, les coups d'œil que le garçon en frac abaissait sur mon modeste complet me décontenancèrent. Je ne savais comment me débarrasser des noyaux d'olives ; mais, à mesure que le champagne m'échauffait, ma confiance s'affermissait.

Le vieillard parla de lui-même ; déjà, dans le cab, il m'avait dit comment il s'appelait : j'avais affaire à Egbert Elvesham, le grand philosophe, dont le nom m'était connu depuis l'école. Je ne parvenais pas à me convaincre que cet homme, dont l'intelligence avait sitôt dominé la mienne, que cette grande abstraction se fût soudain révélée à moi sous cette forme décrépite et familière. Il est probable que tout jeune homme qui se trouve inopinément en contact avec des célébrités doit éprouver un peu mon désappointement. Il m'entretint de la fortune que les courants taris de sa vie laisseraient bientôt passer entre mes mains : immeubles, valeurs, droits d'auteur… Je n'avais jamais soupçonné que les philosophes pussent être aussi riches. Il me regardait boire et manger avec un air d'envie.

– Quelles dispositions à vivre vous avez ! – constata-t-il ; puis, avec un soupir, un soupir de soulagement, aurais-je pu croire, il ajouta : – Ce ne sera pas long.

– C'est vrai ! – fis-je, la tête étourdie par le champagne. – C'est vrai, un avenir singulièrement agréable m'est réservé, grâce à vous. J'aurai l'honneur de porter votre nom, mais vous avez un passé, un passé qui vaut tout mon avenir.

Il hocha la tête et sourit, mélancoliquement satisfait, pensai-je, de ma flatteuse admiration.

– Cet avenir, y renonceriez-vous ? – demanda-t-il, au moment où le garçon apportait les liqueurs. – Vous ne voyez aucun inconvénient sans doute à prendre mon nom, mes biens, mais voudriez-vous, de gaieté de cœur, prendre mes années ?

– Oui, si l'on me donnait aussi votre génie et votre œuvre, – répondis-je, généreusement.

Il sourit encore.

– Des kummels, pour tous les deux, – commanda-t-il, en tirant de sa poche un petit paquet plat, enveloppé de papier blanc, qu'il examina attentivement. – Cette heure-ci, cette heure d'après dîner est propice aux futilités. Voici un brin de ma sagesse inédite.

De ses doigts jaunes et tremblants il ouvrit le paquet et me montra une fine poudre rosée.

– Ceci… ! – reprit-il. – Bah ! vous devinez ce que c'est ! Mettez-en une pincée dans votre kummel, et vous verrez…

Ses yeux gris m'épiaient avec une impression indicible. Je fus quelque peu choqué de constater que ce grand penseur attachait du prix au parfum des liqueurs. Cependant, je feignis de prendre intérêt à ce faible, car j'avais assez bu pour être capable de cette innocente hypocrisie.

Il versa la poudre, en quantités égales, dans nos verres, puis, se levant brusquement, avec une solennité aussi étrange qu'inattendue, il tendit son verre : j'en fis autant, et nous trinquâmes.

– À votre héritage prochain ! – dit-il, en portant la liqueur à ses lèvres.

– Non pas ! Non pas ! – protestai-je vivement.

Il s'arrêta, le verre à la hauteur de son menton, et ses yeux brillants fixés sur les miens.

– À votre longue vie ! – souhaitai-je.

Il parut hésiter.

– À votre longue vie ! – répéta-t-il, avec un soudain éclat de rire, et, sans nous quitter du regard, nous trinquâmes derechef.

Ses yeux continuèrent à me surveiller pendant que j'avalais le kummel. Aussitôt je ressentis une chaleur intense ; il se fit dans mon cerveau un furieux tumulte. Il me sembla que réellement tout s'agitait sous mon crâne et un bourdonnement assourdissant m'emplit les oreilles. Je ne discernai ni le goût, ni l'arôme de la liqueur, médusé que j'étais, pour ainsi dire, par la lueur flamboyante des yeux gris du vieillard. Cette confusion, ce tumulte, parurent durer un temps interminable. De vagues impressions de choses à demi oubliées dansèrent et s'évanouirent sur les confins de ma mémoire. Il rompit à la fin le charme, et, avec un bruyant soupir, il posa son verre.

– Eh bien ?

– C'est merveilleux ! – répondis-je, quoique je n'eusse aucune idée de la saveur véritable qu'avait la mixture.

Ma tête tourbillonnait, mon cerveau était un chaos. Je m'assis. Puis mes perceptions devinrent précises et menues, comme si je voyais les choses dans un miroir concave. Les manières du vieillard étaient à présent nerveuses et impatientes. Il tira sa montre et fit la grimace.

– Onze heures sept ! Et je dois prendre un train à onze heures vingt-cinq... Il faut que je file tout de suite.

Il demanda l'addition, et je l'aidai à endosser son pardessus. Des garçons empressés accoururent à notre aide. L'instant d'après, il montait dans un cab et je lui disais au revoir, avec toujours cette impression de netteté menue, comme si non seu-

lement je voyais, mais comme si je *sentais* aussi par le gros bout de la lorgnette.

– C'est la poudre, – expliqua-t-il, portant la main à son front. – Je n'aurais pas dû vous en donner. Vous aurez demain matin un mal de tête à tout casser. Attendez une seconde. Tenez ! – et il me tendit un petit paquet blanc, semblable à ceux que font les pharmaciens. – Prenez cela dans un verre d'eau avant de vous mettre au lit. L'autre poudre était un excitant... N'oubliez pas de prendre celle-ci au moment de vous coucher. Ça vous dégagera le cerveau. C'est tout. Encore une poignée de main, Futurus !

J'étreignis sa patte racornie.

– Au revoir ! – cria-t-il encore ; et, à la façon dont il battait des paupières, je jugeai qu'il devait être aussi sous l'influence de cette drogue vivifiante.

Avec un sursaut, et comme pour réparer une omission, il fouilla dans son gousset et en tira un paquet cylindrique.

– Voici ! – dit-il. – Je n'y songeais plus ! Ne l'ouvrez pas avant que je vienne demain... mais emportez-le maintenant.

– Très bien ! – bredouillai-je.

Au moment où le cocher réveillait son cheval d'un léger coup de fouet, mon compagnon m'envoya un dernier sourire à travers la vitre du cab...

Le paquet qu'il m'avait remis était scellé de rouge au milieu et aux deux extrémités.

– Si ça n'est pas un rouleau d'or, ce doit être du plomb ou du platine, – pensai-je.

Je le serrai avec grand soin dans ma poche. Puis, le cerveau tournoyant, je partis à pied pour rentrer chez moi, par Regent

Street, où des flâneurs déambulaient encore, et par les ruelles sombres, au-delà de Portland Road.

Je me rappelle nettement les diverses sensations que j'éprouvai pendant le trajet. J'étais encore assez moi-même pour remarquer dans quel état insolite je me trouvais, et je me demandai si cette poudre que j'avais absorbée n'était pas de l'opium, drogue dont j'ignore les effets. Il m'est, à l'heure actuelle, difficile de décrire exactement cette anomalie mentale, cette sorte de dualité d'esprit que je constatais en moi. En suivant Regent Street, j'avais la conviction que j'étais dans la gare du Sud-Ouest, et je fus sur le point d'entrer à l'Institut polytechnique comme on entre dans un train. Je me frottai les yeux : j'étais bien dans Regent Street.

Comment exprimerais-je l'effet de cette hallucination ? Un acteur habile vous regarde tranquillement, il fait une grimace, et, du coup, vous croyez être devant une personne toute différente. Serait-ce trop extravagant de vous dire qu'il me semblait qu'un instant Regent Street venait de me jouer ce tour ? Certain, néanmoins, que j'étais bien dans cette rue, je fus de nouveau troublé par de fantasques réminiscences qui affluèrent soudain.

– Il y a trente ans, – pensai-je, – c'est ici que je me querellai avec mon frère.

Mais aussitôt, j'éclatai de rire, au grand amusement d'un groupe de noctambules. Il y a trente ans je n'étais pas né, et je n'ai jamais pu me vanter d'avoir un frère. Cette mixture que j'avais bue était certainement de la folie liquide car un regret poignant de ce frère perdu s'obstinait à m'étreindre. Au long de Portland Road, cette aberration prit une autre forme. Je me souvins de boutiques qui n'existaient pas, et je comparai la rue avec ce qu'elle était autrefois. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'après un plantureux dîner, copieusement arrosé, mes pensées fussent quelque peu désordonnées, mais j'étais fort perplexe à cause de ces réminiscences fantastiques, si curieusement précises, qui envahissaient mon esprit, et j'étais interloqué non

seulement des souvenirs qui se présentaient, mais surtout de ceux qui m'échappaient. Je m'arrêtai devant la vitrine d'un naturaliste, me mettant le cerveau à la torture pour retrouver ce qui pouvait bien m'intéresser là. Un omnibus passa avec un tintamarre qui ressemblait de façon extraordinaire au roulement d'un train.

– Ah ! j'y suis ! – fis-je à la fin. – Je dois venir chercher ici, demain, trois grenouilles à disséquer. N'est-ce pas curieux que j'aie oublié ?

Quand j'étais enfant, on me donna pour jouet un kaléidoscope. Les dessins se chassaient les uns les autres et se superposaient : c'est de la même manière que cette série de sensations nouvelles s'efforçait de se substituer à celles de mon ordinaire individu.

Toujours perplexe et un peu effrayé, je gagnai Tottenham Court Road par Euston Road, sans remarquer quel chemin je prenais, car, d'habitude, je coupais à travers le réseau de petites rues environnantes. En tournant dans University Street, je constatai que j'avais oublié le numéro de ma maison. Il me fallut un violent effort de mémoire pour être certain que c'était le 11, et, même alors, j'eus l'impression qu'un inconnu me l'avait soufflé. J'essayai de raffermir mes idées en évoquant les incidents du dîner, et, quoi que je fisse, il me fut impossible de me rappeler les traits de mon hôte. Je ne le voyais qu'en contours vagues, comme on s'aperçoit dans une vitre. À sa place, je distinguais, devant une table, une image de moi-même, rouge, loquace et les yeux brillants.

– Ça devient insupportable. Il faut que je prenne cette autre poudre, – pensai-je.

Je cherchais mon chandelier et les allumettes du côté du vestibule où il n'y avait aucun meuble, et je ne savais plus à quel étage je demeurais.

– Je suis ivre, c'est certain, – marmottai-je, et je trébuchai maladroitement contre la première marche, ce qui corrobora mon assertion.

Au premier coup d'œil, l'aspect de ma chambre me parut bizarre.

– Est-ce bête ! – grommelai-je, en regardant tout autour de moi.

Je repris cette fois possession de moi-même, et les visions fantastiques s'effacèrent devant l'aspect familier de la mansarde. La vieille glace était toujours là, avec mes notes sur les albuminoïdes fixées dans un coin du cadre, et mes vêtements de tous les jours gisaient épars sur le plancher. Et cependant, tout cela n'était pas indubitablement réel. La conviction tentait de s'imposer à mon esprit que je me trouvais dans un train qui s'arrêtait, et que je cherchais à distinguer par la portière le nom de la station inconnue. J'empoignai fermement les barreaux du lit pour me rassurer.

– C'est sans doute un phénomène de double vue. Il faudra que je le communique à la Société des Recherches Psychiques, – me dis-je.

Je posai le rouleau pesant sur la table, m'assis sur le pied du lit et commençai à retirer mes bottines. On eût dit que mes sensations présentes se traçaient sur un dessin ancien qui reparaissait.

– Sacrebleu ! – grondai-je. – Est-ce que je perds la tête, ou serais-je en deux endroits à la fois ?

À demi déshabillé, je versai la poudre dans un verre ; l'eau bouillonna et prit une couleur ambrée. J'avalai le breuvage et, avant même d'être au lit, j'avais recouvré ma tranquillité. Je sentis l'oreiller frais sous ma joue et je ne dus pas tarder à m'endormir.

Je m'éveillai brusquement d'un cauchemar où figuraient des bêtes féroces : j'étais couché sur le dos. Tout le monde connaît ces rêves horribles et angoissants d'où l'on s'échappe, éveillé sans doute, mais étrangement penaud. J'avais dans la bouche un goût bizarre ; j'éprouvais dans les membres une fatigue inaccoutumée, un malaise général. Je demeurai immobile, la tête sur l'oreiller, espérant que cette sensation d'étrangeté et de terreur ne tarderait pas à se dissiper, et que je pourrais me rendormir. Mais, au lieu de cela, ces sensations anormales s'accrurent. D'abord, je ne remarquai rien d'insolite. Dans la chambre, un jour trouble, si faible qu'on l'eût pu confondre avec les ténèbres, permettait d'entrevoir les meubles comme des taches d'obscurité plus épaisse. J'écarquillai les yeux, au-dessus des couvertures, pour mieux me reconnaître. J'eus l'idée que quelqu'un entrait pour me dérober mon rouleau d'or, mais, après être resté immobile quelques instants encore, en respirant avec régularité pour simuler le sommeil, je me rendis compte que ce n'était qu'une illusion. Néanmoins, la certitude qu'il se passait quelque chose d'inquiétant m'étreignait de plus en plus. Avec un effort je soulevai ma tête et regardai autour de moi. J'examinai les formes vagues, les taches d'obscurité plus ou moins épaisse qui indiquaient les tentures, la table, la cheminée, les rayons de la bibliothèque. Alors, je perçus quelque chose d'inhabituel dans ces ténébreuses silhouettes. Avait-on changé le lit de côté ?... Ceci devait être la bibliothèque, là-bas, où se dressait une masse enveloppée et grisâtre, qui ne ressemblait pas du tout à des rayons chargés de livres. Et cela certainement paraissait beaucoup trop grand pour être ma chemise jetée sur un dossier de chaise.

Surmontant une terreur puérile, je rejetai les couvertures et passai une jambe hors du lit. À l'ordinaire, quand je sortais de mon grabat, mon pied posait immédiatement sur le plancher, et c'est à peine si maintenant il atteignait le bord du matelas. Je me glissai davantage en avant et m'assis les jambes pendantes. Là, tout auprès, sur un tabouret boiteux, se trouvaient certainement le bougeoir et les allumettes. J'étendis la main... rien !

J'agitai mon bras dans les ténèbres, et je rencontrai une épaisse tenture, d'une étoffe lourde et soyeuse ; je la palpai et tirai dessus : c'était bien un rideau suspendu à la tête du lit.

J'étais, à présent, tout à fait éveillé, et je commençais à comprendre que j'occupais une autre chambre que la mienne. Je ne savais que m'imaginer. J'essayai de me rappeler les événements, et ils me revinrent à l'esprit avec une singulière netteté : le dîner, les petits paquets, mon étonnement à me sentir ivre, mon retour, ma lenteur à me déshabiller, la fraîcheur de l'oreiller contre mes joues brûlantes...

J'éprouvai une soudaine inquiétude. Était-ce la veille ou l'avant-veille ? En tout cas, cette chambre n'était pas la mienne, et je ne concevais pas de quelle façon j'avais pu m'y introduire. La silhouette grisâtre qui avait déjà attiré mon attention devenait plus pâle et je reconnus une fenêtre contre laquelle se découpait le miroir ovale d'une table de toilette. Un petit jour blafard filtrait à travers le store baissé. Je voulus me mettre debout, et je fus étonné d'éprouver une faiblesse et une instabilité curieuses. J'étendis en avant mes mains qui tremblaient et je me dirigeai lentement vers la fenêtre, me cognant en route le genou contre un siège. En tâtonnant de chaque côté du miroir orné de candélabres, je cherchai, dans l'embrasure, le cordon du store. Je n'en trouvai pas. Par hasard, je tirai sur une frange, et, avec le déclic d'un ressort, le store s'envola.

Le décor que je contemplai m'était tout à fait étranger. Sous le ciel couvert, à travers les masses moutonnantes des nuages, perçait la demi-clarté de l'aube. À l'horizon, la coupole du ciel reposait sur une bordure de traînées rouges ; au-dessous, tout était sombre et indistinct. Dans le lointain, un vague profil de collines ; plus près, un amoncellement d'édifices avec tourelles et clochers, des bouquets d'arbres semblables à des taches d'encre et, sous la fenêtre, un réseau de massifs sombres et d'allées grises. Tout cela m'était si peu familier qu'un instant je crus que je rêvais. Je touchai la table de toilette : elle me parut

d'un bois poli, et garnie d'accessoires nombreux, de flacons de cristal taillé et de brosses. Il y avait aussi, dans une soucoupe, un bizarre petit objet en forme de fer à cheval avec des saillies irrégulières et lisses.

Impossible de découvrir ni bougeoir ni allumettes.

Je tournai mes regards vers la chambre. Maintenant que le store était relevé, le mobilier surgissait moins confusément des ténèbres. Au milieu se dressait un lit drapé de vastes tentures, et, au pied, une large cheminée blanche qui avait les reflets du marbre. Je m'appuyai contre la table, fermai les yeux, les rouvris et m'efforçai de penser. Tout cela était beaucoup trop réel pour que je pusse croire à un rêve. Je songeai qu'il devait y avoir, dans ma mémoire, quelque hiatus, effet de l'étrange liqueur que j'avais bue. Peut-être étais-je entré en possession de mon héritage, et avais-je perdu tout souvenir depuis l'annonce de ma bonne fortune.

Dans un instant tout redeviendrait clair. Pourtant, le dîner avec le vieil Elvesham me paraissait à présent tout à fait récent ; le champagne, les garçons attentifs, la poudre rosée et les liqueurs, – j'aurais parié ma vie que tout cela s'était passé il y avait quelques heures.

Alors, il se produisit quelque chose de si trivial et cependant de si terrible pour moi que je frissonne encore en y pensant. Je me demandai à haute voix :

– Comment diable suis-je venu ici ?

La voix que j'entendis n'était pas la mienne.

Ce n'était pas ma voix ! C'était une voix grêle, cassée, d'une résonance tout à fait différente. Pour me rassurer, je frottai mes mains l'une sur l'autre et je sentis des mains osseuses, à la peau flasque, les mains d'un vieillard.

– Assurément, – fis-je, de cette horrible voix, qui, sans que je pusse deviner comment, s'était installée dans mon gosier, – assurément tout ceci doit être un rêve !

Presque aussi vite que si je l'eusse fait involontairement, je mis mes doigts dans ma bouche : *je n'avais plus de dents !* L'extrémité de mes doigts se promenait sur des gencives racornies. Je fus écœuré de dégoût et de consternation.

J'éprouvai alors un désir passionné de me voir, d'envisager tout de suite, dans sa pleine horreur, le hideux changement qui s'était fait en moi : d'un pas chancelant, j'allai jusqu'à la cheminée et je cherchai des allumettes. Un accès de toux me saisit à la gorge et je serrai autour de moi l'épaisse chemise de flanelle dont j'étais revêtu. Il n'y avait pas d'allumettes sur la cheminée et je m'aperçus, tout à coup, que mes pieds et mes mains étaient glacés. Éternuant et toussant, gémissant aussi malgré moi, je regagnai mon lit.

– C'est certainement un rêve ! – pleurnichai-je en me hissant sur le matelas. – C'est certainement un rêve ! – répétai-je avec une sénile persistance.

Je tirai les couvertures sur mes épaules, par-dessus mes oreilles ; je glissai sous le traversin ma main desséchée et résolus de me rendormir. Évidemment, c'était un rêve ! Au matin, je me réveillerais jeune, fort et vigoureux, pour reprendre mes études... Je fermai les yeux, respirai régulièrement, et, pour aider le sommeil à venir, je me mis à calculer les multiples de trois.

Mais le sommeil s'obstinait à me fuir. La conviction de l'inexorable réalité du changement qui s'était opéré en moi grandissait à chaque minute. Bientôt, je me retrouvai les yeux ouverts, ne pensant plus aux multiples de trois, et promenant les doigts sur mes gencives décharnées. J'étais vraiment transformé en vieillard. De quelque manière inexplicable, j'avais franchi toute mon existence pour arriver à la vieillesse : sans

que je susse comment, j'avais été frustré du meilleur de ma vie, de l'amour, de la force, de la lutte, de l'espoir ! J'enfonçai ma tête dans l'oreiller, essayant de me persuader que de pareilles hallucinations sont possibles. Lentement, imperceptiblement l'aube devenait plus claire.

À la fin, désespérant de me rendormir, je me mis sur mon séant pour examiner la pièce. Elle était spacieuse et bien meublée, mieux meublée qu'aucune des chambres que j'avais jusqu'alors occupées. Je distinguai un bougeoir et des allumettes sur une petite table dans une encoignure. Je rejetai les couvertures, et, frissonnant à la fraîcheur du matin, bien qu'on fût en été, je me levai et allumai la bougie. Puis, tremblant affreusement, à tel point que l'éteignoir tambourinait sur son support, je trottinai jusqu'à la glace et aperçus... *le visage d'Elvesham !* Bien que j'eusse déjà redouté cette conclusion, ce n'en était pas moins terrifiant !

Le savant m'avait paru affaibli et pitoyable, mais, à le voir maintenant, vêtu seulement d'une chemise de flanelle déboutonnée qui découvrait le cou fibreux, à le voir maintenant comme étant mon corps à moi, je ne saurais décrire sa désolante décrépitude. Des joues creuses, des mèches éparses de cheveux gris, des yeux humides et chassieux, des lèvres tremblantes et flétries, dont l'inférieure pendante laissait entrevoir les muqueuses pâlies et les hideuses gencives noirâtres... Vous qui possédez ensemble votre esprit et votre corps, le nombre véritable de vos années, vous ne pouvez vous imaginer ce que cet infernal emprisonnement signifiait pour moi. Être jeune et plein des désirs et de l'énergie de la jeunesse, et se laisser prendre, se laisser anéantir dans ce corps qui n'était plus qu'une ruine branlante !...

Mais je m'éloigne de mon récit. Pendant un certain temps, je dus rester abasourdi de ce changement. Il faisait grand jour quand je repris suffisamment conscience de moi-même pour être capable de penser. Donc, j'avais été changé, sans que je

pusse m'expliquer de quelle manière. Si ce n'était de la magie, je n'arrivais pas à imaginer comment ce miracle avait pu s'accomplir. En réfléchissant ainsi je compris la diabolique ingéniosité d'Elvesham. Il m'apparut absolument clair que, puisque je me trouvais dans sa carcasse, il devait, lui, être en possession de mon avenir.

Mais comment le prouver ?

Plus j'y songeais, plus la chose devenait incroyable ; la tête me tourna, et je dus me pincer, tâter mes gencives édentées, me regarder dans la glace, toucher les objets qui m'entouraient, avant de pouvoir à nouveau affronter les faits. L'existence n'était-elle plus qu'une hallucination ? Étais-je vraiment Elvesham, et lui était-il moi ? Avais-je rêvé d'un certain étudiant nommé Eden ? Existait-il même un Eden ?...

Mais si j'étais Elvesham, je devrais savoir ce que je faisais le matin précédent, le nom de la ville dans laquelle j'habitais, tout ce qui était arrivé avant que ce rêve commençât. Je me débattais au milieu de ces pensées. Je me rappelai la bizarre dualité de mes souvenirs de la veille. Mais à présent mon esprit était clair ; il ne restait plus l'ombre d'autres souvenirs que ceux qui appartenaient en propre à Eden l'étudiant.

– Tout cela ressemble fort à la folie ! – m'écriai-je de ma petite voix grêle.

Je traînai mes membres lourds et pesants jusqu'à la table de toilette, et je plongeai ma tête grise dans une cuvette d'eau froide. Je m'essuyai et recommençai. Cela ne servit à rien. Je sentais de la façon la plus catégorique que j'étais bien Eden et non Elvesham.

À une autre époque, j'aurais pu accepter mon destin avec enchantement. Mais, en notre siècle sceptique, les miracles n'ont pas cours. Il y avait ici quelque artifice de psychologie. Ce qu'une drogue et un regard fixe avaient fait, une drogue ou un

regard fixe, ou tel autre traitement similaire, sauraient le défaire. Ce n'est pas la première fois que des hommes ont perdu la mémoire. Mais échanger sa mémoire comme on échange son parapluie !... J'éclatai de rire, non pas d'un rire sonore, hélas ! mais d'un gloussement sénile et asthmatique. J'aurais pu croire que c'était le vieil Elvesham qui riait de ma mésaventure, et un accès de colère pétulante, fort extraordinaire de ma part, fit place à tout autre sentiment. Je me mis à revêtir précipitamment les vêtements que je ramassais çà et là sur les meubles et le plancher, et c'est seulement quand je fus habillé que je me rendis compte que j'avais endossé un frac. J'ouvris la garde-robe, où je trouvai des effets plus ordinaires, un pantalon de molleton et une robe de chambre démodée. Je posai sur ma tête une vénérable calotte, et, toussotant après tous ces efforts, je m'acheminai vers le palier.

Il était alors environ six heures moins le quart ; les stores étaient baissés partout et la maison absolument silencieuse. Sur le palier, des plus spacieux, aboutissait un large escalier, richement tapissé, qui surgissait des ténèbres du vestibule d'en bas. Devant moi, une porte entrouverte me laissa voir un bureau, une bibliothèque tournante, le dossier d'un fauteuil, et des rangées de livres reliés et bien en ordre.

– Mon cabinet, – bredouillai-je, en traversant le palier. Alors, au son de ma voix, une pensée m'arrêta et je rentrai dans la chambre pour chercher mon râtelier. Il se plaça avec toute l'aisance d'une habitude ancienne.

– C'est mieux comme cela. – me dis-je en faisant claquer et grincer l'une contre l'autre les fausses mâchoires.

Je revins dans le cabinet de travail. Les tiroirs du bureau étaient fermés : fermé aussi le couvercle articulé du dessus. Nulle part, je n'aperçus de clefs, et il n'y en avait pas non plus dans la poche du pantalon. Je me traînai jusqu'à la chambre encore une fois, explorai les poches de l'habit, puis celles de tous les autres vêtements que je pus découvrir. Je procédai à ces re-

cherches avec un acharnement tel qu'on aurait pu s'imaginer que des cambrioleurs avaient saccagé la pièce. Non seulement je ne trouvai aucune clef, mais pas une pièce de monnaie non plus, ni le moindre bout de papier, à l'exception de la note acquittée du dîner de la veille.

Une singulière fatigue m'envahit. Je m'assis et contemplai ces nippes jetées dans tous les coins, avec leurs poches retournées. La première ardeur de ma frénésie s'était épuisée. De minute en minute, je me rendais compte davantage de la prodigieuse perspicacité avec laquelle mon ennemi avait combiné ses plans, et de la situation inextricable où il m'avait acculé. Avec un nouvel effort, je me levai et, traînant la jambe, j'allai encore dans la bibliothèque. Sur le palier, une servante relevait les stores. Elle parut interdite par l'expression de mon visage. Je fermai derrière moi la porte, et, saisissant un tisonnier, j'attaquai le bureau. C'est au cours de cette opération que je fus surpris. Le couvercle du meuble était défoncé, la serrure forcée, les lettres et les papiers des casiers éparpillés par terre. Dans ma rage sénile, j'avais lancé au loin des plumes et les autres accessoires et renversé l'encrier. En outre, sur la cheminée, j'avais cassé un grand vase, sans même m'en apercevoir. Je ne trouvai ni carnet de chèques, ni argent, ni la moindre indication qui pût me permettre de recouvrer mon corps véritable. Je fracassais les tiroirs à grands coups de tisonnier, quand le valet de chambre, flanqué de deux servantes, pénétra dans la pièce...

Telle est l'histoire de mon changement.

Personne ne veut croire à mes frénétiques affirmations. On me traite comme un dément et, en ce moment même, on me tient emprisonné. Mais je suis sain d'esprit, absolument sain, et c'est pour le prouver que je me suis mis à relater par le menu comment tout cela m'est arrivé. J'en appelle au lecteur : y a-t-il dans le style et la disposition de l'histoire qu'il vient de lire la moindre trace de trouble cérébral ?

Je suis un jeune homme séquestré dans le corps d'un vieillard. Mais ce simple fait est incroyable pour ceux à qui je l'expose. Naturellement, je parais fou à ceux qui ne veulent pas ajouter foi à mon histoire. Naturellement, j'ignore les noms de mes secrétaires, des docteurs qui viennent me voir, de mes serviteurs et de mes voisins, le nom même de cette ville où je me trouve. Naturellement, je me perds dans ma propre maison et subis des avanies de toutes sortes. Naturellement, je pose les questions les plus saugrenues. Naturellement, je me lamente, je me désole et j'arrive à des paroxysmes de désespoir. Je n'ai ni argent ni carnet de chèques. La banque refuse de reconnaître ma signature, car je suppose que mon écriture est encore celle d'Eden, déformée sans doute par le tremblement de mes vieux doigts. Ces gens qui me gardent ne veulent pas me laisser aller à la banque en personne. Il semble, d'ailleurs, qu'il n'y ait pas de banque dans cette ville et que mon argent soit déposé à Londres. Il paraît qu'Elvesham avait laissé ignorer à tout son personnel le nom de son solicitor. Je ne puis rien savoir de certain sur ces sujets-là. Comme Elvesham s'adonnait à l'étude des sciences mentales, toutes mes déclarations concernant les faits de la cause ont pour résultat de confirmer la théorie que ma folie provient d'un surmenage cérébral dans ces études psychologiques : des chimères à propos d'identité personnelle, voilà tout.

Il y a deux jours j'étais un jeune homme plein de santé, avec toute une vie devant moi. Maintenant je suis un vieillard exaspéré, désespéré et misérable, errant dans une vaste maison luxueuse qu'il ne connaît pas, un être qu'on épie, qu'on craint et qu'on évite comme un dangereux maniaque. Et, à Londres, Elvesham recommence une existence, dans un corps vigoureux, avec toute la sagesse et les connaissances accumulées pendant soixante-dix ans. Il m'a volé ma vie !

Qu'est-il arrivé au juste ? Je n'en sais rien. Dans le cabinet de travail, il y a des volumes de notes manuscrites ayant trait principalement à la psychologie de la mémoire, et des fragments de calculs, des formules symboliques qui sont absolument indé-

chiffrables pour moi. Certains passages indiquent qu'il s'occupa aussi de la philosophie des mathématiques. J'en conclus que l'ensemble de ses souvenirs, l'accumulation de la science qui compose sa personnalité, il a tout transféré de son vieux cerveau flétri dans le mien, et pareillement qu'il a transporté ma personnalité dans l'habitacle usé dont il ne voulait plus ; c'est-à-dire qu'en réalité il nous a fait changer de corps. Mais par quel moyen un changement de ce genre est possible, c'est là un point qui dépasse mon entendement. Depuis que je suis capable de penser, j'ai accepté des idées matérialistes, mais, ici, je me trouve en présence d'un cas indiscutable qui prouve que l'esprit peut se détacher de la matière.

Je vais tenter bientôt une expérience désespérée. Quand j'aurai fini d'écrire, je tâcherai d'amener le dénouement de ce mystère. Ce matin, avec l'aide d'un couteau de table que j'avais subtilisé pendant le petit déjeuner, j'ai réussi à fracturer un tiroir secret, assez apparent d'ailleurs, dans ce bureau défoncé. Je n'ai découvert autre chose qu'un petit flacon de cristal vert contenant une poudre blanche. Autour du col, une étiquette porte ce seul mot : « Délivrance. » C'est peut-être, c'est vraisemblablement du poison. Je ne serais pas étonné qu'Elvesham eût placé du poison à ma portée, et je soupçonnerais même qu'il est entré dans ses intentions de se débarrasser ainsi du seul témoin vivant qui pût le gêner... Mais alors, il n'aurait pas dissimulé le flacon dans cette cachette...

Cet homme a pratiquement résolu le problème de l'immortalité. À moins d'accidents imprévus, il vivra dans mon corps jusqu'à ce qu'il l'ait usé, et alors, rejetant cette carcasse, épuisée à son tour, il se revêtira de la force et de la jeunesse d'une autre victime. Quand on pense à l'impitoyable cruauté avec laquelle il a agi, on s'imagine avec terreur ce qu'il acquerra d'expérience toujours perfectionnée...

Depuis combien de siècles même bondit-il ainsi de corps nouveau en corps nouveau ?... Mais je suis las d'écrire... La

poudre blanche paraît soluble dans l'eau. Le goût n'en est pas désagréable...

Ici se termine le récit qu'on trouva sur le sous-main de M. Elvesham. Son cadavre gisait entre le bureau et le fauteuil que, dans ses dernières convulsions, il avait repoussé de côté. L'histoire était relatée au crayon, d'une écriture incohérente, tout à fait différente de ses caractères ordinairement menus.

Il ne reste que deux faits curieux à enregistrer. Sans aucun doute, il existait entre Eden et Elvesham un rapport quelconque, puisque la totalité des biens du vieux savant était léguée au jeune homme. Mais l'étudiant n'en hérita jamais. Quand Elvesham se suicida, Eden était déjà mort. Vingt-quatre heures auparavant, il avait été renversé par un cab et tué sur le coup au carrefour de Gower Street et d'Euston Road. De sorte que le seul individu capable de donner quelques éclaircissements sur ce fantastique récit n'était plus en état de répondre aux questions de l'enquête, et, sans autre commentaire, je laisse à la sagacité du lecteur le soin de décider sur la véracité de cette histoire.

LA POMME[7]

[7] Titre original : *The Apple*, tirée de *les Pirates de la mer*.

– Il faut que je m'en débarrasse ! – fit l'homme assis dans le coin du compartiment, rompant brusquement le silence.

M. Hinchcliff leva la tête, n'ayant qu'imparfaitement compris. Il avait été jusqu'ici perdu dans la contemplation de sa cape d'étudiant liée par un cordon aux poignées de sa valise, signe extérieur et visible de sa position pédagogique récemment obtenue ; il était resté plongé dans le ravissement que lui causait cette cape et les agréables perspectives qu'elle lui découvrait. Car M. Hinchcliff venait de s'inscrire à l'Université de Londres et allait rejoindre une place de sous-maître à l'école préparatoire d'Holmwood – situation fort enviable. Il regarda avec étonnement son compagnon de voyage à l'autre bout du compartiment.

– Pourquoi ne pas la donner ? – disait ce personnage. – la donner !... pourquoi pas ?

C'était un homme de haute taille au teint mat et hâlé. Il avait les bras nerveusement croisés sur la poitrine et il avait posé les pieds sur la banquette qui lui faisait face. Il se mit à tirer sa moustache, noire et très longue, les yeux fixés sur le bout de ses bottines.

– Pourquoi pas ? – dit-il encore.

M. Hinchcliff toussa.

L'étranger leva les yeux – c'étaient des yeux gris foncé, très perçants – et, pendant une minute peut-être, il fixa M. Hinchcliff d'un air morne. Puis son visage sembla prendre une expression d'intérêt.

– Oui, – fit-il lentement, – pourquoi pas ? Et en finir.

– Je ne vous saisis pas très bien, – dit M. Hinchcliff en toussant une seconde fois.

– Vous ne me suivez pas très bien, – répliqua mécaniquement l'étranger tandis que ses yeux bizarres erraient de M. Hinchcliff à la valise d'où pendait avec ostentation la cape et revenaient à la figure duveteuse de M. Hinchcliff.

– Vos paroles sont si décousues, vous comprenez... – s'excusa M. Hinchcliff.

– Pourquoi pas ! – dit l'étranger suivant sa pensée. – Vous êtes étudiant ? – fit-il en s'adressant à M. Hinchcliff.

– Je suis étudiant par correspondance à l'Université de Londres, – dit M. Hinchcliff avec un orgueil non déguisé et portant d'un geste nerveux sa main à sa cravate.

– À la poursuite de la science, – dit l'étranger. Et il retira soudain ses pieds de dessus la banquette, posa son poing sur son genou, et contempla M. Hinchcliff comme s'il n'avait jamais vu d'étudiant de sa vie.

– Oui ! – et il fit un geste avec l'index tendu.

Puis il se leva, prit dans le filet un sac de cuir qu'il ouvrit. Sans le moindre mot il en tira un objet de forme ronde enveloppé d'une quantité de papier d'argent qu'il déplia soigneusement. Il tendit la chose à M. Hinchcliff : c'était un petit fruit d'un jaune doré et très doux au toucher.

M. Hinchcliff demeura un instant la bouche et les yeux grands ouverts. Il n'essaya pas de prendre cet objet, même si on le lui offrait pour qu'il le prît.

– Ceci, – dit le fantastique étranger en articulant très lentement, – est la Pomme de l'Arbre de la Connaissance. Regardez-la : petite, brillante, merveilleuse... la Connaissance !... et je vais vous la donner.

L’esprit de M. Hinchcliff eut une minute de pénible effort, puis l’explication évidente : fou, traversa son cerveau et éclaira toute la situation ; un fou d’humeur joyeuse. Il pencha un peu la tête.

– La Pomme de l’Arbre de la Connaissance, hein ?... – dit M. Hinchcliff regardant le fruit, feignant un air d’extrême intérêt et reportant ensuite ses regards sur son interlocuteur. – Mais pourquoi ne le mangez-vous pas vous-même ?... Et d’ailleurs comment est-il venu en votre possession ?

– Elle ne se flétrit jamais ! Il y a trois mois que je la possède et elle est toujours brillante, et lisse, et mûre, et désirable comme vous la voyez.

Il posa sa main sur son genou et considéra la pomme d’un air rêveur, puis il se mit à l’envelopper de nouveau dans ses papiers comme s’il avait modifié son intention de la donner.

– Mais comment l’avez-vous obtenue ? – demanda M. Hinchcliff qui avait l’esprit argumentatif – et comment savez-vous que c’est le fruit de l’Arbre ?

– J’ai acheté ce fruit, – dit l’étranger, – il y a trois mois, pour une gorgée d’eau et une croûte de pain. L’homme qui me le céda, parce que mes soins lui avaient conservé la vie, était Arménien. L’Arménie ! cette contrée merveilleuse ! la première de toutes les contrées ! où l’Arche de Noé est restée, jusqu’à ce jour, ensevelie dans les glaciers du mont Ararat. Cet homme, dis-je, fuyant avec d’autres devant les Kurdes qui les avaient surpris, parvint en des endroits déserts dans les montagnes... en des endroits que nul au monde ne connaît. Fuyant devant ceux qui les poursuivaient, ils arrivèrent sur un haut plateau entre les pics des montagnes. Il y croissait une herbe verte dont les brins étaient comme des lames, qui coupaient et déchiraient impitoyablement tous ceux qui s’aventuraient à les traverser. Les Kurdes étaient à leurs trousses et il ne leur restait d’autre chance de salut que de s’enfoncer dans ces herbes et le pire fut

que les sentiers qu'ils tracèrent au prix de leur sang servirent aux Kurdes pour les suivre. Tous les fugitifs furent tués, sauf cet Arménien et un autre. Il entendit les cris et les gémissements de ses compagnons et le bruissement des herbes autour de ceux qui les poursuivaient, car ces herbes s'élevaient presque à hauteur d'homme. Il entendit des appels et des imprécations, et quand, enfin, il s'arrêta tout était silencieux. Il poussa de l'avant quand même sans comprendre, déchiré et sanglant, jusqu'à ce qu'il arrivât à une muraille de rochers au-dessous d'un précipice d'où il vit, derrière lui, les herbes en feu et les fumées s'élever comme un voile entre lui et ses ennemis.

L'étranger s'arrêta.

– Oui ? – dit M. Hinchcliff, – et puis ?...

– Il se trouvait donc là, tout blessé et déchiré par les herbes tranchantes, les rochers brûlants sous les rayons du soleil et la fumée de l'incendie s'avançant vers lui. Il n'osa pas y rester. Peu lui importait la mort, mais la torture !... Au loin, par-delà la fumée, il entendit des clameurs et des plaintes. Des femmes criaient. Il se mit à escalader une gorge dans les rochers entre lesquels poussaient des buissons aux branches sèches, qui sortaient comme des épines entre les feuilles, et il se cacha dans une sorte d'excavation. Il rencontra là son compagnon, un berger qui avait aussi échappé au massacre. Estimant peu de chose le froid, la faim et la soif à côté de la cruauté des Kurdes, ils continuèrent à escalader les hauteurs parmi les neiges et les glaces. Ils errèrent ainsi pendant trois longs jours. Le troisième jour ils eurent une vision. Je crois que les gens affamés ont souvent des visions, mais dans le cas présent nous avons ce fruit.

Il leva dans sa main le fruit enveloppé d'argent.

– J'ai entendu ce récit de la bouche d'autres montagnards qui savaient la légende. C'était le soir, à l'heure où le nombre des étoiles augmente ; ils descendaient une pente de rocs lisses qui menait vers une immense vallée sombre dans laquelle crois-

saient des arbres bizarrement tordus, et de ces arbres pendaient de petits globes phosphorescents comme des vers luisants, étranges lumières rondes et jaunes. Soudain la vallée s'éclaira au loin, tout au loin, d'une flamme dorée qui s'avançait lentement, faisant paraître les arbres rabougris aussi noirs que la nuit et jetant sur les pentes et les contours des choses des reflets d'or. À cette vision les deux hommes, instruits des légendes des montagnes, surent qu'ils voyaient l'Eden ou la sentinelle de l'Eden, prosternèrent leur visage contre terre comme des hommes frappés de mort... Quand ils osèrent lever les yeux, la vallée était de nouveau dans l'obscurité, puis la clarté reparut venant vers eux, transparente comme l'ambre... Le berger à cette vue bondit sur ses pieds et avec un grand cri se mit à courir à toutes jambes vers la lumière, mais l'autre était trop effrayé pour le suivre. Il demeurait étourdi, frappé de stupeur, terrifié, regardant son compagnon s'éloigner vers la lueur mouvante. À peine le berger avait-il pris sa course qu'il y eut un bruit comme un coup de tonnerre, le battement d'ailes invisibles au-dessus de la vallée et une épouvante indicible ; en me contant la chose l'homme qui me donna le fruit regardait anxieusement autour de lui comme s'il cherchait encore à se sauver. Remontant la pente aussi vite qu'il le pouvait, avec ce tumulte courant derrière lui, il se heurta contre un de ces arbres rabougris et un fruit mûr tomba dans sa main : celui-ci. Immédiatement il fut entouré d'un bruit d'ailes et de tonnerre. Il tomba et s'évanouit, et, quand il reprit ses sens, il se retrouva au milieu des ruines noircies et fumantes de son village où, avec d'autres personnes, je donnais mes soins aux blessés. Une vision ? Mais il tenait encore serré dans sa main le fruit doré de l'arbre. Il y avait là d'autres gens qui connaissaient la légende, qui savaient ce qu'était cet étrange fruit.

Il se tut.

– Et le voici, – fit-il après un silence.

C'était une histoire très extraordinaire pour être racontée dans un compartiment de troisième classe sur une petite ligne de chemin de fer de Surrey. On eût pu croire que le réel n'était qu'un voile pour le fantastique et ici le fantastique était assez évident.

– Vraiment ! – fut tout ce que put répondre M. Hinchcliff.

– La légende, – reprit l'étranger, – conte que ces fourrés d'arbres nains croissant autour du jardin viennent de la pomme qu'Adam tenait à la main quand Ève et lui furent chassés du paradis. Il sentit quelque chose dans sa main, aperçut la pomme à demi mangée et la jeta au loin avec colère. Là, depuis, croissent ces arbres, dans ce vallon désolé, entouré de neiges éternelles, à l'entrée duquel les épées de flammes montent la garde jusqu'au jour du jugement.

– Je pensais, – dit M. Hinchcliff – que tous ces racontars étaient... des fables... des paraboles... plutôt. Voulez-vous dire que là-bas en Arménie...

L'étranger répondit à la question inachevée en tendant le fruit dans sa main ouverte.

– Mais vous n'avez aucune certitude, – dit M. Hinchcliff, – que c'est là le Fruit de l'Arbre de la Connaissance. L'homme peut avoir eu... une sorte de mirage pourrait-on dire, supposons...

– Regardez-le, – fit l'étranger.

C'était, à coup sûr, un globe d'aspect étrange, non pas exactement une pomme, comme M. Hinchcliff put s'en rendre compte, mais un fruit d'une couleur dorée, brillant curieusement, comme si la lumière elle-même faisait partie de sa substance. Tout en la considérant, il se représentait plus vivement le vallon désolé au milieu des montagnes, les épées de flammes qui le gardaient et tous les étranges détails de l'histoire qu'il venait d'entendre. Il se frotta vigoureusement les yeux.

– Mais... – commença-t-il.

– Il est resté tel que cela, lisse et frais pendant trois mois, un peu plus longtemps que cela même, sans se dessécher, sans se flétrir, sans se corrompre.

– Mais... vous... vous-même... croyez-vous réellement que... ?

– C'est le Fruit Défendu.

Il n'y avait pas moyen de se méprendre sur la sincérité de ton et sur la parfaite lucidité d'esprit de l'homme.

– Le Fruit de la Connaissance, – dit-il.

– Bien, admettons-le, – dit M. Hinchcliff après une pause et les yeux toujours fixés sur le fruit, – mais après tout, – continua-t-il, – ce n'est pas mon genre de connaissances, le genre de science qu'il me faut acquérir ; d'ailleurs, Adam et Ève l'ont déjà mangée.

– Nous avons hérité de leur péché et non de leur connaissance, – répliqua l'étranger. – Si nous y goûtions maintenant tout serait de nouveau clair et pur. Nous verrions au fond de toutes choses, nous comprendrions les plus secrètes significations...

– Pourquoi ne le mangez-vous pas, alors ? – questionna M. Hinchcliff, soudainement inspiré.

– C'est dans cette intention que je l'avais pris, – dit l'étranger. – L'homme est déchu. Seulement manger à nouveau le fruit pourrait difficilement...

– Savoir, c'est pouvoir ! – dit M. Hinchcliff.

– Mais est-ce le bonheur ? Je suis plus vieux que vous, j'ai plus que deux fois votre âge. Maintes et maintes fois j'ai tenu ceci dans ma main et chaque fois le cœur m'a manqué à la pen-

sée de tout ce qu'on pourrait savoir... à cette redoutable lucidité... Supposez que tout à coup le monde entier vous devienne impitoyablement clair ?

– Cela, je pense, serait en somme un grand avantage, – assura M. Hinchcliff.

– Supposez que vous puissiez voir dans les cœurs et les esprits de ceux qui vous entourent, dans les recoins les plus secrets... des gens que vous aimez, à l'amour de qui vous tenez ?

– On trouverait bien vite la comédie, – dit M. Hinchcliff, grandement frappé par cette idée.

– Et chose pire... se connaître soi-même... dépouillé de ses plus intimes illusions... se voir soi-même à sa place... voilà tout ce que les désirs et les faiblesses nous ont empêché de faire... sans la moindre indulgente atténuation...

– Mais cela serait une chose excellente... Connais-toi toi-même !... Vous souvenez-vous ?

– Vous êtes jeune ! – dit l'étranger.

– Si vous ne vous souciez pas de le manger et qu'il vous soit à charge, pourquoi ne le jetez-vous pas, tout simplement ?

– Ici encore, sans doute, vous ne me comprendrez pas. Pour moi, je me demande comment on pourrait jeter une chose comme celle-là, brillante, merveilleuse ? Une fois qu'on l'a, on est lié. Mais d'un autre côté : la donner ! La donner à quelqu'un qui ait soif de connaissances, qui n'éprouverait aucune terreur à la pensée de cette claire perception...

– D'ailleurs, – risqua pensivement M. Hinchcliff, – ce peut être quelque fruit vénéneux.

À ce moment son œil aperçut par la fenêtre du compartiment quelque chose d'immobile, l'extrémité d'un grand écriteau

blanc avec des lettres noires :... MWOOD. À cette vue, il tressaillit :

– Bon sang ! – s'exclama-t-il, – Holmwood !...

La réalité présente chassa soudain les imaginations mystiques auxquelles il s'était abandonné. Il ouvrit la portière, sa valise à la main. Déjà le chef de train donnait le signal du départ. M. Hinchcliff sauta sur le quai.

– Tenez ! – fit une voix derrière lui.

Il vit les yeux brillants et sombres de l'étranger et le fruit doré, velouté et tentant sur la main ouverte de l'homme. Il le prit instinctivement et le train s'ébranla.

– Non ! – cria l'étranger en faisant un geste comme pour le reprendre.

– Attention ! – cria un employé se précipitant pour fermer la portière.

L'étranger, la tête et le bras passés à travers le carreau, cria quelque chose que Hinchcliff ne comprit pas. Puis, l'ombre du pont le cacha et en un clin d'œil il eut disparu. M. Hinchcliff, abasourdi et le fruit merveilleux dans la main, regardait le dernier wagon du train disparaître au tournant de la voie. L'espace d'une minute, son esprit demeura confus ; puis il se rendit compte que deux ou trois personnes sur le quai l'examinaient avec intérêt. N'était-il pas le nouveau Maître de l'École Préparatoire, débutant dans ses fonctions ? Il lui vint à l'idée que le fruit pouvait très bien leur paraître la naïve emplette d'une orange rafraîchissante. Cette pensée le fit rougir et il enfonça le fruit dans la poche de son veston où il fit une bosse ridicule. Mais il n'y avait pas moyen de faire autrement et il se dirigea vers les gens qui l'observaient, essayant maladroitement de dissimuler son embarras. Il s'enquit du chemin qui devait le mener à l'École Préparatoire et des moyens de faire porter sa valise et les

deux petites malles de fer qui étaient là-bas au bout du quai. Oh ! l'ennui de s'occuper de ces détails vulgaires.

On lui transporterait ses bagages sur une brouette pour dix sous et il pouvait les précéder à pied. Il se figura surprendre une certaine ironie dans les voix de ses interlocuteurs. Il éprouvait un sentiment de gêne à la pensée de son aspect.

Le ton de sincérité de son compagnon de voyage et le magique attrait de son récit avaient, pendant un instant, détourné le cours des pensées de M. Hinchcliff. Tout cela s'était interposé comme un nuage lui dissimulant ses intérêts immédiats. Des flammes qui erraient çà et là ! La préoccupation de sa position nouvelle et de l'impression qu'il lui fallait produire sur Holmwood en général et l'École en particulier reprit totalement possession et rasséréna son atmosphère mentale avant qu'il eût quitté la gare. Mais il est extraordinaire combien, pour un jeune homme sensé et endimanché, peut être gênant d'avoir en sus un fruit doux au toucher et délicatement doré, avec à peine trois pouces de diamètre. Dans la poche de son veston noir, il faisait une bosse terrible gâtant complètement la ligne. Il rencontra une vieille petite dame en noir dont le regard fut attiré immédiatement par l'excroissance de sa poche. Dans la main gauche gantée, il tenait son autre gant et dans la droite sa canne, de sorte que porter ostensiblement le fruit lui était impossible. En un endroit où le chemin paraissait convenablement désert il retira de sa poche l'encombrant objet et essaya de le mettre sous son chapeau. La pomme était juste un peu trop grosse ; le chapeau dansait d'une façon grotesque et, au moment où il la retirait, un garçon boucher tourna le coin de la route avec sa voiture.

– Sacrebleu ! – exclama M. Hinchcliff.

Il l'aurait mangée incontinent, acquérant l'omniscience, mais il eût été stupide d'entrer en ville en suçant un fruit juteux – car évidemment il devait l'être. Si l'un des élèves venait à passer, cela pourrait porter un sérieux dommage à son autorité

d’être vu dans cette posture. Ou bien le jus pourrait lui poisser la figure et tacher ses manchettes. Ou bien encore ce pouvait être un jus acide aussi fort que celui du citron et qui décolorerait ses vêtements…

Puis, au détour du chemin ensoleillé, il aperçut deux jolies filles. Elles marchaient à petits pas vers la ville, bavardant, et à tout moment elles pouvaient se retourner et dévisager derrière elles un jeune homme à la figure rouge et portant à la main une tomate jaune phosphorescente ! Sûrement elles éclateraient de rire.

– Flûte ! – dit M. Hinchcliff et d’un geste rapide, il envoya le fruit encombrant par-dessus le mur de pierre d’un verger qui bordait la route.

Au moment où la pomme disparut, il éprouva de cette perte un vague regret qui dura quelques secondes. Il reprit avec aisance sa canne et son gant et se mit à marcher droit et satisfait pour dépasser les jeunes filles.

Mais dans les ténèbres de la nuit, M. Hinchcliff eut un rêve. Il vit la vallée, les épées de flammes, les arbres rabougris et il sut que c’était réellement le fruit de l’Arbre de la Connaissance qu’il avait si inconsidérément jeté, et il s’éveilla fort malheureux.

Dans la matinée, son regret disparut, mais plus tard il revint le tourmenter, jamais néanmoins lorsqu’il était heureux ou très occupé.

Enfin par une nuit de lune, vers onze heures, quand tout Holmwood fut endormi, ses regrets reparurent avec une force redoublée et avec eux la tentation de courir les aventures. Il se glissa hors de la maison, escalada le mur, gagna à travers la ville silencieuse le chemin de la gare et pénétra dans le verger où il avait jeté le fruit, mais il ne put rien trouver parmi l’herbe humide et les fragiles globes des pissenlits.

L'HOMME QUI POUVAIT ACCOMPLIR DES MIRACLES[8]

[8] Titre original : *The Man who could work Miracles,* tirée de *les Pirates de la mer.*

Il n'est pas certain que le don ait été inné. Pour ma part, je crois qu'il lui vint à l'improviste. À vrai dire, jusqu'à trente ans, il avait été sceptique et ne croyait pas aux pouvoirs miraculeux. Et ici, puisque l'endroit est tout indiqué, je dois dire qu'il était un homme de petite taille, avec des yeux d'un brun ardent, une chevelure rousse taillée en brosse, une moustache abondante et des taches de rousseur. Il s'appelait George Mac Whirter Fotheringay – ce qui n'est pas un nom induisant, en aucune façon, à l'attente des miracles – et il était employé chez Gomshott. Très adonné aux argumentations assertives, ce fut pendant qu'il affirmait l'impossibilité des miracles que lui vint le premier indice de son pouvoir extraordinaire. Cette discussion particulière avait lieu dans le bar du *Long Dragon* et Toddy Beamish menait l'opposition avec un effectif et monotone : « Ce n'est que votre opinion », qui poussa M. Fotheringay jusqu'aux limites extrêmes de sa patience.

Il y avait là, en outre, un cycliste très poussiéreux, l'hôtelier Cox et miss Maybridge, la très respectable et plutôt corpulente servante du *Long Dragon*. Miss Maybridge lavait des verres, tournant le dos à M. Fotheringay ; les autres écoutaient l'opinant, plus ou moins amusés par l'inefficacité de sa méthode affirmative. Aiguillonné par la tactique de M. Beamish, M. Fotheringay se décida à faire un effort inaccoutumé de rhétorique.

– Tenez, M. Beamish, – dit-il, – examinons clairement ce qu'est un miracle. C'est quelque chose de contraire aux lois de la nature, accompli par le pouvoir de la volonté, quelque chose qui n'arriverait pas si on ne le voulait pas spécialement.

– C'est *votre* opinion, – dit M. Beamish, par rebuffade.

M. Fotheringay prit à témoin le cycliste qui jusqu'alors avait gardé le silence et il obtint son assentiment, donné après une toux hésitante et un regard à M. Beamish. L'hôtelier ne voulut exprimer aucune opinion, et M. Fotheringay, revenant à M. Beamish, reçut de lui l'inattendue concession d'un indulgent consentement à sa définition du miracle.

– Par exemple, – continua M. Fotheringay, grandement encouragé, – ceci serait un miracle : cette lampe, d'après le cours naturel des choses, ne pourrait brûler comme cela étant renversée, n'est-ce pas, Beamish ?

– *Vous dites* qu'elle ne le pourrait pas, – répondit Beamish.

– Et vous ? – dit Fotheringay. – Vous n'allez pas prétendre que... hein ?

– Non, – fit Beamish récalcitrant, – elle ne le pourrait pas.

– Très bien, – continua M. Fotheringay, – alors quelqu'un vient ici, comme ce pourrait être moi, comme cela, qui se place comme qui dirait ici, et qui dit à cette lampe, comme je pourrais le faire, en rassemblant toute ma volonté : Renverse-toi sans tomber, et continue à brûler et... Diable !

C'était insuffisant pour faire crier au Diable. L'impossible, l'incroyable était visible pour tous. La lampe était suspendue renversée dans l'air, brûlant tranquillement avec sa flamme se dirigeant en bas. Elle était aussi massive, aussi indiscutable que jamais lampe fut, cette prosaïque et ordinaire lampe du bar du *Long Dragon*.

M. Fotheringay demeura le doigt tendu et les sourcils froncés, comme quelqu'un qui prévoit quelque accidentel fracas. Le cycliste, qui était assis presque sous la lampe, se courba et sauta par-dessus le comptoir. Tout le monde sauta, plus ou moins. Miss Maybridge se retourna et jeta un cri. Pendant près de trois secondes la lampe resta suspendue ainsi. Un faible cri de détresse mentale fut poussé par M. Fotheringay.

– Je ne puis la soutenir en l’air plus longtemps, – dit-il.

Il recula en chancelant et la lampe renversée soudain vacilla, tomba sur le coin du comptoir, rebondit de côté, s’écrasa sur le plancher et s’éteignit. Par bonheur, elle avait un récipient de métal, sans quoi la salle entière se fût embrasée.

M. Cox fut le premier qui parla, et sa remarque, dépouillée d’inutiles périphrases, fut que Fotheringay était un imbécile. Fotheringay n’était pas en état de discuter même une proposition aussi fondamentale que celle-là ! Il était, au-delà de toute expression, confondu de ce qui venait d’arriver. La conversation qui suivit ne jeta absolument aucune clarté sur l’affaire, du moins en ce qui concernait Fotheringay, l’opinion générale se ralliant à celle de M. Cox, non seulement à l’unanimité, mais avec véhémence. Tout le monde accusait Fotheringay de quelque stupide supercherie, déclarant qu’il venait ridiculement troubler le confort et la sécurité des gens. Quant à lui, son esprit était un cyclone de perplexité, il se sentait incliné à être de leur avis, et il tenta inefficacement de s’opposer à l’offre qu’on lui fit de sortir.

Il rentra chez lui, rouge et animé, le collet de son habit relevé, les yeux cuisants et les oreilles brûlantes. En passant, il épia nerveusement chacun des dix réverbères qu’il rencontra dans la rue ; et ce ne fut que lorsqu’il se trouva seul dans sa petite chambre de la ruelle de l’église qu’il fut capable de ressaisir sérieusement ses souvenirs de l’incident et de se demander : « Que s’est-il passé ? »

Il avait retiré son habit et ses bottines, et il était assis sur le rebord de son lit, les mains dans les poches et répétant, pour la dix-septième fois, le texte de sa défense : « Je n’avais pas l’intention de renverser cette maudite lampe ! » Alors, il lui revint à l’idée qu’au moment précis où il avait prononcé les mots ordonnateurs il avait, par inadvertance, *voulu* la chose qu’il disait, et que, lorsqu’il avait vu la lampe suspendue en l’air, il avait senti qu’il dépendait de lui de l’y maintenir sans savoir claire-

ment comment cela pourrait se faire. Il n’avait pas un esprit particulièrement complexe ; sans quoi il aurait pu, pour un instant, s’arrêter à ce *voulu par inadvertance*, embrassant ainsi les problèmes les plus abstraits de l’action volontaire ; mais il ne se rendit compte de cela que dans un brouillard assez confus. Et de là, suivant, il faut l’admettre, une voie peu clairement logique, il en arriva au témoignage de l’expérience.

Il étendit résolument le doigt vers sa bougie, et rassembla son esprit tout en sachant qu’il faisait une action stupide : « Soulève-toi », dit-il, mais en une seconde sa volonté s’évanouit. La bougie s’était soulevée, restant suspendue dans l’air un rapide moment, et quand M. Fotheringay ouvrit convulsivement la bouche, elle retomba avec bruit sur sa table de toilette, le laissant dans l’obscurité la plus complète, à part la lueur mourante de sa mèche.

Un instant M. Fotheringay resta assis dans les ténèbres, absolument immobile.

– Après tout, c’est arrivé, – dit-il, – et comment l’expliquer, je ne sais pas !

Il soupira profondément et commença à explorer ses poches pour y découvrir une allumette. Il n’en trouva pas, se leva et chercha à tâtons sur la table de toilette.

– Je voudrais bien avoir une allumette, – dit-il.

Il chercha dans son habit, mais il n’en avait pas ; alors il lui vint à l’esprit que les miracles étaient possibles même avec des allumettes. Il étendit la main et fronçant les sourcils dans l’obscurité :

– Qu’une allumette me tombe dans la main, – ordonna-t-il.

Il sentit un léger objet heurter sa paume et ses doigts se refermèrent sur une allumette.

Après avoir inutilement tenté de l'enflammer, il s'aperçut que c'était une allumette suédoise. Il la jeta par terre, et il lui vint alors à l'esprit qu'il aurait pu la demander tout allumée. Il le voulut, et il la vit tout à coup s'enflammer au milieu de la natte, devant sa table de toilette. Il la ramassa vivement, et elle s'éteignit. La conscience de son pouvoir s'augmenta, et, en tâtonnant, il replaça la bougie dans le chandelier.

– Allons, allume-toi ! – dit M. Fotheringay, et incontinent la bougie s'alluma et il vit un petit trou noir dans la housse de la toilette avec un peu de fumée qui s'en élevait. Un instant, ses yeux allèrent de la fumée à la flamme, puis il rencontra son propre regard dans la glace. Par ce moyen, il communia avec lui-même en silence pendant un certain temps.

– Que penses-tu des miracles ? – dit enfin M. Fotheringay en s'adressant à sa propre réflexion. Ses subséquentes méditations furent d'un genre sévère, mais confus. Autant qu'il pouvait s'en rendre compte, c'était pour lui une affaire de pure volonté. La nature de ses expériences jusqu'ici le disposait peu à en tenter de nouvelles, du moins pas avant de les avoir examinées de nouveau. Mais il souleva du regard une feuille de papier, colora un verre d'eau en rose, puis en vert ; il créa un colimaçon qu'il annihila miraculeusement, et il se fit présent d'une non moins miraculeuse brosse à dents. Vers le milieu de la nuit, il était persuadé que son pouvoir devait être d'une qualité particulièrement rare et piquante, ce dont il avait eu déjà l'idée vague, mais aucune assurance certaine. L'effroi et la perplexité que lui avait causés sa première découverte étaient maintenant atténués par l'orgueil de sa singularité et de vagues suggestions d'utilité. Il entendit sonner une heure à l'horloge de l'église, et comme il ne lui vint pas à l'idée que ses occupations journalières pussent être remplies miraculeusement, il se remit à se déshabiller afin de s'étendre dans son lit sans plus de délai. Comme il s'efforçait de passer sa chemise par-dessus sa tête, il eut une brillante idée.

– Je veux être dans mon lit, – dit-il, et il s'y trouva. – Déshabillé, – stipula-t-il ; et, trouvant les draps froids : – avec ma chemise de nuit... non, avec une belle chemise de nuit de flanelle fine. Ah ! – fit-il, avec une immense jouissance. – Et maintenant que je m'endorme confortablement.

Il s'éveilla à l'heure habituelle, et resta pensif pendant tout le déjeuner, se demandant si ses expériences de la nuit précédente n'étaient pas tout simplement un rêve d'une particulière vivacité. À la fin, il se résolut à de prudentes expériences. Par exemple, il eut trois œufs pour son déjeuner ; deux que l'hôtesse lui apporta, bons sans doute, mais non de première fraîcheur, et l'autre était un délicieux œuf d'oie tout frais pondu, cuit et servi par son pouvoir extraordinaire. Il se rendit en hâte à son bureau, dans un état de surexcitation profonde, mais soigneusement contenue, et il ne se rappela le troisième œuf que lorsque l'hôtesse lui parla de la coquille le soir. De toute la journée il ne put rien faire à cause de cette nouvelle et surprenante puissance qu'il se connaissait, mais cela ne lui causa aucun ennui parce qu'il rattrapa miraculeusement le temps perdu, dans les dix dernières minutes.

À mesure que la journée s'avançait, son état d'esprit passa de la surprise à l'exaltation, encore que les circonstances de la sortie du *Long Dragon* fussent encore désagréables au souvenir, et une version tronquée du fait étant parvenue à ses collègues amena quelques plaisanteries. Il était évident qu'il lui fallait beaucoup de prudence en soulevant des objets fragiles, mais autrement son don lui promettait de plus en plus de jouissances à mesure qu'il y pensait. Il se proposait, entre autres choses, d'augmenter ses biens personnels par de modestes actes de création. Il appela à l'existence une paire de splendides boutons de manchettes en diamants, et les annihila vivement en apercevant le fils de son patron qui traversait la salle, se dirigeant vers son bureau. Il eut peur que le jeune homme ne se demandât comment ils étaient venus en sa possession. Il se rendit parfaitement compte que ce don exigeait, pour s'exercer, des précau-

tions et de la vigilance, mais, autant qu'il pouvait en juger, les difficultés qu'il lui faudrait surmonter avant d'en être bien maître n'étaient pas plus grandes que celles qu'il lui avait déjà fallu affronter pour apprendre à monter à bicyclette. Ce fut cette analogie peut-être, tout autant que le sentiment qu'il serait malvenu au *Long Dragon*, qui l'entraîna après le dîner dans la petite rue déserte derrière l'usine à gaz, pour y répéter en particulier quelques miracles.

Il y eut probablement dans ses tentatives un certain manque d'originalité, car, à part son pouvoir volontaire, M. Fotheringay n'était pas un homme très exceptionnel. Le miracle de la verge de Moïse lui revint à l'esprit, mais la nuit était sombre et peu favorable à l'apprivoisement de grands serpents miraculeux. Alors il se rappela l'histoire de Tannhäuser qu'il avait lue au verso du programme des concerts philharmoniques. Cela lui parut singulièrement attrayant et inoffensif. Il enfonça sa canne dans le gazon qui bordait le sentier et lui commanda de fleurir. L'air fut immédiatement embaumé de la senteur des roses, et avec une allumette qu'il enflamma, il vit de ses yeux que ce superbe miracle était réellement accompli. Sa satisfaction fut interrompue par un bruit de pas qui s'avançaient. Effrayé d'une découverte prématurée de son pouvoir, il dit rapidement à la canne fleurie : Va-t'en, ce qui signifiait selon lui : redevins canne ; mais il était très ému. La canne recula avec une vitesse considérable, et immédiatement vint un cri de colère avec un gros mot prononcé par la personne qui approchait.

– À qui jetez-vous des bâtons, espèce d'imbécile ? – cria une voix. – Je l'ai reçu en plein dans les jambes.

– J'en suis fâché, mon vieux, – répondit M. Fotheringay, et comprenant alors la nature fâcheuse de son explication, il se mit à se friser nerveusement la moustache, lorsqu'il vit s'avancer Winch, l'un des trois agents de police d'Immering.

– Qu'est-ce que vous dites ? – demanda l'agent. – Tiens ! c'est vous, mais oui, c'est vous qui avez cassé la lampe du *Long Dragon*.

– Je ne dis rien, rien du tout, – balbutia M. Fotheringay.

– Pourquoi lancez-vous des bâtons dans les jambes des gens, alors ?

– Oh ! c'est assommant, – protesta M. Fotheringay.

– Je crois bien que c'est assommant ! Ne savez-vous pas que des coups de bâtons font mal ! Pourquoi en lancez-vous, hein ?

Pour le moment, M. Fotheringay était bien en peine de dire pourquoi il l'avait fait. Son silence parut irriter M. Winch.

– Vous avez attaqué la police, jeune homme, c'est cela que vous avez fait.

– Écoutez, monsieur Winch, – implora M. Fotheringay ennuyé et confus, – je suis bien fâché. Le fait est que…

– Quoi… ?

Il ne sut inventer autre chose que la vérité.

– Je faisais un miracle.

Il essaya de dire la chose d'une façon dégagée, mais quoi qu'il fît il ne put y réussir.

– Vous faisiez un… ! Allons ! ne dites pas de bêtises. Faire un miracle. Eh bien, vrai ! un miracle. En voilà une bien bonne ! Mais tout le monde sait que vous ne croyez pas aux miracles… Le fait est que ce doit être là encore une de vos stupides supercheries de sorcier, voilà ce que c'est. Maintenant, nous allons…

Mais M. Fotheringay ne sut jamais ce que M. Winch voulait lui dire. Il se rendit compte qu'il avait livré son précieux secret,

qu'il l'avait jeté à tous les vents du ciel. Un violent accès d'irritation le poussa à agir. Il se retourna vivement et furieusement vers l'agent de police.

– J'en ai assez de tout cela, vous dis-je ! Je vais vous montrer un de mes stupides tours de sorcier, attendez ! Allez au diable ! Vite, allez !

Il resta seul !

M. Fotheringay n'accomplit aucun autre miracle cette nuit-là et il ne s'inquiéta pas non plus de ce que devenait sa canne fleurie. Il rentra aussitôt en ville, et, plein d'un tranquille étonnement, regagna sa chambre.

« Seigneur ! – pensait-il, – c'est un puissant don... un don extrêmement puissant... Je n'avais pas l'intention d'en faire pareil usage, non réellement... Je me demande comment peut bien être l'Enfer ! »

Il s'assit sur le rebord du lit pour retirer ses bottines. Subitement frappé d'une heureuse idée, il transféra l'agent de police à San Francisco, et, sans plus intervenir dans les causes normales, il se mit sagement au lit. La nuit, il rêva de la colère de Winch.

Le lendemain, M. Fotheringay apprit deux intéressantes nouvelles. Quelqu'un avait planté un très beau rosier grimpant contre le mur de la propriété de M. Gomshott aîné, et l'on devait draguer la rivière jusqu'au moulin pour retrouver l'agent Winch.

Toute cette journée, M. Fotheringay resta distrait et pensif ; il ne fit aucun miracle, non plus que le jour suivant, excepté l'envoi de quelques provisions à Winch, et l'achèvement de son ouvrage avec une ponctualité parfaite, en dépit du bourdonnement de pensées qui assourdissait son esprit. L'extraordinaire détachement et la douceur de ses manières furent remarqués par diverses personnes qui l'en plaisantèrent. Pour la plupart du temps, il pensait à Winch.

Le dimanche soir, il alla à la chapelle, et, assez étrangement, M. Maydig, le clergyman, qui s'intéressait quelque peu aux choses occultes, prêcha sur *les choses qui ne sont pas légitimement permises.* M. Fotheringay n'était pas un paroissien très régulier, mais son système de scepticisme affirmatif, auquel il a été déjà fait allusion, se trouvait maintenant rudement ébranlé. Le développement du sermon jeta une lumière entièrement nouvelle sur ses dons récents et il se décida brusquement à consulter M. Maydig à l'issue du service. Aussitôt qu'il fut bien déterminé, il se demanda avec étonnement pourquoi l'idée ne lui en était pas venue plus tôt.

M. Maydig, homme maigre et nerveux, avec un long cou et de longues mains, se trouva grandement flatté par la demande d'une conversation privée à lui faite par un jeune homme dont l'indifférence en matière religieuse était un sujet de scandale pour toute la ville. Après quelques nécessaires délais, il le conduisit dans le cabinet de travail du presbytère, qui était contigu à la chapelle, l'installa dans un siège confortable, et, debout devant un feu riant – et ses jambes projetaient sur le mur opposé l'ombre d'une arche rhodienne – il invita M. Fotheringay à exposer le sujet de sa visite.

D'abord, M. Fotheringay fut un peu décontenancé et il éprouva quelque difficulté à entrer en matière.

– Vous me croirez avec peine, monsieur Maydig, j'en ai peur..., et ainsi de suite pendant quelque temps.

À la fin, il tenta une question et demanda à M. Maydig ce qu'il pensait des miracles.

M. Maydig disait encore : « Eh bien... » d'un ton fort entendu, lorsque M. Fotheringay l'interrompit.

– Vous ne croyez pas, je suppose, qu'une personne d'une condition fort ordinaire, comme moi, par exemple, qui serait assise dans ce fauteuil maintenant, pourrait avoir en elle-même

une espèce de secret pouvoir qui la rendrait capable de faire des choses par le moyen de sa seule volonté ?

– C'est possible, – dit M. Maydig, – il y a des choses de ce genre qui sont possibles.

– Si vous me permettiez de me servir librement de quelqu'un des objets qui sont ici, je crois que je pourrais vous prouver la chose par expérience. Prenons, par exemple, ce pot à tabac. Ce que je voudrais savoir, c'est si ce que je vais faire de lui est un miracle ou non. Accordez-moi un instant, monsieur Maydig, je vous prie.

Il fronça les sourcils, étendit la main vers le pot à tabac et dit :

– Deviens un vase de violettes.

Le pot à tabac fit ce qu'on lui commandait.

M. Maydig sursauta violemment devant le changement et son regard erra un moment du thaumaturge au vase. Il ne pouvait dire un mot. Soudain, il s'aventura à se pencher sur la table et à sentir les violettes. Elles étaient fraîchement cueillies et fort belles. Puis il considéra avec ébahissement M. Fotheringay.

– Comment avez-vous fait cela ? – demanda-t-il.

M. Fotheringay se tortilla la moustache.

– Je l'ai ordonné... et voilà ! Est-ce là un miracle, ou de la magie noire, ou quoi ? Que pensez-vous qu'il y ait en moi ? C'est là ce que je voudrais savoir.

– C'est un événement bien extraordinaire.

– Il y a huit jours, je ne savais pas plus que vous que je pouvais faire des choses comme celle-là. C'est quelque chose de bizarre dans ma volonté, je suppose, et c'est tout ce que j'y vois.

– Est-ce que c'est là la seule chose ? Pouvez-vous faire des choses autres que celle-là ?

– Mais oui, Seigneur ! – s'exclama M. Fotheringay. – Tout ce que je veux.

Il réfléchit et se rappela une séance de prestidigitation à laquelle il avait assisté.

– Tenez, – fit-il en étendant la main, – change-toi en un vase à poisson... non, pas cela... change-toi en un aquarium plein d'eau avec des poissons rouges ; c'est mieux. Avez-vous vu, monsieur Maydig ?

– C'est étonnant, c'est incroyable. Ou bien vous êtes le plus extraordinaire des... Mais non...

– Je pourrais le changer en n'importe quoi, – dit M. Fotheringay. – Tout ce que je veux. Tenez, deviens pigeon, veux-tu ?

Au même moment un pigeon bleu voltigeait autour de la pièce, obligeant M. Maydig à se courber chaque fois qu'il approchait.

– Arrête-toi là, – et le pigeon resta immobile dans l'air. – Je peux le faire redevenir vase à fleurs, – dit-il.

Après avoir replacé le pigeon sur la table, il accomplit le miracle.

– Peut-être voudriez-vous fumer une pipe maintenant ?

Et il restitua le pot à tabac.

M. Maydig avait suivi tous ces derniers changements dans une sorte de silence haletant. Il examina M. Fotheringay timidement, et fort délicatement prit le pot à tabac, le vérifia et le replaça sur la table.

– Eh bien !... – fut la seule expression que trouvèrent ses sentiments.

– Maintenant, il m'est plus facile d'expliquer pourquoi je suis venu vous voir, – dit M. Fotheringay.

Il entama alors le récit fort long et compliqué de ses étranges expériences, commençant par l'histoire de la lampe du *Long Dragon* et s'embarrassant en des allusions persistantes à Winch. Tandis qu'il parlait, l'orgueil passager qu'avait causé la consternation de M. Maydig disparut ; il redevint le très ordinaire M. Fotheringay qu'il était dans l'existence quotidienne. M. Maydig écoutait attentivement, et son aspect changeait aussi, suivant les phases du récit. Tout à coup, tandis que M. Fotheringay racontait le miracle du troisième œuf, le clergyman l'interrompit avec un geste rapide de la main.

– C'est possible, – dit-il, – c'est incroyable. C'est stupéfiant, certes, mais cela concilie un grand nombre de surprenantes difficultés. Le pouvoir d'accomplir des miracles est un don, une qualité particulière comme le génie ou la double vue. Jusqu'à présent, il ne s'est rencontré que très rarement et chez des gens exceptionnels. Mais dans ce cas... J'ai toujours été surpris des miracles de Mahomet, et de ceux des yogis et de ceux de Mme Blavatsky, c'est bien naturel, n'est-ce pas ? Oui, c'est simplement un don. Et cela corrobore si merveilleusement les arguments de ce grand penseur – et la voix de M. Maydig fit une révérence – Sa grâce le duc d'Argyll. Ici, nous sondons quelque loi plus profonde... plus profonde que les lois de la nature. Oui..., oui... Continuez. Continuez !

M Fotheringay se remit à conter sa mésaventure avec Winch, et M. Maydig, qui n'était plus ni intimidé ni effrayé, commença à secouer ses jambes dans tous les sens et à manifester son étonnement.

– C'est ce qui me troublait le plus, – continuait M. Fotheringay, – c'est pour cela surtout que j'ai immédiate-

ment besoin d'un conseil. Sans doute, il est à San Francisco, n'importe où que soit San Francisco, mais naturellement c'est fâcheux pour tous les deux comme vous allez voir, monsieur Maydig. Je ne m'imagine pas comment il peut comprendre ce qui est arrivé ; il est probable qu'il est effrayé et exaspéré d'une façon épouvantable, et qu'il cherche à me retrouver. Très probablement il ne cesse de se mettre en route pour revenir ici ; mais je le ramène à son point de départ par un miracle, de temps en temps, quand j'y pense. Et naturellement, c'est là une chose qu'il ne peut pas comprendre et ça doit bien l'ennuyer ; et naturellement s'il prend chaque fois un billet de chemin de fer, ça doit lui coûter une jolie somme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui, mais naturellement il lui est difficile de se mettre à ma place. J'ai réfléchi, après, que ses habits avaient pu être roussis et anéantis... avant que je ne l'aie retiré de là, vous savez, si l'enfer est tel qu'on le dit. Dans ce cas, je suppose qu'on a dû le mettre en prison à San Francisco. Naturellement, j'ai voulu qu'il ait sur lui un nouvel uniforme aussitôt que j'ai pensé à cela. Mais vous voyez, je suis déjà dans une situation diablement embarrassée...

M. Maydig paraissait sérieux.

– Je vois bien que vous êtes dans l'embarras. Oui, c'est une situation difficile. Comment vous en sortir...

Et il devint diffus et vague.

– Quoi qu'il en soit, laissons Winch de côté pour un moment, et discutons la question importante. Je ne pense pas que ce soit ici un cas de magie noire, ni rien de ce genre. Je ne crois pas qu'il y ait dans tout ceci l'ombre d'intention criminelle, monsieur Fotheringay,... pas la moindre, à moins que vous ne supprimiez des faits matériels. Non, ce sont des miracles... de purs miracles... des miracles, si je puis dire, de la plus rare espèce...

Il arpentait le devant de foyer en gesticulant, tandis que M. Fotheringay restait assis, le coude sur la table et la tête dans sa main, paraissant fort tourmenté.

– Je ne vois pas, – dit-il, – comment je vais m'en tirer avec Winch.

– Avec ce don de miracles, apparemment un don très puissant, – dit M. Maydig, – nous arriverons à retrouver Winch, ne craignez rien. Mon cher monsieur, vous êtes un personnage fort important, aux possibilités les plus étonnantes, l'évidence le prouve ; de plus, les choses que vous pouvez faire…

– Oui, j'ai pensé à une ou deux choses, – dit M. Fotheringay, – mais elles viennent parfois tout de travers. Vous avez vu le poisson, tout à l'heure. Fausse espèce de bassin, et fausse espèce de poisson. Et je croyais avoir spécifié clairement ce que je voulais.

– C'est naturel, – dit M. Maydig, – très naturel, entièrement naturel.

Il s'arrêta et considéra M. Fotheringay.

– C'est un don pratiquement illimité. Mettons votre pouvoir à l'épreuve, par exemple. S'il existe réellement… S'il est réellement ce qu'il paraît être…

Et si incroyable que cela paraisse, dans le cabinet de travail du presbytère de la *Congregational Chapel*, dans la soirée du dimanche 10 novembre 1896, M. Fotheringay, inspiré et dirigé par M. Maydig, se mit à accomplir des miracles. L'attention du lecteur est spécialement et instamment appelée sur la date. Il objectera, s'il ne l'a fait déjà, que certains points dans cette histoire sont improbables, que si des faits de ce genre s'étaient en vérité produits, on en aurait parlé, à l'époque, dans tous les journaux. Il lui paraîtra particulièrement difficile d'accepter les détails qui suivent, parce que entre autres choses ils comportent la conclusion que lui ou elle, le lecteur ou la lectrice en question,

durent périr d'une façon violente et sans précédent dans cette mémorable soirée. Dans le cours subséquent du récit, tout cela deviendra parfaitement clair et croyable, comme tout lecteur intelligent et raisonnable l'admettra. Mais ce n'est pas le lieu de terminer cette histoire, au milieu de laquelle nous sommes à peine parvenus. D'abord, les miracles accomplis par M. Fotheringay ne furent que de timides petits miracles, avec les petits objets et les bibelots de la pièce, aussi faibles que les miracles des théosophes, et malgré cela reçus avec une crainte respectueuse par son collaborateur. Pour lui, il aurait préféré en finir sur-le-champ avec l'affaire Winch. Mais M. Maydig ne le lui permit pas. Après qu'ils eurent accompli une douzaine de ces trivialités domestiques, le sens de leur pouvoir augmenta, leur imagination commença à montrer des signes de stimulation et leur ambition grandit. Leur première grande entreprise fut due à la faim et à la négligence de Mme Minchin, la gouvernante de M. Maydig. Le repas auquel le clergyman conduisit M. Fotheringay était certainement mal servi, et peu appétissant pour deux laborieux faiseurs de miracles ; mais ils étaient assis déjà et M. Maydig discourait avec tristesse plutôt qu'avec colère sur les négligences et les oublis de sa ménagère, lorsqu'il vint à l'esprit de M. Fotheringay qu'une occasion se présentait pour lui.

– Ne pensez-vous pas, monsieur Maydig, si ce n'est pas indiscret, que je...

– Mon cher monsieur Fotheringay, certes, non, je ne pense pas...

M. Fotheringay l'interrompit d'un geste.

– Qu'allons-nous demander ? dit-il, en esprit large qui se met à la hauteur des circonstances, et, d'après les instructions de M. Maydig, il révisa entièrement le souper.

– Quant à moi, – dit-il, en lorgnant le choix de M. Maydig, – j'ai un faible particulier pour une pinte de stout et un bon plat

de lapin de garenne, et c'est ce que je vais ordonner. Le bourgogne ne me dit pas grand-chose.

Et séance tenante, stout et lapin de garenne parurent à son commandement. Ils s'attardèrent devant leur repas, causant, sur un pied d'égalité dont M. Fotheringay fut surpris et reconnaissant, de tous les miracles qu'ils allaient pouvoir faire.

– Et à propos, monsieur Maydig, je pourrais peut-être vous aider... au point de vue domestique.

– Je ne comprends pas bien, – dit M. Maydig, en se versant un verre de vieux bourgogne miraculeux.

M. Fotheringay se servit une seconde portion de lapin et répondit la bouche pleine :

– Je pensais – *niam, niam* – que je pourrais peut-être – *niam, niam* – faire un miracle avec madame Minchin – *niam, niam* – la rendre meilleure...

M. Maydig reposa son verre et parut incrédule.

– Elle est... Elle déteste qu'on se mêle de ses affaires, vous savez, monsieur Fotheringay. Et, à vrai dire, il est bien onze heures passées et elle est probablement couchée et endormie. Pensez-vous, somme toute...

M. Fotheringay réfléchit à ces objections.

– Je ne vois pas pourquoi ça ne se ferait pas pendant son sommeil.

Un moment, M. Maydig s'opposa à cette idée, puis enfin il céda. M. Fotheringay émit ses ordres, et un peu moins à l'aise, peut-être, les deux hommes continuèrent leur repas. M. Maydig s'étendait sur les changements qu'il s'attendait à trouver chez sa gouvernante, le lendemain, avec un optimisme qui semblait, même au bon sens d'après-dîner de M. Fotheringay, quelque peu forcé et exagéré, quand une série de bruits confus se firent

entendre au-dessus d'eux. Leurs yeux s'interrogèrent et M. Maydig quitta en hâte la table. M. Fotheringay l'entendit appeler sa gouvernante, puis monter doucement l'escalier.

Au bout d'une minute ou deux, le clergyman revint, le pas léger, la face radieuse.

– Merveilleux ! – dit-il, – et touchant ! Extrêmement touchant.

Il se remit à arpenter le devant de foyer.

– Une repentance, une très touchante repentance... à travers la porte. Pauvre femme ! Un merveilleux changement. Elle s'était levée. Elle avait dû se lever tout de suite. Elle s'était réveillée pour aller briser une clandestine bouteille de cognac, dans sa malle. Et le confesser aussi !... Mais cela nous donne... nous ouvre les plus surprenantes perspectives de possibilités. Si nous pouvons accomplir ce miraculeux changement en elle...

– La chose est apparemment illimitée, – dit M. Fotheringay, – et quant à Winch.

– Absolument illimitée.

Et, du devant de foyer, M. Maydig, écartant d'un geste la difficulté Winch, développa une série de merveilleuses propositions – propositions qu'il imaginait à mesure qu'il parlait.

Ce qu'étaient ces propositions ne concerne pas essentiellement cette histoire. Qu'il suffise de savoir qu'elles étaient faites dans un esprit d'infinie bienveillance ; qu'il suffise aussi de savoir que le problème de Winch resta sans solution. Il n'est pas nécessaire non plus de décrire jusqu'à quel point cette série de miracles reçut son accomplissement. Il y eut des vicissitudes étonnantes. Les premières heures du jour trouvèrent M. Maydig et M. Fotheringay parcourant la place du Marché, glaciale sous la lune tranquille, en une sorte d'extase thaumaturgique, M. Maydig tout voltigeant et gesticulant, M. Fotheringay, court

et hérissé, et plus du tout surpris de sa grandeur. Ils avaient réformé tous les ivrognes de la circonscription, changé toutes les bières et les alcools en eau – M. Maydig l'ayant emporté sur ce point. Ils avaient, de plus, grandement amélioré le service des trains de l'endroit, drainé un marécage, augmenté la fertilité du sol des coteaux environnants, et guéri la verrue du clergyman ; ils étaient maintenant en route pour aller voir ce qu'on pourrait bien faire à la jetée endommagée.

– La ville, – haletait M. Maydig, – ne sera plus la même demain et combien tout le monde sera surpris et reconnaissant !

Juste à ce moment l'horloge de l'église sonna trois heures.

– Mais il est trois heures, – dit M. Fotheringay. – Il faut que je rentre. Il faut que je sois à mon bureau à huit heures. Et d'ailleurs...

– Mais nous commençons seulement, – répondit M. Maydig, grisé par la douceur du pouvoir sans limites. – Nous ne faisons que commencer. Pensez à tout le bien que nous allons faire. Quand les gens s'éveilleront...

– Mais..., – dit M. Fotheringay.

M. Maydig lui saisit soudain les bras. Ses yeux étaient brillants et farouches.

– Mon cher ami, – dit-il, – rien ne presse. Regardez ! – Il indiqua du doigt la lune au zénith – Josué !

– Josué ? – questionna M. Fotheringay.

– Josué ! – répéta M. Maydig. – Pourquoi pas ? Arrêtez-la !

M. Fotheringay regarda la lune.

– C'est un peu gros, – remarqua-t-il, après une pause.

– Pourquoi pas ? – insista M. Maydig. – Certes, elle ne s'arrêtera pas. Vous arrêterez seulement la rotation de la terre,

vous comprenez ? Le temps s'arrête. Ce n'est pas comme si nous faisions du mal.

– Hum ! – fit M. Fotheringay. – Eh bien ! – il soupira – je vais essayer. Allons !...

Il boutonna sa jaquette et, s'adressant au globe habitable en assumant tout ce qu'il put de confiance en son pouvoir :

– Arrête-toi de tourner, veux-tu ?

Immédiatement, il s'envola, la tête par-dessus les talons, à travers l'air, avec une vitesse de douzaines de milles à la minute. En dépit des innombrables cercles qu'il décrivait par seconde, il pensa ; car la pensée est merveilleuse – parfois aussi lente que du goudron qui coule, quelquefois aussi instantanée que la lumière. En une seconde, il pensa et voulut :

« Que je me retrouve à terre sain et sauf. Quoi qu'il arrive, que je sois à terre sain et sauf. »

Il était grandement temps, car ses habits, échauffés par la vitesse de sa course à travers les airs, commençaient déjà à flamber. Il se trouva à terre après un choc impétueux, mais nullement endommageant, sur quelque chose qui paraissait être un monticule de terre fraîchement remuée. Une masse énorme de métal et de maçonnerie, qui ressemblait extraordinairement à la tour de l'horloge de la place du Marché, toucha terre auprès de lui, ricocha par-dessus lui, et s'enfuit, comme une bombe qui éclate, en pierres, briques et plâtras. Une vache tourbillonnante se heurta à l'un des plus gros blocs et s'écrasa comme un œuf. C'était un fracas qui faisait ressembler tous les plus violents fracas de sa vie passée au bruit de la poussière qui tombe, et qui fut suivi par une gamme descendante de moindres fracas. Un vent puissant mugissait dans l'air et sur la terre, si bien qu'il pouvait à peine lever la tête pour regarder. Pendant un certain temps, il fut trop essoufflé et trop étonné pour voir même où il se trouvait et ce qui était arrivé. Son premier mouvement fut de tâter sa

tête, et de s'assurer que ses cheveux couchés par le vent étaient bien les siens.

– Seigneur ! – balbutia M. Fotheringay, empêché d'articuler par la rafale ; – j'ai eu une secousse ! Qu'est-ce qui ne va plus ? Un ouragan et le tonnerre ; et il n'y a qu'un instant, une nuit superbe. C'est Maydig qui m'a fait quelque bêtise. Quel vent ! Si je continue à jouer avec ça, je suis sûr de quelque terrible accident !... Où est Maydig ?... Dans quel maudit gâchis tout se trouve !...

Il regarda tout autour de lui, autant que les pans voltigeants de sa jaquette le permettaient. L'apparence des choses était réellement étrange.

« En tout cas... le ciel est en place, se dit M. Fotheringay ; il n'y a guère que cela qui soit en place. Et même là il semble se préparer quelque abominable rafale. Mais voici la lune, là, au-dessus de ma tête, juste au même endroit que tout à l'heure, brillante comme le plein jour. Quant au reste... Où est la ville ? Où est... ? Où sont toutes choses ?... Et qui diable fait souffler ce vent-là ? Je n'avais pas commandé de vent !... »

M. Fotheringay fit de grands efforts pour se remettre sur ses pieds, mais en vain, et en désespoir de cause, il resta à quatre pattes, bien cramponné. Il surveillait le paysage éclairé par la lune, du côté où allait le vent, avec les pans de sa jaquette claquant par-dessus sa tête.

« Sérieusement, il y a quelque chose qui ne va pas ! Mais ce que ce peut bien être, bonté du ciel, qui peut me le dire ? »

De tous côtés, rien n'était visible dans la blanche clarté qui éclairait le brouillard de poussière entraîné par la rafale hurlante ; seules, s'apercevaient vaguement de croulantes masses de terre et des monceaux de ruines chaotiques ; ni arbres, ni maisons, ni formes familières, seule une immense étendue bouleversée s'évanouissant enfin sous les colonnes et les nuages

tourbillonnants, les éclairs et les roulements de tonnerre d'une tempête qui croissait violemment. Près de lui, sous la lueur livide, était quelque chose qui avait dû être un orme, une masse fracassée d'éclats de bois, mis en miettes des rameaux jusqu'au tronc, et plus loin une masse enchevêtrée de traverses de fer – trop évidemment ce devait être le viaduc – émergeait des ruines entassées confusément.

Comme vous le concevez, lorsque M. Fotheringay avait arrêté la rotation du globe solide, il n'avait rien stipulé quant aux objets mobiles de sa surface. Et la terre tourne si vite que sa surface à l'équateur chemine à une vitesse de plus d'un millier de milles à l'heure et dans nos latitudes à plus de la moitié de cette allure. De sorte que la petite ville, et M. Maydig, et M. Fotheringay, et tout le monde et toutes choses, avaient été lancés violemment en avant à une vitesse d'environ neuf milles par seconde, c'est-à-dire beaucoup plus violemment que s'ils avaient été lancés par un canon. Et tous les êtres humains, et toutes les créatures vivantes, toutes les maisons, tous les arbres – le monde entier – tel que nous le connaissons – avait été lancé ainsi, bouleversé et entièrement détruit, tout simplement.

De tout cela, naturellement, M. Fotheringay ne se rendait pas exactement compte. Mais il comprit que son miracle avait été raté, et alors lui vint un grand dégoût des miracles. Il se trouvait maintenant dans l'obscurité, car les nuages s'étaient rassemblés et cachaient par intervalles la face de la lune, et l'air était plein de grêlons s'entrechoquant et tourbillonnant. Un grand mugissement de vent et d'eau remplissait le ciel et la terre, et, abritant ses yeux de sa main, il put apercevoir, à travers la poussière et la grêle, une immense muraille d'eau qui s'avançait vers lui.

– Maydig ! – hurla la voix de M. Fotheringay, étouffée par le tumulte des éléments. – Au secours ! Maydig ! Arrêtez, – cria-t-il aux eaux qui accouraient. – Oh ! pour l'amour de Dieu, arrêtez ! Paix, un instant, – dit-il au tonnerre et aux éclairs. – Arrê-

tez un petit instant que je reprenne mes esprits... Et maintenant que vais-je faire ?... Que *faut-il* faire ?... Mon Dieu ! que je voudrais que Maydig fût là... « J'y suis ! se dit-il. Nous allons tout remettre en place, pour l'amour de Dieu, cette fois-ci. »

Il resta à quatre pattes, tête baissée contre le vent, occupé tout entier à remettre les choses en ordre :

– Ah ! – soupira-t-il. – Que rien de ce que je vais commander n'arrive avant que j'aie dit : Allez !... Seigneur ! j'aurais bien pu penser à cela plus tôt.

Il éleva sa faible voix contre la trombe, hurlant de plus en plus fort dans le vain désir d'entendre ses paroles.

– Allons ! ça y est !... Attention à ce que je vais commander, maintenant ! Avant toute chose, quand tout ce que j'ai à dire sera fait, que je perde mon pouvoir miraculeux ; que ma volonté devienne comme la volonté de tout le monde, et que tous ces dangereux miracles finissent. J'en ai assez ! J'aime mieux ne plus en faire. C'est toujours autant, et c'est la première chose. Et voici la seconde : que je retourne au moment juste où les miracles vont commencer. Que toutes choses redeviennent comme elles étaient juste avant que cette bienheureuse lampe se renverse. C'est une rude besogne, mais c'est la dernière. Est-ce bien compris ? Plus de miracles... toutes choses comme elles étaient... et moi dans le bar du *Long Dragon*, juste avant de boire ma demi-pinte. C'est bien cela ? Oui !

Il enfonça ses doigts dans la terre, ferma les yeux et dit :

– Allez !...

Tout redevint parfaitement tranquille. Il se sentit de nouveau debout.

– C'est *vous* qui le dites, – prononçait une voix.

Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans le bar du *Long Dragon*, discutant sur les miracles avec Toddy Beamish. Il eut la

vague sensation, qui s'évanouit aussitôt, de quelque grand événement oublié. Vous comprenez que, à part la perte de son pouvoir miraculeux, toutes choses étaient de nouveau en ordre ; son esprit et sa mémoire étaient donc maintenant absolument ce qu'ils avaient été au moment où cette histoire commence ; de sorte qu'il ne savait absolument rien de ce qui est raconté ici, qu'il ne savait jusqu'à maintenant rien de ce que je raconte ici. Et entre autres choses, naturellement, il continue à ne pas croire aux miracles.

– Je vous dis que les miracles, à proprement parler, ne peuvent possiblement pas s'accomplir, – discutait-il, – quoi que vous affirmiez, et je suis prêt à le soutenir jusqu'au bout.

– Ce n'est là que *votre* opinion. Prouvez-la, si vous pouvez ! – répondait Toddy Beamish.

– Écoutez, M. Beamish, – répliquait M. Fotheringay. – Examinons nettement ce que c'est qu'un miracle. C'est un fait contraire au cours naturel des choses et produit par le seul pouvoir de la volonté…

L'AVIATEUR FILMER[9]

9 Titre original : *Filmer*, tirée de *Douze Histoires et un rêve*.

La solution du problème de la navigation aérienne est due à des milliers de chercheurs – celui-ci y contribua par une idée, celui-là par une expérience, jusqu'à ce qu'enfin il ne fallût plus qu'un vigoureux effort intellectuel pour achever l'œuvre. Mais l'inexorable injustice du public a décidé qu'entre ces milliers d'hommes, un seul, un homme qui jamais ne s'éleva dans les airs, serait choisi comme l'inventeur unique, de la même façon que le vulgaire attribue à Watt l'honneur d'avoir découvert la force de la vapeur et à Stephenson l'invention de la locomotive.

De tous les noms ainsi honorés, aucun, à coup sûr, n'est aussi grotesquement et tragiquement célèbre que celui du pauvre Filmer, le savant timide qui résolut le problème devant lequel l'humanité, pendant tant de générations, était demeurée perplexe et un peu effrayée, – Filmer, l'homme qui actionna le déclenchement par lequel furent transformées la paix, la guerre et presque toutes les conditions de la vie humaine. Jamais on n'eut pareil exemple de la mystérieuse et éternelle petitesse du savant en face de la grandeur de la science. Beaucoup de détails concernant Filmer restent et resteront profondément obscurs, mais les faits essentiels de la scène finale – outre des notes, des lettres et des allusions fortuites – sont assez clairs pour que leur relation forme un ensemble. À rassembler ces documents divers on obtient le récit de la vie et de la mort de Filmer.

La première trace authentique qu'on trouve de Filmer sur les pages de l'Histoire est une demande d'admission comme boursier de physique aux laboratoires de South Kensington. Dans cette demande, il se dit fils d'un « bottier militaire » de Douvres (« savetier » ou « carreleur » en langue vulgaire), et il énumère les diplômes qu'il a déjà obtenus et qui prouvent ses talents en chimie et en mathématiques. Avec un certain manque

de dignité, il cherche à renchérir sur ces preuves de savoir en exposant son indigence et autres désavantages ; il déclare que son admission au laboratoire est le *butte* de ses ambitions, – *lapsus calami* qui renforce son affirmation de s'être, depuis son enfance, consacré exclusivement aux sciences exactes. Le document est accompagné d'annotations et de mentions indiquant que Filmer atteignit facilement ce but tant convoité ; mais, jusqu'à ces derniers temps, on n'a pu trouver aucune trace de ses succès dans l'Institution gouvernementale.

Toutefois, il est établi maintenant qu'en dépit de son prétendu zèle pour la physique, et, moins d'un an après qu'il eut obtenu sa bourse, Filmer se laissa tenter par la possibilité d'accroître légèrement son revenu immédiat. Il abandonna le laboratoire pour devenir un de ces calculateurs à un franc l'heure qu'un illustre professeur employait pour l'aider dans ses recherches concernant la physique solaire – recherches qui sont encore un sujet de perplexité pour les astronomes. Pendant un intervalle de sept ans, on ne possède sur l'existence de Filmer aucun renseignement ; on sait seulement, grâce aux listes d'inscription pour les examens de l'Université de Londres, qu'il parvint lentement à un double baccalauréat ès sciences, première classe en mathématiques et en chimie. Nul ne sait comment ni où il vécut, bien qu'il paraisse fort probable qu'il a continué à gagner sa vie dans l'enseignement, tout en poursuivant les études nécessaires à l'obtention de son diplôme. Puis, on trouve, tout à fait imprévue, une mention sur lui dans la correspondance d'Arthur Hicks, le poète.

« Vous souvenez-vous de Filmer ? écrit Hicks à son ami Vance. Eh bien, il n'a pas changé ; il a toujours son marmonnement hostile et son menton mal rasé. Comment s'arrange-t-il pour donner sans cesse l'impression qu'il n'a pas vu le coiffeur depuis trois jours ? Il a gardé cet air furtif de coupable surpris. Sa redingote même et son col éraillé ne semblent pas avoir souffert des injures du temps. Il travaillait dans la bibliothèque et, au nom de la charité divine, j'allai m'asseoir à côté de lui ; sur

quoi, il me fit très simplement l'injure de recouvrir avec grand soin ses notes. Il est, paraît-il, lancé sur la voie d'une brillante découverte, et c'est moi qu'il soupçonne de vouloir la lui voler ! Moi, qui ai sous presse, chez le généreux bibliopole des Jeunes, une plaquette de vers ! Il a remporté, à l'Université, des succès de toutes sortes, qu'il énuméra en un bredouillement hâtif, comme s'il eût redouté d'être interrompu avant d'avoir tout dit. Il parla de passer son doctorat ès sciences, comme d'autres parlent de prendre un fiacre. Comme pour me défier d'en exhiber autant, il me demanda ce que je faisais, et, pendant toute notre conversation, il garda son bras, en un geste positivement défensif, sur les papiers qui cachaient la précieuse idée.

« – De la poésie... de la poésie..., – répéta-t-il après moi. – Et qu'est-ce que vous enseignez là-dedans, Hicks !

« Tout ce beau début finira par une chaire de professeur en province, et je remercie dévotieusement le Seigneur de m'avoir doué d'une incomparable indolence, sans laquelle j'aurais été capable de courir au doctorat ès sciences et à l'abrutissement... »

C'est là une curieuse esquisse représentant Filmer peu de temps sans doute avant sa découverte.

Hicks se trompait en prédisant une chaire provinciale pour Filmer, que nous retrouvons bientôt débitant, devant la Société des Arts, une conférence sur : « Le caoutchouc et ses substituts. » Il dirigeait alors une manufacture de substances plastiques, et l'on sait qu'à cette époque il était membre de la Société Aéronautique, bien qu'il ne prît aucune part aux discussions de cette Société, préférant sans doute amener sans aide à maturité sa grande conception. Moins de deux ans après sa conférence, il prenait hâtivement un certain nombre de brevets, et proclamait, par divers moyens un peu tapageurs, l'achèvement des recherches diverses qui rendaient possible sa machine volante. La première déclaration à cet effet parut dans une gazette du soir, – feuille populaire à un sou, – par l'intermédiaire d'un journa-

liste qui logeait dans la même maison que Filmer. Cette subite précipitation, après la longue patience de son secret labeur, semble avoir été la conséquence d'une panique inutile. L'Américain Bootle, le fameux charlatan scientifique, annonça, à l'époque, de soi-disant découvertes sensationnelles que Filmer interpréta à tort comme devançant son idée.

Quelle était exactement l'idée de Filmer ? En réalité, une idée très simple. Avant lui, l'aéronautique avait suivi deux lignes divergentes : d'un côté on perfectionnait les ballons, volumineux appareils plus légers que l'air, présentant de grandes facilités d'ascension et une sécurité relative dans la descente, mais inévitablement contraints à dériver au gré de la moindre brise ; d'un autre côté, on expérimentait les machines volantes, – qui ne volaient qu'en théorie, – vastes structures planes, plus lourdes que l'air, mues par de lourds engins et, pour la plupart, s'écrasant sur le sol à la première descente. Mais, en négligeant le fait que leur inévitable destruction finale les rend impraticables, le poids des machines volantes leur donne cet avantage théorique qu'elles peuvent naviguer à l'encontre du vent, condition nécessaire pour que la navigation aérienne acquière une valeur pratique. Filmer eut ce mérite particulier de concevoir la façon dont les avantages, jusqu'ici incompatibles, du ballon et de la pesante machine volante pouvaient être combinés en un appareil unique qui serait, au choix, plus lourd ou plus léger que l'air. Il s'inspira des vessies natatoires des poissons et des cavités pneumatiques des oiseaux, et imagina un système de ballons contractiles et absolument clos. En se dilatant, ces ballons pouvaient aisément enlever l'appareil volant ; en se contractant sous la musculature compliquée tressée autour d'eux, ils se repliaient presque entièrement dans le cadre. Le châssis que soutenaient ces ballons fut construit de tubes creux rigides, d'où l'air, par un mécanisme ingénieux, était automatiquement expulsé quand s'opérait la descente ; ces tubes restaient vides aussi longtemps que l'aéronaute le désirait. À l'encontre de ce qui avait été fait pour les précédents aéroplanes, ni ailes ni propulseurs ne furent adaptés au châssis ; le seul mécanisme exigé fut

le puissant petit moteur nécessaire à la contraction des ballons. Avec son cadre vide et ses ballons dilatés, cet appareil devait, selon Filmer, s'élever à une hauteur considérable. En contractant alors les ballons, en remplissant d'air les tubes du châssis, la machine, par un maniement spécial de ses poids, glisserait dans l'atmosphère selon la direction voulue. Par sa chute, elle augmenterait sa vitesse en perdant proportionnellement de son poids ; l'élan acquis grâce à la vitesse multipliée de la descente serait utilisé, au moyen d'un déplacement des poids, pour remonter dans l'air au moment où les ballons se gonfleraient à nouveau. Cette conception, qui est restée la conception structurale de toutes les machines volantes qui fonctionnent, exigea, avant d'être réalisée, un énorme labeur pour la mise au point d'une infinité de détails. Comme il le répétait aux innombrables interviewers qui le harcelaient quand il fut à l'apogée de sa gloire, Filmer fournit ce labeur « sans hésitation et sans réserve ». C'est le revêtement élastique des ballons contractiles qui présenta la plus grande difficulté. Il s'aperçut qu'il lui faudrait une substance nouvelle : la découverte et la fabrication de cette substance, affirmait-il à tous les interviewers, lui furent « un travail beaucoup plus ardu que l'établissement définitif de la machine, invention en apparence plus importante ».

Mais il ne faut pas croire que ces interviews suivirent immédiatement la proclamation que lança Filmer de l'achèvement de ses recherches. Un intervalle de près de cinq ans s'écoula, pendant lequel il demeura à la tête de la manufacture de caoutchouc, essayant à tort et à travers d'informer un public parfaitement indifférent qu'il avait réellement inventé... ce qu'il avait inventé. Ses ressources se bornaient, semble-t-il, à ses appointements de directeur. Il occupait la plus grande partie de ses loisirs à rédiger des lettres qu'il adressait aux journaux quotidiens et aux publications scientifiques, et dans lesquelles il exposait le résultat de ses travaux et demandait une aide financière. Cela seul suffisait pour empêcher l'insertion de sa prose. Toutes les journées de liberté qu'il réussissait à s'octroyer, il les passait en entrevues malheureuses avec les garçons de bureau des princi-

paux journaux de Londres, – il avait la singulière faculté d'inspirer une méfiance extrême à ces honorables cerbères. Finalement, il eut l'audace de proposer à l'administration de la guerre qu'elle le prît, lui et son invention.

À ce propos, on a retrouvé une lettre confidentielle adressée par le major-général Volleyfire au comte de Frogs. « Le bonhomme est toqué, et raseur par-dessus le marché », disait en termes militaires, avec franchise et netteté, le major-général. On laissa ainsi aux Japonais, – qui en profitèrent naturellement, à notre grand dommage par la suite, – l'occasion de s'assurer la priorité de ce mode d'engins, qu'ils appliquèrent à la guerre.

Puis, par un heureux coup du sort, la membrane contractile que Filmer avait inventée pour son ballon put être utilement appliquée aux valves d'un nouveau moteur, et il eut bientôt les moyens d'établir la maquette de son invention. Il abandonna ses fonctions directoriales, renonça à ses inutiles missives et, caractéristique inséparable de toutes ses façons d'agir, il se mit en grand secret à travailler à son appareil. Il présida à la fabrication de toutes les parties et les rassembla dans une chambre qu'il habitait à Londres, dans le quartier de Shoreditch ; mais le montage final fut exécuté à Dymchurch, dans le comté de Kent. L'appareil n'était pas de dimensions assez grandes pour porter un homme, mais, pour contrôler le vol, Filmer utilisa d'une manière extrêmement ingénieuse ce qu'on appelait alors les rayons Marconi. Le premier essai de cette première machine volante praticable eut lieu au-dessus des champs qui s'étendent, sur le territoire de Burford Bridge, près de Hythe. Filmer suivit et surveilla le vol de son appareil, sur un tricycle à pétrole de construction spéciale.

En tenant compte des circonstances, l'essai réussit au-delà de tout espoir. L'appareil vint de Dymchurch à Burford Bridge sur un camion. Là, mis en état de fonctionner, il s'éleva à une hauteur de près de trois cents pieds, descendit en ligne oblique

presque jusqu'à Dymchurch, vira de bord, s'éleva à nouveau, décrivit un cercle et finalement atterrit sans encombre dans un champ, derrière l'auberge de Burford Bridge. À la descente, un fait étrange se passa. Filmer, abandonnant son tricycle, escalada le talus, s'avança d'une vingtaine de mètres vers son triomphe, puis, levant les bras, se livra à de bizarres gesticulations et s'abattit sans connaissance. Chacun se remémora alors l'effrayante pâleur de ses traits et son extrême surexcitation pendant qu'avait duré l'essai, – symptômes qu'on eût autrement oubliés. Ensuite, revenu à lui dans une salle de l'auberge, il eut une inexplicable crise de sanglots.

L'événement n'eut pas en tout plus de vingt témoins, dont la plupart étaient incapables d'y rien comprendre. Le médecin de New Romney vit l'ascension, mais n'assista pas à la descente, car son cheval, effrayé par le bruit de l'appareil électrique fixé sur le tricycle de Filmer, se cabra et versa la voiture. Deux agents de la force publique, juchés sur un tombereau, assistèrent sans mission officielle à toute l'affaire ; enfin un épicier en tournée et deux dames cyclistes complètent la liste des témoins éclairés. En outre, deux reporters étaient présents ; l'un collaborait à un journal de Folkestone, l'autre appartenait à la classe des journalistes à tout faire, qui placent leur copie au petit bonheur. Ce dernier se trouvait là aux frais de Filmer, qui, toujours anxieux de renseigner le public, avait enfin compris de quelle façon on obtient une réclame efficace. L'homme, d'ailleurs, était un de ces scribes qui ont le talent de présenter sur un ton d'absolue irréalité les événements les plus plausibles : son compte rendu, à demi facétieux, parut au milieu des faits divers d'un journal populaire. Mais, heureusement pour Filmer, les méthodes orales du personnage étaient plus convaincantes. Il alla proposer une plus ample « tartine » sur ce sujet à Banghurst, le propriétaire du *Nouveau Journal* et l'un des hommes les plus capables et les moins scrupuleux du journalisme londonien. Banghurst bondit incontinent sur l'affaire. Après quoi, on n'entend plus parler du reporter, qui disparaît – sans doute fort maigrement rémunéré. Et Banghurst, Banghurst

lui-même – double menton, complet croisé gris, abdomen, voix, gestes et tout, – apparaît à Dymchurch, derrière son nez journalistique, vaste et sans rival. Du premier coup d'œil, il avait entrevu toute la chose, ce qu'elle était exactement et ce qu'on pouvait en faire.

Sous son coup de baguette, pour ainsi dire, les investigations si longtemps occultes de Filmer éclatèrent au grand jour. Instantanément et magnifiquement, la renommée de l'inventeur fut universelle. En feuilletant les collections de journaux de l'année, on demeure incrédule devant la rapidité, la soudaineté avec laquelle la vogue s'emparait d'un homme en ce temps-là. Les journaux de juillet ne connaissent rien, ne voient rien dans la navigation aérienne ; par un silence des plus éloquents, ils témoignent que les hommes ne désireront et ne pourront jamais voler. En août, les machines volantes de Filmer, les ascensions et les parachutes, la navigation et la tactique aérienne, le gouvernement japonais et Filmer, remplacent, à la première page et à la dernière heure, « la guerre du Yunnan et la découverte des mines d'or du Groenland septentrional ». Et Banghurst donne dix mille livres sterling, puis Banghurst en donne cinq mille autres. Enfin, Banghurst met à la disposition de Filmer ses fameux et magnifiques laboratoires (jusqu'ici sans usage), ainsi que plusieurs hectares de terrain autour de sa maison de campagne, pour faciliter l'achèvement imminent de la machine volante praticable. Entre-temps, à d'hebdomadaires *garden parties*, Filmer était exhibé aux yeux de multitudes privilégiées admises dans les jardins de la résidence de ville que Banghurst possédait à Fulham. À ces occasions, l'inventeur faisait fonctionner son appareil réduit. À grands frais, mais finalement avec un profit énorme, le *Nouveau Journal* offrit à ses lecteurs une superbe photographie en souvenir de la première de ces séances.

De nouveau il nous faut recourir ici à la correspondance du poète Arthur Hicks avec son ami Vance :

« J'ai vu Filmer dans sa gloire, – écrit Hicks, avec un soupçon d'envie excusable chez un poète un peu démodé. – Il est maintenant brossé, peigné, rasé, habillé à la façon d'un conférencier des matinées de l'Institut Royal ; ses redingotes sont de la dernière coupe et il est chaussé de longs souliers vernis. Il donne cette impression extraordinairement panachée d'être à la fois un grand homme quelque peu "hibou", et un fumiste ahuri et malin dont on vient de découvrir la dernière frasque. Pas trace de couleur sous la peau de sa figure ; sa tête est projetée en avant, et ses bizarres petits yeux couleur d'ambre foncé épient furtivement les alentours, à la recherche de sa renommée. Ses vêtements lui vont parfaitement, et, cependant, sur son dos, ils ont l'air d'avoir été achetés tout faits. Il parle toujours en marmonnant, mais l'on réussit à percevoir qu'il profère des assertions énormes ; il recule d'instinct jusque dans les arrière-groupes si Banghurst le lâche une minute, et, s'il se promène un instant seul sur la pelouse, on constate qu'il est un peu essoufflé, que son allure est saccadée et que ses débiles mains blanches sont nerveusement jointes. Il est dans un état de tension perpétuelle – une tension horrible. Et c'est lui le grand inventeur de notre époque et de tous les temps ! Jugez un peu ! Ce qui frappe étrangement dans toute sa personne, c'est qu'il paraît ne pas s'être attendu à cela – ou du moins à ce que cela fût ainsi. Banghurst est partout à la fois, énergique barnum de son grand petit prodige, et je parie bien qu'il amènera l'univers entier sur ses pelouses avant que l'engin soit terminé. Hier, il avait capturé le premier ministre, et ce diable d'inventeur ne paraissait pas autrement ému. Concevez cela : Filmer, notre Filmer obscur et mal léché – la gloire de la science britannique ! Des duchesses se pressent autour de lui, des pairesses superbes et effrontées lui demandent de leurs belles voix claires et nettes (avez-vous remarqué combien "pénétrante" devient de nos jours la grande dame ?) : "Oh ! monsieur Filmer, comment avez-vous pu inventer cela ?" Les hommes en dehors du courant n'ont pas le génie de la riposte. On imagine une réponse dans le genre des phrases d'interview : "Un labeur auquel on s'adonne sans hésitation et

sans réserve, madame, et, peut-être aussi, une certaine aptitude”. »

Jusqu’à cet endroit, Hicks, corroboré par le supplément photographique du *Nouveau Journal,* est suffisamment en harmonie avec l’objet de la description. Sur une illustration, la machine descend vers la Tamise, et le clocher de Fulham apparaît au-dessus, dans une brèche des ormes. Sur une autre, Filmer est assis devant ses batteries conductrices, les grands de la terre et les belles de ce monde rassemblés autour de lui, avec Banghurst campé modestement mais résolument un peu en arrière. Le groupe est d’un à-propos bizarre. Masquant une partie de Banghurst et contemplant Filmer avec une expression pensive et rêveuse, Lady Mary Elkinghorn, toujours belle, malgré les racontars scandaleux et ses trente-huit ans, est la seule personne de l’assistance qui paraisse ignorer que l’appareil photographique est en train de fonctionner.

Tous ces détails sont, en somme, fort extérieurs à notre histoire. Nous demeurons nécessairement très ignorants de ce qui fait le réel intérêt de l’affaire. Quels étaient pendant tout ce temps les sentiments intimes de Filmer ? Combien de pressentiments fâcheux se dissimulaient sous cette élégante redingote neuve ? Dans les journaux et publications à tous prix, d’un sou à un franc et plus, son portrait s’étalait ; le monde entier le proclamait le plus grand serviteur de l’époque et de tous les siècles. Il avait inventé une machine volante praticable, et chaque jour, là, sur les collines du Surrey, se préparait le modèle aux dimensions suffisantes. Et quand l’appareil serait prêt, une conséquence inévitable et claire de l’invention et de sa construction s’ensuivrait, c’est qu’orgueilleusement et joyeusement Filmer monterait à bord, s’élèverait dans l’empyrée et volerait… – tout le monde, à vrai dire, tenait la chose pour certaine.

Mais nous savons maintenant qu’un simple orgueil et la joie de son œuvre étaient singulièrement en désaccord avec la constitution particulière de Filmer. Personne ne s’en aperçut

alors, mais le fait n'en était pas moins réel. Nous pouvons supposer, sans crainte de nous tromper beaucoup, qu'une préoccupation lui tourmentait l'esprit d'un bout à l'autre de la journée, et même, d'après un billet qu'il adressait à son médecin et dans lequel il se plaignait d'insomnie persistante, nous avons les meilleures raisons de présumer que cette inquiétude troublait aussi ses nuits ; il ne pouvait se débarrasser de cette idée qu'après tout, en dépit de sa sécurité théorique, ce serait pour lui une expérience dangereuse, pénible, abominablement écœurante, que de voltiger sans point d'appui à mille pieds en l'air. Dès le moment où il fut sacré le plus grand inventeur de notre époque et de tous les siècles, la prévision dut lui venir et s'imposer à son imagination qu'il serait obligé d'essayer lui-même sa machine, et cela avec le vide au-dessous de lui. Peut-être qu'autrefois, dans sa jeunesse, il avait eu le vertige en regardant le fond d'un gouffre, peut-être avait-il fait une chute terrifiante ; ou bien encore l'habitude de dormir du mauvais côté lui occasionnait-elle ce désagréable cauchemar où l'on croit tomber indéfiniment, sensation dont il gardait l'horreur au réveil ? On ne peut plus douter maintenant qu'il n'éprouvât cette horreur avec une intensité extrême.

Jamais, apparemment, aux premiers jours de ses recherches, il n'avait envisagé ce devoir. La création de la machine était son objet, mais, par-delà cet objet, de nouvelles perspectives s'ouvraient, et en particulier cette vertigineuse ascension. Il était inventeur et il avait inventé. Mais il n'était pas un homme volant ; et c'est maintenant qu'il commençait à discerner exactement ce qu'on attendait de lui. Cependant, quelle que fût son inquiétude, il n'en laissa rien paraître jusqu'à la fin. Il se rendait régulièrement aux magnifiques laboratoires de Banghurst, se laissait interviewer et fêter, s'habillait comme un prince, se nourrissait royalement et habitait un élégant appartement, s'octroyant une part copieuse d'une renommée et d'un succès de bon aloi, mais frustes et vulgaires. Privé comme il l'avait été, il est bien excusable de s'être laissé aller à ces satisfactions.

Au bout de quelque temps les réunions hebdomadaires de Fulham cessèrent. Un jour, pendant un instant, la machine, modèle réduit, n'avait pas obéi à la direction de Filmer, ou plutôt l'inventeur s'était laissé distraire par les compliments d'un archevêque. En tout cas, au moment où l'archevêque s'embarquait dans une citation latine, tout comme un archevêque de roman, la machine piqua du nez un peu fort et s'abattit dans la Grand-Rue, à moins de trois mètres d'un attelage d'omnibus. L'espace d'une seconde, peut-être, surprenante et surprise, elle parut hésiter, puis s'écrasa, s'éparpilla en morceaux, et un cheval d'omnibus fut atteint et tué par un fragment. Filmer perdit la fin du compliment archiépiscopal. Il était debout, effaré ; et, tandis que son invention descendait hors de vue et d'atteinte, ses longues mains blanches s'agrippaient encore à l'inutile appareil moteur. L'archevêque suivit vers le ciel le regard de son interlocuteur, et cela avec une appréhension fort déplacée chez un si religieux personnage.

Alors le fracas, les cris et les exclamations vinrent soulager la douloureuse tension de Filmer.

– Mon Dieu ! – murmura-t-il en se laissant choir sur son siège.

Dans l'assistance, chacun explorait le ciel du regard, cherchant à découvrir la machine disparue, ou bien s'enfuyait vers la maison.

La construction du grand appareil n'en progressa que plus rapidement. Filmer, toujours un peu lent et minutieux, présidait aux travaux, l'esprit envahi par cette croissante préoccupation. Avec une sollicitude prodigieuse, il vérifiait la solidité et la résistance de chaque pièce. S'il avait le moindre doute, il interrompait tout jusqu'à ce que la pièce douteuse eût été remplacée. Wilkinson, son premier aide, enrageait à chacun de ces délais qui, affirmait-il, n'étaient aucunement nécessaires. Banghurst exaltait dans le *Nouveau Journal* la patiente assurance de Filmer, sur laquelle il déblatérait amèrement quand sa femme était

son seul auditeur. Mac Andrew, le second aide, approuvait la sagesse de Filmer.

– Nous devons tout faire pour éviter un fiasco, mon vieux, – disait-il. – Il a parfaitement raison d'être prudent.

Toutes les fois que l'occasion se présentait, Filmer exposait à Wilkinson et à Mac Andrew, avec une précision extrême, comment fonctionnait chaque partie de la machine volante ; de sorte que, le moment venu, ils furent tout aussi capables que lui, et même plus capables, de la manœuvrer à travers le ciel.

J'imagine que si Filmer, au point où en étaient les choses, avait jugé bon de se définir nettement ce qu'il ressentait et d'adopter une ligne de conduite décisive en ce qui concernait l'ascension, il aurait très aisément échappé à cette pénible épreuve. S'il avait vu clair dans son esprit, il aurait certainement accompli de grandes choses. Il n'aurait eu assurément aucune difficulté à faire certifier par un spécialiste qu'il souffrait de quelque affection cardiaque ou de quelque faiblesse gastrique ou pulmonaire qui lui interdisait ce genre d'exercice. Je suis étonné qu'il n'ait pas songé à cette excuse. Ou bien, s'il avait eu assez de fermeté, il aurait déclaré simplement et finalement qu'il n'avait aucune intention de courir le risque. Mais le fait est qu'avec cette terreur ancrée dans son esprit, il ne se rendait aucunement compte qu'elle y tenait autant de place. Je présume que, pendant toute cette période, il ne cessa de se répéter que, lorsque l'heure serait venue, il se trouverait à la hauteur des circonstances. En cela, il était comme l'homme qui, atteint d'une maladie, déclare qu'il éprouve un léger malaise et que tout à l'heure ce sera dissipé. Cependant il retardait l'achèvement de la machine et laissait s'accréditer et se répandre l'assurance que ce serait lui qui la monterait. Il accepta même des compliments anticipés sur son courage.

Lady Mary Elkinghorn lui compliqua davantage les choses.

La façon dont *cela* commença fournit à Hicks un sujet inépuisable d'hypothèses. Au début, probablement, elle se contenta d'être « aimable », avec cette tendresse inconsciente dont elle sait si bien jouer ; il se peut aussi qu'aux yeux de la dame, Filmer, important et admiré tandis qu'il dirigeait son monstre dans les couches atmosphériques, possédât une distinction que Hicks n'était guère disposé à lui découvrir. Quoi qu'il en soit, elle et lui durent avoir un instant de tête à tête, et le grand inventeur trouva sans doute un moment de courage pour marmonner ou lâcher tout à trac un aveu personnel. D'ailleurs, quelle que soit la façon dont le flirt a commencé, il est certain qu'il commença, et que ce fut bientôt facilement perceptible pour tout un monde accoutumé à se divertir des procédés de lady Mary Elkinghorn. Cet événement compliqua les choses, parce que l'état amoureux, dans un cerveau vierge comme celui de Filmer, ne pouvait que fortifier, sinon suffisamment au moins d'une manière considérable, sa résolution d'affronter un danger qu'il pressentait, et lui rendre impossible toute tentative d'y échapper – tentative qui autrement eût été naturelle et bien accueillie.

Les sentiments de lady Mary vis-à-vis de Filmer et l'idée qu'elle se faisait de lui sont restés matière à conjecture. À trente-huit ans, on peut avoir acquis beaucoup de sagesse sans être précisément très sage, et l'imagination fonctionne encore assez activement pour créer des mirages et déterminer l'impossible.

Aux yeux de son admiratrice, Filmer apparaissait comme un personnage central, situation qui compte toujours ; en outre, il exerçait un pouvoir unique, dans les airs tout au moins. Les évolutions de la machine modèle avaient un peu le caractère d'une puissante incantation, et les femmes ont toujours manifesté une déplorable disposition à croire que, quand un homme a *une* supériorité, il doit nécessairement les avoir *toutes.* Cela étant accordé, tout ce qui n'était pas parfait dans les manières et l'aspect de Filmer devint un mérite de plus : il était modeste, il

détestait la parade, mais quand l'occasion viendrait où il lui faudrait de *véritables* qualités… alors on verrait !

Mrs. Bampton, défunte depuis lors, jugea prudent de communiquer à lady Mary son opinion que Filmer, à tout prendre, était plutôt un être « vulgaire ».

– Il est assurément un être tel que je n'en ai jamais rencontré de semblable, – répondit lady Mary avec une imperturbable sérénité.

Et Mrs. Bampton, après avoir lancé un coup d'œil rapide et imperceptible à cette sérénité, décida qu'elle avait fait tout ce qu'on pouvait attendre d'elle en prévenant lady Mary… Mais elle en dit bien davantage aux autres.

Enfin, sans hâte excessive ni inconvenante, l'aube du grand jour arriva, où Banghurst avait promis à son public – au monde, en réalité – que la navigation aérienne deviendrait un fait acquis. Filmer vit venir l'aurore, et même il épiait les ténèbres avant les premières lueurs ; il vit pâlir les étoiles, il vit les roses et les gris perle céder la place au clair ciel bleu d'une journée sans nuages, glorieusement ensoleillée. Il assista à ce spectacle de la fenêtre de la chambre à coucher qu'il habitait dans l'aile nouvelle de la résidence de Banghurst. À mesure que les étoiles surgissaient des ténèbres informes, il dut apercevoir de plus en plus distinctement, derrière les bouquets de hêtres du parc, près du pavillon vert, les préparatifs de fête, les trois estrades destinées aux spectateurs privilégiés, les panneaux de treillage clôturant l'espace réservé, les ateliers et les hangars, les mâts et les oriflammes que Banghurst avait jugés indispensables, et, au milieu de tous ces objets imprécis, une grande forme vague recouverte d'une bâche… Présage étrange et terrible pour l'humanité que cette forme, prélude qui devait sûrement s'étendre, s'élargir, transformer et dominer les affaires des hommes. Mais il est probable que Filmer considéra tout cela d'un point de vue étroit et personnel. On l'entendit de grand matin arpenter sa chambre – la vaste demeure avait été bondée d'invités par un

directeur-propriétaire qui, avant toute chose, connaissait le vrai moyen de faire tenir beaucoup de choses – et de gens – en peu d'espace. Vers cinq heures, sinon plus tôt, Filmer quitta sa chambre et s'en alla errer dans le parc qu'habitaient seuls, à cette heure matinale, le soleil, les oiseaux, les écureuils et les daims. Mac Andrew, qui se levait toujours dès l'aube, le rencontra près de la machine, qu'ils examinèrent ensemble sommairement.

On se demande si Filmer déjeuna, malgré les vives instances de Banghurst qui voulut l'y obliger. Dès que les invités apparurent en nombre, il battit en retraite vers sa chambre. De là, vers dix heures, il se rendit sous les charmilles, vraisemblablement parce qu'il avait aperçu lady Mary Elkinghorn qui s'y promenait, causant avec son amie de pension, Mrs. Brewis-Craven ; et, bien qu'il n'eût jamais rencontré cette dernière, Filmer leur tint compagnie pendant quelque temps. Malgré la verve de lady Mary, il y eut plusieurs silences. La situation était difficile et Mrs. Brewis-Craven n'en comprit pas la difficulté.

– Il me fit l'effet, – racontait-elle plus tard, en se contredisant lumineusement – d'une personne très malheureuse qui a quelque chose à dire, mais a besoin avant tout qu'on l'aide à parler. Comment aurait-on pu l'aider, puisqu'on ne savait pas ce qu'il voulait dire ?

À onze heures et demie, les espaces réservés au public dans le parc étaient bondés ; un courant intermittent d'équipages occupait l'avenue entourant la propriété, et les invités du maître de la maison étaient épars sur la pelouse, sous les charmilles et dans le jardin, par petits groupes, en grand apparat, tous les yeux tournés vers la machine. Filmer s'avança vers son engin, accompagné de Banghurst, suprêmement et ostensiblement heureux, et de Sir Théodore Hickle, président de la Société Aéronautique. Mrs. Banghurst les suivait de près avec lady Mary Elkinghorn, Georgina Hickle et le révérend doyen de Stays. Banghurst pérorait à voix haute et interminablement ; les rares

interstices qu'il laissait dans ses périodes étaient mis à profit par Hickle pour adresser des compliments à Filmer. Et Filmer marchait entre eux sans ouvrir la bouche, excepté pour d'inévitables et monosyllabiques réponses. Derrière, Mrs. Banghurst écoutait les phrases élégantes et appropriées du doyen avec cette attention palpitante envers le haut clergé que dix ans de montée et de suprématie sociale n'avaient pu déraciner en elle. Lady Mary fixait obstinément, sans doute avec une entière confiance en celui qui devait être le désenchantement du monde, les épaules voûtées de cet être « tel qu'elle n'en avait jamais rencontré de semblable ».

Quand le premier groupe parut en vue des rangs du public, il y eut quelques acclamations, mais ni très fournies ni unanimes. À moins de cinquante mètres de l'appareil, Filmer jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour mesurer la distance à laquelle se trouvaient les dames derrière eux, et il se décida à risquer la première remarque qu'il eût proférée depuis qu'ils avaient quitté la maison.

Sa voix était un peu rauque, et il interrompit Banghurst au milieu d'une phrase ronflante sur le progrès.

– Dites donc, Banghurst...

Et il se tut.

– Hé quoi ? – demanda Banghurst.

– Je voudrais...

Il passa sa langue sur ses lèvres.

– Je ne me sens pas bien.

Banghurst s'arrêta court.

– Quoi ? – cria-t-il.

– Une sensation bizarre...

Filmer fit mine d'avancer, mais Banghurst était cloué sur place.

– Je ne sais pas… – reprit l'inventeur. – Ça ira mieux dans une minute. Sinon… peut-être… Mac Andrew…

– Vous ne vous sentez pas *bien* ? – articula Banghurst, les yeux fixés sur la face blême de l'autre. – Ma chère amie, – fit-il, au moment où Mrs. Banghurst les rattrapait, – Filmer dit qu'il ne se sent pas bien.

– Une sorte de malaise, – se récria Filmer, évitant le regard de lady Mary. – Cela va se dissiper…

Personne ne dit mot. Filmer eut conscience d'être l'homme le plus isolé du monde.

– En tout cas, – déclara Banghurst, – il faut que l'ascension ait lieu. Peut-être qu'avec un instant de repos…

– C'est la foule, je pense, – balbutia Filmer.

Il y eut un second silence. Banghurst, avec inquiétude, dévisagea Filmer, puis parcourut du regard les masses compactes du public derrière les barrages.

– C'est fort regrettable, – opina Sir Théodore Hickle. – Mais pourtant… je suppose… que votre aide pourra… Naturellement, si vous ne vous sentez pas en état… ni disposé…

– Je ne puis croire un seul instant que M. Filmer permette cela, – protesta lady Mary.

– Mais si M. Filmer n'en a pas la force… Ce serait même dangereux pour lui d'essayer…

– Justement parce que c'est dangereux, – certifia lady Mary, persuadée cette fois qu'elle avait nettement indiqué son point de vue et celui de Filmer.

Filmer se débattait dans un conflit de motifs.

– Je sais que je devrais monter là-haut, – concéda-t-il, en envoyant à la dame un sourire terne.

Puis, se tournant vers Banghurst :

– Si je pouvais m'asseoir quelque part, me reposer un instant à l'écart de la foule et du soleil…

Banghurst commença à se rendre compte du cas.

– Venez dans la petite pièce du pavillon vert ; il y fait très frais.

Et il entraîna Filmer par le bras. Le malheureux se tourna encore une fois vers lady Mary Elkinghorn.

– Ce sera passé dans cinq minutes, – promit-il hypothétiquement. – je suis extrêmement fâché.

Lady Mary Elkinghorn lui adressa son plus affable sourire.

– Je n'aurais pas pensé… – fit-il en manière d'excuse à Hickle.

Mais Banghurst l'entraînait de force.

Les autres les regardèrent s'éloigner.

– Il est si fragile, – prononça lady Mary.

– À coup sûr, c'est un type excessivement nerveux, – confirma le doyen, dont le faible était de considérer le monde entier comme « névropathe », à part les clergymen mariés et pères d'une innombrable famille.

– Il va de soi, – reprit Hickle, – qu'il n'est pas absolument obligatoire que ce soit lui qui monte, sous prétexte qu'il est l'inventeur…

– Comment pourrait-il s'en dispenser ? – demanda lady Mary, avec une moue de mépris.

– C'est certainement très malheureux s'il faut qu'il soit malade maintenant, – déclara Mrs. Banghurst un peu sévèrement.

– Il ne sera pas malade, – assura lady Mary, qui avait regardé Filmer droit dans les yeux.

– Ça va sûrement aller mieux, – encourageait Banghurst, en route vers le pavillon. – Vous avalerez une goutte de cognac et cela vous remettra. Il faut que ce soit *vous*, comprenez-vous bien ? Vous seriez... on vous malmènerait par trop si vous laissiez un autre...

– Oh ! C'est moi, certes, qui monterai, – protesta Filmer. – Ça va aller mieux. En réalité, j'ai presque envie, *maintenant*... Non ! Je crois que je vais accepter d'abord cette goutte de cognac...

Banghurst l'installa dans la petite pièce, finit par trouver un flacon vide et partit le faire remplir, il fut absent peut-être cinq minutes.

L'histoire de ces cinq minutes ne sera jamais écrite. Par intervalles, les spectateurs juchés à l'extrémité des gradins de gauche entrevirent Filmer, regardant au-dehors, le nez contre les carreaux. Derrière la grande estrade, Banghurst disparut en criant les ordres, et bientôt le maître d'hôtel se dirigea vers le pavillon avec un plateau.

L'endroit où Filmer en vint à sa dernière solution était une jolie petite chambre, très simplement garnie de meubles verts et d'un bureau ancien. Car Banghurst, dans l'intimité, était fort simple. Aux murs étaient accrochées des gravures d'après Morland, et, contre un panneau, se dressaient des rayons chargés de livres. Mais il se trouva que Banghurst avait laissé sur le bureau une carabine avec laquelle il s'amusait parfois à tirer sur les corbeaux ; sur le coin de la cheminée était restée, ouverte, une boîte contenant encore trois ou quatre cartouches. Filmer, aux prises avec son intolérable dilemme, arpentait en tous sens la

chambre ; il arriva ainsi devant la gracieuse petite carabine, posée en travers du sous-main, puis, retournant sur ses pas, il vit la boîte de cartouches au couvercle rouge.

Il dut prendre brusquement sa décision.

Personne, d'ailleurs, ne semble avoir pensé à lui en entendant la détonation ; et pourtant ce coup de feu tiré dans un espace réduit et fermé dut résonner considérablement. Plusieurs personnes, même, se trouvaient dans la salle de billard contiguë, séparée seulement par une cloison de carreaux de plâtre. Mais aussitôt que le maître d'hôtel eût ouvert la porte et senti l'odeur âcre de la poudre, il comprit, assura-t-il, ce qui s'était passé. Il paraît que les domestiques avaient soupçonné les préoccupations de Filmer.

Pendant tout ce paisible après-midi, Banghurst assuma l'attitude qu'il estimait qu'un homme doit avoir en face d'un irrémédiable désastre, et la plupart de ses invités, bien qu'une absolue dissimulation ne fût pas possible, réussirent à ne pas trop insister sur ce fait que Banghurst avait été assez expertement et complètement filouté par le suicidé. Le public de la pelouse, me raconta Hickle, se dispersa « comme s'il avait été roulé par un rusé compère » ; dans le train qui ramenait tout ce monde à Londres, il n'y avait pas une âme qui n'eût été convaincue depuis le début que la navigation aérienne était impossible à l'homme.

– Mais, après avoir été jusque-là, il aurait bien pu essayer, – concluaient la plupart.

Le soir, quand il fut relativement seul, Banghurst s'effondra comme un géant d'argile. On m'a assuré qu'il sanglota, ce qui dut être un spectacle imposant. Il répétait que Filmer avait ruiné sa vie, et finalement, il céda tout l'appareil à Mac Andrew pour une demi-couronne.

– J'ai pensé… – commença Mac Andrew quand le marché fut conclu, mais, se ravisant, il n'acheva pas.

Le lendemain le nom de Filmer fut pour la première fois moins fréquemment répété dans le *Nouveau Journal* que dans aucun autre quotidien du monde. L'ensemble des informateurs publics, avec une vigueur plus ou moins grande, selon leur dignité ou leur degré de concurrence avec l'organe de Banghurst, proclamèrent le « complet insuccès de la nouvelle machine volante » et « le suicide de l'imposteur ».

Mais, dans un district septentrional du Surrey, la nouvelle parut singulièrement en désaccord avec certains phénomènes insolites qui se produisaient dans le ciel.

La veille au soir, Wilkinson et Mac Andrew avaient eu une très vive discussion au sujet des motifs exacts qui avaient pu pousser leur chef à cet acte irréfléchi.

– Sa couardise est malheureusement indéniable, mais, pour ce qui est de sa science, il n'était assurément pas un imposteur, – soutenait Mac Andrew, – et je me propose de le démontrer catégoriquement, monsieur Wilkinson, aussitôt que les lieux seront un peu déblayés. Car je n'ai aucune confiance dans toute cette publicité pour des expériences incertaines.

Pour aboutir à cette démonstration, alors que le monde entier était informé que la fameuse machine volante était un complet mécompte, Mac Andrew décrivait de vastes et élégantes courbes au-dessus des champs d'Epsom et de Wimbledon. Et Banghurst, ayant retrouvé toute son énergie et tout son espoir, indifférent à la sécurité publique et aux excès de vitesse, essayait d'attirer l'attention de l'aéronaute dont il poursuivait en automobile les évolutions. Il n'avait pour tout vêtement que ses pyjamas, car c'est au moment où il relevait le store de la fenêtre de sa chambre qu'il avait aperçu la machine prenant son vol ; entre autres choses, il s'était muni d'un appareil photogra-

phique à pellicules, mais le rouleau dont il l'avait garni se trouvait malencontreusement voilé.

Un drap autour du corps, Filmer reposait sur le billard, dans le pavillon vert.

LA VÉRITÉ CONCERNANT PYECRAFT[10]

---

10 Titre original : *The Truth about Pyecraft*, tirée de *Douze Histoires et un rêve.*

Il est assis là-bas et, en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je l'aperçois. Si alors nos regards se croisent – ce qui arrive souvent – le sien prend une telle expression ! Un regard suppliant surtout, avec, cependant, quelque chose de soupçonneux.

Au diable ses soupçons ! Si j'avais voulu parler, il y a longtemps que je l'aurais fait. Je ne dis rien, je n'ouvre pas la bouche, et il devrait se sentir à l'aise... Mais comment voulez-vous qu'un être aussi gros et aussi gras puisse se sentir à l'aise ? Qui me croirait, d'ailleurs, si je parlais ? Pauvre vieux Pyecraft ! Énorme tas de gelée, que tout incommode ! Le plus gros clubman de Londres !

Il est assis devant l'une des petites tables du club, dans une vaste embrasure, non loin du feu, et il se bourre. Avec quoi se bourre-t-il ? Je regarde prudemment dans sa direction et je le surprends en train de mordre dans un cake chaud et beurré, et ses yeux sont fixés sur moi ! Le diable l'emporte ! Toujours ses yeux fixés sur moi ! Cela me décide, Pyecraft ! Puisque vous continuez à être abject, puisque vous vous conduisez comme si je n'étais pas un homme d'honneur, – ici même, sous vos yeux bouffis, je vais relater la chose... la vérité vraie concernant Pyecraft, l'homme que j'ai aidé, à qui j'ai porté secours, et qui, pour me récompenser, m'a rendu mon club insupportable, absolument insupportable, à cause de l'appel de ses yeux humides, à cause du perpétuel « ne dites rien » de ses regards... En outre, pourquoi s'acharne-t-il éternellement à manger ?

Ma foi, tant pis ! Je lâche la vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

C'est dans ce fumoir même que j'ai fait la connaissance de Pyecraft. J'étais tout nouvellement admis, et il s'aperçut de ma timidité un peu nerveuse.

Assis seul, dans un coin, je pensais qu'il serait agréable de connaître un plus grand nombre de membres du cercle, et tout à coup il vint à moi, grande façade roulante de bajoues, de mentons et d'abdomen. Avec un grognement, il se laissa tomber dans un fauteuil voisin du mien, souffla un instant, frotta laborieusement une allumette et alluma un cigare. Puis il m'adressa la parole. J'ai oublié ce qu'il me dit... quelque chose à propos des allumettes qui ne prennent jamais ; tout en continuant la conversation, il arrêtait les garçons l'un après l'autre, et, avec sa voix de petite flûte, se plaignait des allumettes. Voilà de quelle façon l'entretien s'engagea. Il parla de divers sujets, et en particulier du jeu. De là, il en vint à mon physique et à mon teint.

– Vous devez être de première force au cricket, n'est-ce pas ? – ajouta-t-il.

Je suis mince, c'est vrai, mince au point que certains me qualifieraient de maigre, et sans doute je suis plutôt brun. Cependant, et bien que je n'aie pas honte d'avoir eu une arrière-grand-mère de race hindoue, je ne tiens pas à ce que les étrangers remontent d'un seul coup d'œil jusqu'à cette origine. De sorte qu'au début j'éprouvai pour lui quelque hostilité. Mais il n'avait entamé cette conversation que pour en arriver plus facilement à lui-même.

– Il est probable, – dit-il, – que vous ne prenez pas plus d'exercice que moi et que vous ne mangez pas moins. (Comme tous les gens obèses à l'excès, il s'imaginait qu'il ne mangeait rien.) Et pourtant... – continua-t-il, avec un sourire contraint, – nous sommes bien différents.

Alors, il se mit à parler de son poids, et encore de son poids, racontant tout ce qu'il avait fait pour combattre son poids, tout ce qu'il allait faire pour réduire son poids, ce qu'on

lui avait conseillé pour son poids, et ce qu'il avait appris que des gens avaient fait pour un poids à peu près semblable au sien.

– *A priori*, – expliqua-t-il, – on croirait volontiers qu'une question de nutrition puisse être résolue par la diète, et une question d'assimilation par des drogues.

C'était une conversation étouffante, suffocante. Je me sentais enfler en l'écoutant.

Une fois, de temps à autre, au club, on supporte un ennui de ce genre-là, mais le moment vint où je me figurai que j'en avais assez supporté. Il s'entichait de ma personne d'une façon un peu trop évidente. Je ne pouvais mettre le pied au fumoir sans qu'il naviguât dans ma direction, et parfois il venait s'installer à ma table pour bâfrer pendant que je déjeunais. Certains jours il se cramponnait littéralement à moi. C'était un sinistre raseur, encore qu'il se bornât à une seule victime ; et, dès le premier instant, il y eut dans sa manière quelque chose qui indiquait presque qu'il devinait en moi une aide possible ; il pressentait qu'avec moi il avait une chance lointaine, exceptionnelle, que nul autre ne lui offrait.

– Je donnerais je ne sais quoi pour le diminuer, ce poids... je ne sais quoi !

Et il me fixait avec ses petits yeux bouffis, par-dessus ses bajoues soufflantes.

Pauvre vieux Pyecraft ! Il sonne en ce moment même pour commander un autre gâteau beurré !

Un jour il révéla sa véritable préoccupation.

– Notre pharmocopée, – me dit-il, – notre pharmacopée occidentale n'est rien moins que le dernier mot de la science médicale. On m'a dit qu'en Extrême-Orient...

Il se tut et me regarda, les yeux écarquillés, comme si j'avais été une bête curieuse dans un aquarium. Tout à coup la colère me gagna.

– Écoutez, – fis-je. – Qui vous a parlé des recettes de mon arrière-grand-mère ?

– Ma foi... – balbutia-t-il.

– Chaque fois que nous nous sommes vus, et, depuis une semaine, c'est arrivé assez fréquemment, vous n'avez cessé de faire des allusions à mon petit secret.

– Ma foi, – dit-il, – puisque vous avez mis le doigt dessus, je l'avoue, oui, c'est vrai. Je tiens la chose de...

– De Patisson ?

– Indirectement, – répondit-il, ce qui, je crois, était un mensonge.

– Patisson, – expliquai-je, – a essayé une de ces recettes à ses risques et périls...

Il pinça les lèvres et s'inclina.

– Les recettes de mon arrière-grand-mère, – repris-je, – sont délicates à manier. Mon père était sur le point de me faire connaître...

– Il ne l'a pas fait ?

– Non. Mais il m'a averti. Lui-même, jadis, s'est risqué à en expérimenter une.

– Ah !... Mais pensez-vous que ?... Supposez... qu'il s'en trouve une...

– Ce sont de curieux documents, et leur seule odeur... Non !

Après m'avoir fait aller jusque-là, Pyecraft était résolu à me pousser plus loin encore. Je craignais toujours, si j'abusais par trop de sa patience, qu'il se laissât soudain tomber sur moi et m'étouffât. J'avoue que je fus faible. Mais aussi Pyecraft m'ennuyait. J'en étais arrivé à éprouver à son égard une espèce d'agacement qui m'incita à lui dire :

– Eh bien, risquez la chance !

La petite expérience de Patisson, à laquelle j'avais fait allusion, était une chose toute différente. Peu importe sa nature, mais en tout cas j'avais la certitude que la recette dont je m'étais servi alors était inoffensive. Je ne savais rien des autres et, en somme, je doutais fort de leur efficacité. Pourtant, même si Pyecraft s'empoisonnait... Il faut avouer que l'empoisonnement de Pyecraft m'apparut comme une œuvre colossale.

Le soir même, je sortis de mon coffre-fort, le bizarre coffret de santal, au parfum étrange, et me mis à feuilleter les parchemins bruissants. Le personnage qui rédigea les recettes de mon arrière-grand-mère avait évidemment un faible pour les parchemins d'origine hétéroclite, et son écriture était baroque et minuscule au suprême degré. Il y en a, de ces recettes, qui sont pour moi complètement indéchiffrables, et aucune n'est facilement lisible, encore que, dans ma famille, composée de fonctionnaires des Indes, on se transmette de génération en génération une connaissance assez approfondie de l'hindoustani. Je ne fus pas long à mettre la main sur ce qu'il me fallait. Assis sur le parquet, auprès de mon coffre-fort, je contemplai pendant quelque temps le parchemin.

– Tenez ! – fis-je le lendemain en m'adressant à Pyecraft, mais je dus vite retirer la feuille qu'il cherchait avidement à saisir. – Autant que je puis déchiffrer ce griffonnage, – lui dis-je, – voici une recette concernant la « perte du poids ».

– Ah ! – soupira Pyecraft.

– Je n'en suis pas absolument sûr, je pense seulement que c'est cela, et, si vous voulez suivre mon conseil, vous vous abstiendrez d'y toucher, parce que, comprenez-vous, mes ancêtres du côté de cette bisaïeule étaient, à parler franchement, de drôles d'individus. Vous voyez, Pyecraft, que je n'hésite pas à ternir la réputation de ma race dans votre intérêt.

– Laissez-moi essayer, – implora-t-il.

Je me renversai dans mon fauteuil, tandis que mon imagination tentait en vain un effort énorme.

– Au nom du ciel ! – m'écriai-je. – À quoi vous imaginez-vous que vous ressemblerez quand vous aurez perdu de votre poids ?

Il n'écoutait aucun argument. Je lui fis promettre de ne plus jamais ouvrir la bouche à propos de sa dégoûtante obésité, quoi qu'il pût arriver, et enfin je lui tendis le petit morceau de parchemin.

– C'est un mélange infect, – dis-je.

– Peu importe ! – répliqua-t-il, et il prit la recette.

Il la parcourut d'un air ahuri.

– Mais... mais... – bredouilla-t-il.

Il venait de découvrir qu'elle était écrite en caractères inconnus de lui.

– Autant que ma science me le permet, – lui dis-je, – je vais vous en donner la traduction.

Je fis de mon mieux. Après cela, nous n'échangeâmes plus une parole pendant une quinzaine de jours. Chaque fois qu'il s'aventurait à m'approcher, je fronçais les sourcils et lui faisais signe de s'éloigner. Il respecta notre contrat ; mais, au bout des

quinze jours, il était toujours aussi gros et aussi gras. Alors il rompit le silence.

– Il faut que je parle. Ce n'est pas juste. Il y a quelque chose qui ne va pas. Je n'obtiens aucun résultat, et vous me devez une explication, pour l'honneur de votre bisaïeule.

– Où est la recette ? – questionnai-je.

Je parcourus les diverses prescriptions.

– L'œuf était-il pourri ? – demandai-je.

– Non. Fallait-il qu'il le fût ?

– Cela va sans dire. Dans toutes les recettes de ma pauvre chère arrière-grand-mère, quand l'état ni la qualité ne sont spécifiés, il faut prendre le pire. Elle était énergique, au moins… Et, en outre, il y a une ou deux alternatives possibles pour quelques-unes des autres prescriptions. Vous êtes-vous procuré du venin *frais* de serpent à sonnettes ?

– J'ai acheté un serpent à sonnettes chez Jamrach… Il m'a coûté… Il m'a coûté…

– C'est votre affaire… Cette dernière mention ?…

– Je connais un homme qui…

– Oui… bien… Allons, je vais vous recopier les différentes alternatives… L'orthographe de cette recette est particulièrement atroce… À propos, le chien, ici, doit être évidemment un chien *pariah*.

Pendant le mois qui suivit, je vis Pyecraft constamment au club, aussi gras et aussi inquiet que jamais. Il observait nos conventions, mais parfois il en enfreignait l'esprit en hochant la tête d'un air abattu et désolé. Puis un jour, au vestiaire, il hasarda :

– Votre arrière-grand-mère…

– Pas un mot contre elle, – interrompis-je, et il se tut.

Je m'imaginais qu'il avait renoncé à ses expériences, et un soir je l'entendis parler de son poids à trois nouveaux membres, comme s'il eût été à la recherche de recettes inédites. Enfin, tout à fait à l'improviste, un télégramme me parvint.

– Monsieur Formalyn ! – brailla sous mon nez un jeune groom.

Je pris la dépêche et l'ouvris aussitôt. Je lus : « Au nom du ciel, accourez. Pyecraft. »

– Hum ! – fis-je, et à vrai dire j'étais si content de la réhabilitation que cela promettait à la réputation de mon arrière-grand-mère, que je fis un déjeuner copieux et succulent.

J'obtins au bureau du cercle l'adresse de Pyecraft, et je partis, aussitôt que j'eus avalé mon café et mon petit verre de Bénédictine. Je n'attendis même pas que mon cigare fût achevé. Pyecraft habitait la moitié supérieure d'une maison de Bloomsbury.

– Monsieur Pyecraft ? – m'enquis-je à la porte d'entrée.

– Il est malade, – me répondit-on, – et voilà deux jours qu'il n'est pas sorti.

– Il m'attend, – assurai-je, et on me laissa monter.

Arrivé au premier étage, je sonnai à une porte treillissée.

« Il n'aurait pas dû essayer, voilà tout, me disais-je. Un être qui bâfre comme un porc doit, en toute justice, ressembler à un porc. »

Une femme d'aspect respectable, avec un visage anxieux et le bonnet négligemment posé sur la tête, se présenta derrière le treillis et m'examina. Je donnai mon nom, et, avec des manières inquiètes, elle entrouvrit la porte.

– Eh bien ? – demandai-je, quand je fus sur le palier précédant l'appartement.

– Il a dit de vous faire entrer aussitôt que vous arriveriez, – expliqua-t-elle, et elle me regarda sans se presser de m'introduire. Puis, en confidence, elle ajouta :

– Il est enfermé à clef.

– Enfermé à clef ?

– Oui, monsieur ; il s'est enfermé hier matin et il n'a laissé entrer personne, monsieur. Et à chaque instant, il jure ! Oh ! mon Dieu !

Je tournai les yeux vers la porte qu'elle indiquait de la tête.

– Dans cette pièce ? – questionnai-je.

– Oui, monsieur.

– Que se passe-t-il ?

Elle hocha la tête tristement.

– Il n'arrête pas de réclamer des victuailles, monsieur, des choses lourdes. Je lui procure ce que je peux. Du porc, je lui en ai donné, du pâté, des saucisses, toutes sortes de choses de ce genre, et pas de pain. « Laissez cela dehors, s'il vous plaît », commande-t-il, et il faut que je m'en aille. Il mange, monsieur, que c'en est terrible.

J'entendis à l'intérieur un appel de voix de flûte.

– C'est vous, Formalyn ?

– C'est vous, Pyecraft ? – demandai-je, et je me mis à cogner à coups de poing dans la porte.

– Dites-lui qu'elle s'en aille.

J'obéis. Alors je perçus un curieux tapotement sur la porte, comme si quelqu'un eût cherché le loquet en tâtonnant ; en même temps je reconnaissais les grognements familiers de Pyecraft.

– C'est parfait, – fis-je. – Elle est partie.

Mais longtemps encore la porte resta close.

J'entendis la clef tourner dans la serrure. La voix de Pyecraft proféra :

– Entrez vite !

Je tournai le bouton et ouvris. Naturellement, je m'attendais à apercevoir Pyecraft. Eh bien, il n'était pas là ! Jamais de ma vie je n'avais éprouvé un choc pareil. La pièce dans laquelle je me trouvais était son cabinet de travail, et il y régnait un désordre indescriptible. Des plats et des assiettes voisinaient avec les livres et le matériel à écrire ; plusieurs sièges étaient bousculés... Mais Pyecraft ?...

– Ça va bien, mon vieux ! Fermez la porte, – dit-il, et je le découvris enfin.

Il restait en l'air, tout contre la corniche, dans le coin voisin de l'entrée, comme si quelqu'un l'avait englué contre le plafond. Sa face était terrifiée et courroucée. Il haletait et gesticulait.

– Fermez la porte, – répéta-t-il. – Si cette femme s'aperçoit de ce qui se passe...

J'allai fermer et, du coin opposé, je le contemplai.

– Si quelque chose cède et que vous dégringoliez, – dis-je – vous vous casserez le cou.

– Je le voudrais bien ! – fit-il en soufflant.

– À votre âge, et avec votre poids, on ne se livre pas à de telles acrobaties...

– Ah ! taisez-vous, – implora-t-il d’un air agonisant. – Je vais vous conter cela.

– Comment diable faites-vous pour tenir là-haut ? – questionnai-je.

Tout à coup, je compris qu’il ne se tenait là-haut par aucun moyen ordinaire, mais qu’il y flottait, pour ainsi dire, comme une vessie gonflée aurait pu flotter dans la même position. Il commença à se débattre pour se détacher du plafond et descendre au long du mur jusqu’à moi.

– C’est la... recette, – articula-t-il, et halant. – Votre arrière-grand...

Tout en parlant il avait mal saisi le cadre d’une gravure qui céda. Il remonta d’un bond, tandis que le tableau venait se briser sur le dossier du canapé. Pyecraft heurta le plafond avec un bruit sourd, et je compris alors pourquoi il était taché de blanc aux courbes et aux angles les plus saillants de sa personne. Il recommença avec plus de précaution, en se servant de la cheminée.

C’était réellement un spectacle fort extraordinaire de voir ce gros homme à l’aspect apoplectique s’essayant, la tête en bas, à descendre du plafond jusqu’au plancher.

– Cette recette... trop bien réussi, – bredouilla-t-il.

– Comment cela ?

– Perte de poids... presque complète...

Alors naturellement je compris.

– Sapristi, Pyecraft ! – m’écriai-je, – ce que vous vouliez c’était donc un remède contre l’obésité ! Mais vous parliez toujours de votre poids !

Sans savoir pourquoi, j'étais enchanté. À ce moment-là, j'éprouvais réellement une affection sans bornes pour Pyecraft.

– Permettez que je vous aide, – dis-je, et, lui prenant la main, je l'attirai en bas. Il agitait les jambes en tous sens, s'efforçant de prendre pied quelque part. Cela faisait penser à un drapeau par un jour de grand vent.

– Cette table, – implora-t-il, en indiquant du doigt le meuble, – est en acajou massif et fort lourde. Si vous pouviez me faire passer dessous...

Je l'y logeai, et il s'y balança comme un ballon captif, tandis que, debout sur le devant du foyer, je causais avec lui.

– Racontez-moi ce qui vous est arrivé – fis-je, en allumant un cigare.

– J'ai pris le mélange.

– Quel goût ?

– Épouvantable !

– Tous les mélanges obtenus par les recettes de mon arrière-grand-mère étaient du même genre. À considérer les ingrédients composants, le composé probable et ses résultats possibles, tous ces remèdes m'étaient apparus comme fort peu engageants. Pour ma part...

– J'en ai pris d'abord une petite gorgée... Et comme, au bout d'une heure, je me sentais mieux et plus léger, je résolus d'avaler le reste...

– Mon pauvre Pyecraft !

– Je me pinçai les narines, – expliqua-t-il, – et alors je ne cessai de me sentir de plus en plus léger, et, malgré moi, vous savez...

Tout à coup, il s'abandonna à un accès de colère.

– Mais mille diables ! Qu'est-ce que je vais bien faire ?

– Il est une chose qui me paraît à peu près évidente et que vous ne devez pas faire, – observai-je. – Si vous sortez, vous vous mettrez à monter, à monter... – Et j'agitai les bras vers le ciel. – Il faudrait envoyer Santos-Dumont après vous pour vous ramener.

– Je suppose que l'effet finira par disparaître.

Je secouai négativement la tête.

– Je ne pense pas qu'il faille compter là-dessus.

Alors, il eut un nouvel accès d'emportement : il lançait des coups de pied aux meubles adjacents et tapait à coups de talon sur le plancher. Il se conduisit fort mal, comme on doit s'y attendre de la part d'un homme gros et gras, intempérant. Il s'exprima sur mon compte et sur celui de ma bisaïeule en des termes qui manquaient absolument de discrétion.

– Mais je ne vous ai jamais prié de prendre cette décoction, – objectai-je.

Dédaignant généreusement les insultes qu'il me prodiguait, je m'installai dans son fauteuil et commençai à lui parler sur un ton tranquille et amical. Je lui expliquai que c'était là un ennui qu'il s'était attiré lui-même, ennui qui avait un air de justice compensatoire. Il mangeait beaucoup trop... Il contesta ce point et, pendant un moment, discuta avec vivacité. Il devint même bruyant et violent : aussi renonçai-je à lui exposer la morale de son cas.

– Puis, – ajoutai-je, – vous avez commis le péché d'euphémisme. Vous avez appelé votre mal non pas « obésité », ce qui est exact et sans gloire, mais « gros poids »... Vous...

Il m'interrompit pour admettre tout cela. Mais que devait-il faire ?

J'émis l'idée qu'il s'efforçât de s'adapter à ces nouvelles conditions. Ainsi nous en vînmes à la partie vraiment raisonnable de l'affaire. J'insinuai qu'il ne lui serait pas difficile d'apprendre à marcher avec les mains sur le plafond...

– Je ne peux pas dormir, – fit-il.

Ce n'était pas là une difficulté sérieuse. Il était parfaitement possible, indiquai-je, d'improviser un lit sous un sommier en fil de fer, de fixer les matelas avec de larges sangles et de faire boutonner les draps, les couvertures et le reste, sur le côté. Il lui faudrait seulement mettre sa gouvernante dans les confidences... Après nous être chamaillés un instant sur ce point, il se rangea à mon avis.

(Par la suite, ce fut tout à fait charmant de voir de quelle façon magnifiquement naturelle la bonne dame avait accepté toutes ces surprenantes inversions.)

Il pourrait avoir dans sa chambre un grand escabeau, et tous ses repas lui seraient servis sur les rayons supérieurs de la bibliothèque. Nous imaginâmes en outre un moyen ingénieux par lequel il lui serait possible d'atteindre le plancher chaque fois qu'il le voudrait, et ce fut simplement d'installer les volumes de l'Encyclopédie Britannique (dixième édition) sur le haut des rayons. Il n'avait qu'à prendre un volume sous un bras, et il arrivait ainsi à terre. Il fut convenu aussi qu'on ferait sceller des crampons de fer au long des lambris du bas, de façon qu'il pût s'en servir chaque fois qu'il aurait besoin de quelque chose dans les parties inférieures de la pièce.

À mesure que nous organisions tout cela, j'y prenais un intérêt des plus vifs. C'est moi qui appelai la gouvernante et la mis au courant, et moi encore qui installai presque seul le lit renversé. En fait, je passai deux jours entiers dans son appartement. Je sais fort bien manier un tournevis, et je combinai toutes sortes d'ingénieuses adaptations pour lui ; je disposai un fil supplémentaire qui le mit en communication plus facile avec ses

sonneries, je tournai dans le sens opposé ses lampes électriques, et ainsi de suite. Tous ces travaux m'amusaient extrêmement, et c'était délicieux de se représenter Pyecraft sous la forme d'une grosse mouche à viande, rampant sous son plafond et grimpant aux linteaux de ses portes pour passer d'une pièce à l'autre... et ne venant plus au club, plus jamais, jamais plus ! ! !...

Mais alors, ma fatale ingéniosité m'emporta trop loin. J'étais assis auprès de son feu, buvant son whisky, et il était installé dans son coin favori, près de la corniche, clouant un tapis épais sur le plafond, quand une idée me frappa.

– Sapristi, Pyecraft ! Tout cela est parfaitement inutile !

Et, avant que j'eusse pu calculer les conséquences complètes de ce que j'allais dire, je lâchai le paquet.

– Des vêtements de dessous en plomb ! – m'écriai-je.

Le mal était fait !... Ce fut presque avec des larmes que Pyecraft reçut la chose.

– Je reprendrai mon équilibre comme il faut ! – pleurnicha-t-il.

Je lui révélai tout le secret sans prévoir où cela me conduirait.

– Achetez des feuilles de plomb, – dis-je, – découpez-les en rondelles, faites-en coudre dans vos vêtements de dessous, jusqu'à ce qu'il y en ait assez. Mettez des chaussures à semelles de plomb, portez un sac à main plein de barres de plomb, et le tour est joué. Au lieu d'être prisonnier ici, vous pourrez aller et venir, et même voyager...

Une idée plus heureuse encore me vint.

– Vous n'aurez plus à craindre les naufrages. Il vous suffira de laisser filer quelques-uns de vos vêtements ou tous même, de

ne garder à la main que le poids de bagage nécessaire, et vous voltigerez au-dessus des flots...

Dans son émotion, il laissa choir son marteau qui me frôla le nez.

– Sapristi ! – s'écria-t-il, – et je pourrai retourner au club !

Son exclamation coupa court à mon enthousiasme.

– Sapristi ! – répétai-je. – Oui, naturellement... vous pourrez y retourner !

Il y est retourné. Il y retourne. Il est assis derrière moi en ce moment, avalant une troisième portion, pour le moins, de cake beurré. Et personne au monde, sauf sa gouvernante et moi, ne sait qu'il ne pèse réellement rien, qu'il n'est qu'une masse de matière assimilatoire, un simple nuage vêtu, *niente, nihil,* le plus impondérable des hommes. Il va rester là, à m'épier, jusqu'à ce que j'aie fini d'écrire ceci. Alors, s'il le peut, il m'agrippera au passage, il s'avancera houleusement vers moi...

Pour la centième fois, il me redira toute l'histoire, l'effet que cela produit et celui que cela ne produit pas, comment parfois il lui semble que ça diminue un peu. Et toujours quelque part, dans ce discours abondant et gras, cette recommandation :

– Vous gardez le secret, hein ? Si quelqu'un le savait... je serais tellement honteux... ça vous donne un air si bête, vous comprenez... Marcher au plafond à quatre pattes, et tout le reste...

Et, maintenant, il s'agit d'éviter Pyecraft qui occupe une admirable position stratégique entre la porte et moi.

LA PLAINE DES ARAIGNÉES[11]

---

11 Titre original : *The Valley of Spidders*, tirée de *Douze Histoires et un rêve.*

Vers midi, à un coude formé par le lit du torrent, les trois chasseurs débouchèrent soudain en vue d'une vaste plaine. La tranchée sinueuse et rocailleuse, par laquelle ils avaient si longtemps et péniblement poursuivi la trace des fugitifs, s'ouvrait sur une large rampe. Cédant à la même impulsion, les trois hommes quittèrent la piste et chevauchèrent vers un monticule couronné d'arbres au feuillage vert sombre ; là, ils firent halte, l'homme à la bride incrustée d'argent, en tête, les deux autres un peu en arrière, ainsi qu'il convenait.

Pendant quelque temps ils scrutèrent d'un œil avide l'immense plaine qui s'étalait devant eux et s'enfuyait dans le lointain. Cette désolante étendue d'herbe jaunie n'était rompue çà et là que par de rares touffes de buissons épineux et secs, et par la vague délinéation de quelque ravine, maintenant tarie. La surface cuivrée allait se perdre sur les flancs bleuâtres de collines plus lointaines encore, collines d'un vert plus vif, semblait-il, que dominaient les cimes neigeuses de montagnes sans base visible, comme suspendues dans l'azur du ciel, et s'échelonnant, plus puissantes et plus audacieuses, vers le nord-ouest, où la plaine se refermait. À l'ouest, la vallée s'élargissait jusqu'à l'horizon, marqué, dans l'éloignement, par la tache sombre des forêts.

Mais les trois hommes ne regardaient ni à l'est ni à l'ouest, ils sondaient obstinément la plaine.

Le cavalier maigre, à la lèvre balafrée, rompit le silence.

– Rien ! – soupira-t-il désappointé. – Mais, après tout, ils avaient une journée d'avance.

– Ils ne savent pas que nous courons après eux, – dit le petit homme qui montait le cheval blanc.

– *Elle* doit bien le supposer, elle, – observa le chef, aigrement et comme à part lui.

– Même alors, ils ne peuvent pas aller vite ; ils n'ont pas d'autre monture que la mule, et, toute la journée, la jeune fille a saigné du pied…

L'homme à la bride d'argent lui lança un regard chargé de fureur.

– Crois-tu que je ne l'aie pas remarqué ? – fit-il dans un ricanement.

– Ça peut servir, en tout cas, – murmura, en aparté, le petit homme.

Le maigre, à la lèvre balafrée, continuait, impassible, à scruter l'étendue.

– Ils n'ont certainement pas eu le temps de franchir la plaine, – assura-t-il. – Si nous trottons ferme…

Mais, jetant un coup d'œil sur le cheval blanc, il n'acheva pas.

– Le diable emporte les chevaux blancs ! – grommela le cavalier à la bride d'argent, et il se retourna pour toiser la bête, objet de sa malédiction.

Le petit homme, baissant les yeux, regarda entre les oreilles de sa mélancolique monture.

– J'ai fait de mon mieux, – s'excusa-t-il.

Les deux autres se remirent à inspecter la plaine. Le maigre passa le revers de sa main sur sa lèvre balafrée.

– En route ! – commanda soudain le chef.

Le petit homme sursauta, tira sur ses rênes, et les trois chasseurs regagnèrent la piste, à travers l'herbe flétrie qui bruissait à peine sous le piétinement multiple du sabot des chevaux...

Ils descendirent avec précaution la longue et aride déclivité, et, par les buissons tordus et épineux, les tiges noueuses et sèches, aux formes étranges, qui croissaient entre les rocs, ils atteignirent la vallée. Ici, la piste devenait incertaine, car le sol était rarement apparent. Un épais tapis d'herbes desséchées et mortes le recouvrait.

Toutefois, à force de regarder fixement, le cou tendu sur celui des chevaux, à force de s'arrêter à chaque pas, ces visages pâles réussirent à suivre leur proie.

Ils relevaient des foulées, des brins d'herbe couchés et cassés, et, de temps à autre, l'empreinte d'un pied se laissait deviner. Une fois même, le chef vit une tache de sang, qui dénonçait le passage de la jeune métis, et alors, entre ses dents, il la traita d'imbécile.

Le maigre contrôlait les observations de son chef ; le petit homme sur son cheval blanc les suivait, perdu dans un rêve. Ils chevauchaient à la file indienne, le cavalier à la bride d'argent en tête, et ils n'échangeaient pas une parole.

Au bout d'un moment, le petit homme eut cette impression que le monde était bien calme, ce qui le tira brusquement de son rêve. À part le léger cliquetis de leur équipement et des harnais de leurs chevaux, c'était, dans la grande plaine tout entière, le morne repos d'une nature morte. Devant lui cheminaient son maître et son compagnon, l'un et l'autre penchés à gauche sur l'encolure de leurs bêtes, et balancés en cadence, selon l'allure. Leurs ombres les précédaient, silhouettes effilées, compagnes tranquilles et silencieuses. Plus près, cette forme rampante et froide, c'était son ombre à lui. Il promena son regard sur les alentours. Que s'était-il donc produit ? Il songea alors à la ré-

verbération projetée par les arêtes de la montagne, puis au craquement continu des cailloux heurtés et poussés. Quoi encore ?... Pas un souffle d'air ! C'était cela. Quelle terre vaste et silencieuse, dans la monotone somnolence de l'après-midi ! Le ciel s'étalait, sinistre et vide, à l'exception d'un sombre voile de brume qui s'était formé dans le haut de la vallée.

Il redressa l'échine, tirailla sur sa bride, arrondit ses lèvres comme pour siffler, et ne put que soupirer. Il se retourna un moment sur sa selle et fixa la déchirure du défilé par lequel ils étaient venus. Rien ! Des pentes mornes de chaque côté, mais rien qui révélât un arbre, un animal quelconque, encore bien moins une créature humaine. Quel pays, quel désert !

Il retomba dans son attitude première.

Il éprouva une seconde de plaisir à la vue d'un bâton tortu, noir pourpre, qui étincela soudain et s'évanouit dans l'épaisseur du tapis brun. C'était une vipère. Après tout, l'infernale vallée était donc vivante !

Puis, et cela le réjouit davantage encore, un léger souffle vint lui frôler la face, un murmure s'éleva et passa ; sur un monticule, un buisson courba imperceptiblement ses bras noirs et rigides : les premiers symptômes d'une brise possible. Nonchalamment, il mouilla son doigt et le tint en l'air.

D'un coup sec, il tira sur les rênes pour éviter une collision avec le maigre, qui s'était arrêté, en défaut sur la piste. Juste à ce moment d'inattention, il perçut l'œil du maître, braqué sur lui.

Pendant quelque temps, après cela, il s'efforça de s'intéresser à la poursuite. Puis, comme ils avaient repris leur marche, il examina l'ombre de son chef, son chapeau, son épaule, qui apparaissaient et disparaissaient derrière la silhouette plus proche du maigre.

Depuis quatre jours qu'ils avaient franchi les confins du monde habité, ils chevauchaient, – trouvant à peine assez d'eau pour se désaltérer, munis seulement d'une tablette de viande sèche sous leur selle, – à travers roches et montagnes, sur cette terre de désolation où certainement jamais personne ne s'était aventuré avant les fugitifs. Et pourquoi ?

Tout cela pour une fille, une simple enfant capricieuse ! Et cet homme avait à discrétion, pour satisfaire ses plus vils désirs, des populations entières de filles et de femmes ! Pourquoi sa folle passion avait-elle choisi celle-ci entre toutes, se demandait le petit homme, indigné, en passant sur ses lèvres desséchées une langue noircie par la soif. C'était bien là son maître ! Pas d'autre explication : tout simplement parce qu'elle cherchait à lui échapper...

Son œil s'arrêta sur toute une rangée de hautes tiges empanachées qui s'inclinaient avec ensemble ; puis, les pans de l'écharpe soyeuse, qui lui flottaient sur le cou, claquèrent. La brise devenait plus forte, arrachant le voile d'immobilité qui figeait les choses, et c'était tant mieux.

– Hé ho ! – cria le maigre.

Les trois hommes s'arrêtèrent d'un coup.

– Eh bien ? – demanda le chef, – qu'y a-t-il ?

– Là-bas ! – fit le maigre, désignant le fond de la plaine.

– Quoi ?

– Quelque chose qui vient sur nous.

Comme il parlait, un animal fauve émergea sur une crête et descendit vers eux à fond de train. C'était un gros chien sauvage : il courait devant la brise, la langue pendante, l'allure régulière, droit au but, et si absorbé qu'il ne semblait pas voir les cavaliers sur lesquels il s'avançait. Il allait, le nez en l'air, et il

paraissait évident qu'il ne suivait ni une piste ni une proie. Comme il approchait, le petit homme mit la main à l'épée.

– Il est enragé, – dit le maigre.

– Poussons des cris, – conseilla le petit homme, et il cria.

Le chien galopait toujours ; le petit homme avait déjà dégainé, quand l'animal se jeta de côté et passa, haletant. Le petit homme le suivit des yeux, fuyant toujours.

– Il n'avait pas d'écume à la gueule, – observa-t-il.

Quelques minutes, le cavalier à la bride d'argent examina le fond de la plaine.

– En route ! – s'écria-t-il enfin. – Qu'importe !

Et, secouant les rênes, il remit son cheval en marche.

Le petit homme, laissant là cet insoluble mystère d'un chien qui ne fuyait rien autre chose que le vent, se plongea dans une profonde méditation sur la nature humaine.

– En route ! – murmurait-il à part lui. – pourquoi est-il donné à un homme de dire « En route » avec cette incroyable puissance de commandement ? Toujours, durant toute sa vie, l'homme à la bride d'argent a parlé ainsi. Si, moi, je disais ces mots... – rumina le petit homme.

Mais l'idée de désobéir au maître, même dans ses plus fantastiques caprices, dépassait l'imagination. Pour lui, pour tout le monde, cette jeune fille était folle, presque sacrilège. Par comparaison, sa pensée se reporta sur le maigre à la lèvre balafrée ; aussi vigoureux que le maître, celui-là, aussi brave, peut-être même plus brave, et pourtant son sort était d'obéir, d'obéir toujours, aveuglément, passionnément.

Certaines sensations des mains et des genoux ramenèrent le petit homme à des réalités plus immédiates. Il surveilla sa bête et vint se ranger près de son maigre compagnon.

– Avez-vous remarqué comme les chevaux s'agitent ? – questionna-t-il, à mi-voix.

La face maigre se fit interrogatrice.

– Ce vent ne leur dit rien de bon, – ajouta le petit homme, mais, comme le cavalier à la bride d'argent se tournait vers lui, il reprit sa place en arrière.

– Bah ! ça ne fait rien, – proféra la face maigre.

Ils continuèrent à chevaucher quelque temps en silence ; les deux premiers allaient, penchés sur la piste, le dernier surveillait le brouillard qui envahissait la vaste plaine, rampant de plus en plus proche, et il constatait que le vent gagnait en force à chaque minute. Au loin, sur la gauche, il vit une ligne de masses sombres, des sangliers sans doute, qui descendaient la plaine au galop, mais il s'abstint de les signaler, comme de risquer de nouveaux avertissements sur l'inquiétude des montures.

Il aperçut une grande boule blanche lustrée, puis deux, puis trois, pareilles au duvet d'une gigantesque tête de chardon, qui flottaient, chassées par le vent, en travers de la piste. Ces boules planaient très haut dans les airs, elles tombaient soudain, se relevaient et se balançaient un instant, puis, redoublant de vitesse, disparaissaient. Leur vue augmentait l'agitation des chevaux.

Tout de suite après, il observa que beaucoup de ces globes errants, dont le nombre croissait rapidement, descendaient la vallée, accourant vers eux, très vite.

Un cri perçant se fit entendre. Un énorme sanglier traversait la piste, à fond de train ; un instant, il tourna la tête vers les

cavaliers, les épia, puis reprit sa course vers le fond de la vallée. Ce que voyant, les trois hommes s'arrêtèrent et se dressèrent sur leurs selles, le regard tendu vers le brouillard toujours plus épais qui venait sur eux.

– Sans ce duvet de chardon… – commença le chef.

Mais voilà qu'une grosse boule flottante tournoya à une vingtaine de pas d'eux. En réalité, ce n'était pas une sphère régulière, mais quelque chose d'énorme, moelleux, anguleux, filandreux, comme une toile blanche nouée par les coins, une méduse aérienne, pourrait-on dire, qui s'avançait en roulant sur elle-même et en remorquant dans son sillage une longue traînée de rayons et de fils de toile d'araignée.

– Ce n'est pas du duvet de chardon, – opina le petit homme.

– Ça ne me dit rien qui vaille, – reprit le maigre.

Et ils se regardèrent.

– Malédiction ! – cria le chef. – L'air en est plein là-haut ! Si ça dure longtemps de ce train-là, nous serons bientôt complètement arrêtés.

Instinctivement, comme une troupe de daims prend position à l'approche de quelque objet douteux, ils tournèrent leurs chevaux au vent, firent quelques pas et considérèrent ces masses flottantes qui s'avançaient, innombrables. Elles venaient, poussées par la brise, rapides mais sans secousse, s'élevant et s'abaissant sans bruit, tombant à terre, rebondissant bien haut, planant, tout cela d'un mouvement parfaitement uniforme, avec une assurance calme et résolue.

À droite et à gauche des cavaliers, les éclaireurs de cette étrange armée défilèrent, et comme l'un d'eux roulait sur le sol, s'y brisait, amorphe, laissant une traînée rétive de longs rubans

et de filaments agressifs, les trois chevaux commencèrent à prendre peur et à s'ébrouer.

Une impatience soudaine, irraisonnée, s'empara du chef, qui maudit de toutes ses forces les boules flottantes.

– En avant – cria-t-il. – En avant ! Que nous importent ces machines ? Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Reprenons la piste !

Et il se mit à jurer contre son cheval, lui sciant la bouche avec le mors.

Sa fureur éclatait, bruyante. Il clamait :

– Je veux suivre cette piste, entendez-vous ? Où est la piste ?

Il empoigna la bride de son cheval qui caracolait, et se mit à chercher dans l'herbe. Un fil, long et collant, lui tomba en travers de la figure, une vrille grisâtre s'enroula autour du bras qui tenait la bride, quelque chose de gros, de remuant, avec quantité de jambes, lui descendit derrière la tête. Il leva les yeux et découvrit l'une de ces masses grises, à l'ancre, pour ainsi dire, au-dessus de lui, au moyen de ces filaments, et agitant ses extrémités, comme claque la voile d'un bateau qui vire sans bruit. Il eut la sensation d'un foisonnement d'yeux, d'un équipage nombreux de corps accroupis, de membres allongés, aux multiples articulations, qui tiraient sur les amarres pour haler jusqu'à lui cette chose.

Il tint les yeux levés quelques instants, gouvernant d'instinct son cheval cabré, avec la maîtrise d'un cavalier rompu dès longtemps à l'équitation.

Alors, le plat d'un sabre s'abattit sur son dos, l'acier étincela au-dessus de sa tête, tranchant et détachant la boule flottante, et la masse entière, se soulevant doucement, s'écarta et s'envola.

– Des araignées ! – s'écria une voix, celle du maigre. – Ces machines sont pleines de grosses araignées ! Seigneur, regardez !

Le chef se surprit considérant quelque chose de rouge, écrasé sur le sol, qui continuait, quoiqu'à moitié détruit, à tordre ses membres impuissants ; mais quand le maigre indiqua une autre masse qui se précipitait sur eux, vite il tira son épée. Au bout de la vallée, on voyait maintenant comme un mur de brouillards déchirés et déchiquetés. Il essaya de se rendre compte de la situation.

– Courons dessus ! – hurlait le petit homme. – Courons dessus !

Il se produisit alors une confusion pareille à une mêlée de combat. Le chef vit le petit homme passer près de lui, pourfendant furieusement d'imaginaires toiles d'araignées ; il le vit lancé comme un boulet contre le cheval du maigre et jetant par terre bête et cavalier. Sa propre monture fit une douzaine de pas, avant qu'il pût la maîtriser. Il leva les yeux pour éviter d'illusoires dangers, puis il se retourna pour voir le cheval culbuté qui se roulait sur le sol, et, par-dessus, le maigre, debout, sabrant une masse grise, déchirée, grouillante, qui se coulait et s'entortillait autour des deux corps.

Et leurs énormes toiles d'araignées s'avançaient, épaisses et rapides, comme un duvet de chardon sur un champ inculte, poussées par le vent de juillet.

Le petit homme avait mis pied à terre, mais sans oser lâcher la gourmette. D'un bras, il luttait pour ramener la bête rétive, tandis que de l'autre il brandissait son épée au hasard.

Les tentacules d'une deuxième masse grise s'agrippèrent sur le maigre et sur l'animal à terre, et lentement, la masse entière s'abattit sur cette proie.

Le chef grinça des dents, empoigna sa bride et, baissant la tête, lança son pur-sang en avant à coups d'éperons. Le cheval qui se roulait à terre se retourna : il y avait sur ses flancs du sang et des formes mouvantes ; le maigre l'abandonna soudain et accourut vers son maître. Il franchit une courte distance, mais ses jambes étaient entortillées et empêtrées dans les filaments ; il essaya avec son sabre quelques mouvements impuissants. Des vrilles grisâtres pendaient de ses membres, un mince voile gris lui barrait la face. De sa main gauche, il frappa quelque chose sur son corps, puis tout à coup il trébucha et tomba. Il lutta pour se relever, chancela, et soudain il se mit à hurler épouvantablement : oh ! oh ! oh ! ohooh ! !...

Le chef put voir les grosses araignées s'amasser sur le malheureux, et d'autres encore descendre à terre.

Comme il s'efforçait de pousser sa monture vers cette forme grise qui gesticulait et hurlait, se soulevant et retombant, il perçut un bruit de sabots : le petit homme, l'arme au fourreau, couché en travers du cheval blanc, essayait de se mettre en selle ; cramponné à la crinière, il passa comme un tourbillon.

De nouveau, un fil collant de mousseline grise vint se planter sur le visage du chef. Tout autour de lui, au-dessus de lui, ce nuage d'araignées, flottant, silencieux, semblait vouloir l'encercler et l'enserrer de plus en plus.

Jusqu'à son dernier jour, il ignora ce qui s'était passé exactement à cette minute. Fit-il vraiment faire demi-tour à son cheval, ou le cheval se lança-t-il de lui-même sur les traces de son compagnon ? Toujours est-il qu'une seconde plus tard, il descendait la vallée à fond de train, exécutant avec son sabre de furieux moulinets. Et, tout autour de lui, portés par la brise de plus en plus rapide, les ballons-araignées, les nefs aériennes, les toiles gonflées lui semblaient se précipiter vers un but précis.

Clip, clap, clip, clap... le cavalier à la bride d'argent chevauchait, sans souci de la direction, l'épouvante au visage, regar-

dant tantôt à droite, tantôt à gauche, le bras et le sabre prêts à frapper. À quelques centaines de mètres en avant, un lambeau déchiqueté accroché derrière lui, le petit homme, qui n'avait pu se remettre complètement en selle, galopait sur son cheval blanc. Les roseaux se courbaient devant eux, il soufflait un vent frais et violent, et, en se retournant, le chef pouvait voir les araignées qui redoublaient de vitesse pour les atteindre…

Uniquement préoccupé d'échapper aux monstres, ce n'est qu'au moment où son cheval se ramassait pour sauter qu'il découvrit le vide devant ses pas, et il ne s'en aperçut que pour se tromper et faire un faux mouvement. Comme il était penché en avant sur le cou de sa monture, il se redressa et se jeta en arrière, mais trop tard.

Pourtant, si, dans son trouble, il n'avait pas su mener le saut, du moins n'avait-il pas oublié comment il faut tomber. Projeté en l'air, il resta un cavalier accompli et se retrouva à terre avec une simple meurtrissure à l'épaule ; son cheval tournoya, battant convulsivement des quatre pieds, puis s'étala, immobile ; son épée vint se planter dans le sol durci et se cassa net en deux, comme si la Fortune ne voulait plus de lui pour Chevalier servant, et l'un des deux tronçons lui passa à un pouce du visage.

En un instant, il fut sur pied, examinant, plein d'anxiété, les toiles d'araignées qui accouraient. Il eut un moment l'idée de fuir, mais, se souvenant du ravin, il fit demi-tour. Une fois, il dut se jeter de côté pour éviter une de ces horreurs volantes ; puis, il dégringola avec agilité les pentes abruptes, hors d'atteinte de la rafale.

Là, abrité par les talus escarpés du torrent desséché, il pourrait se blottir et surveiller en sécurité le passage de ces étranges masses grises, jusqu'à ce que le vent, en se calmant, lui permît de s'échapper. Longtemps il resta accroupi, guettant les étranges masses grises déchiquetées qui traînaient leurs vrilles à travers l'étroite bande de ciel au-dessus de sa tête.

Une araignée égarée vint s'abattre tout près de lui ; elle mesurait bien un pied d'une patte à l'autre, le corps était gros comme la moitié d'une main d'homme. Il la regarda un instant : effroyablement active, elle cherchait par où s'échapper, essayant même de s'attaquer à l'épée brisée ; il leva sa botte en sacrant, et du talon ferré la réduisit en bouillie : durant quelques minutes, il jeta les yeux autour de lui pour en découvrir une autre.

Mais bientôt, assuré que ces essaims d'araignées ne pourraient pas descendre dans la tranchée, il trouva une place propice où il s'assit et tomba dans une profonde méditation, mordillant à son habitude les jointures de ses doigts en rongeant ses ongles. Il en fut arraché par l'arrivée de l'homme au cheval blanc.

Bien avant de rien voir, il entendit un piétinement de sabots, un bruissement de pieds et une voix réconfortante. Le petit homme parut, lamentable vision, traînant encore derrière lui quelques effiloques. Ils s'approchèrent l'un de l'autre sans un mot, sans une salutation. L'homme s'arrêta enfin en face de son maître, qui frémit légèrement sous le regard du subordonné.

– Eh bien ? – fit-il enfin d'une voix dénuée de toute autorité.

– Vous l'avez abandonné ?

– Mon cheval a pris le mors aux dents.

– Je sais, le mien aussi.

Il ricanait, mais sans gaieté.

– Je te dis que mon cheval a pris le mors aux dents, – répéta l'homme qui avait eu une bride incrustée d'argent.

– Nous sommes deux lâches, – fit le petit homme.

L'autre réfléchit quelques minutes, tout en mordant les jointures de ses doigts, et sans quitter des yeux son inférieur.

– Ne me traite pas de lâche, – reprit-il enfin.

– Vous êtes un lâche, tout comme moi.

– Un lâche, soit, car il y a une limite à la bravoure de tout homme, et cette limite, je l'ai enfin connue... mais pas comme toi, et c'est ce qui fait la différence.

– Jamais je n'aurais pu imaginer que vous l'abandonneriez ; il venait de vous sauver la vie, deux minutes avant... Pourquoi êtes-vous notre seigneur ?...

Le chef se remit à mordre ses jointures, et son visage s'assombrit.

– Aucun homme ne me traitera impunément de lâche, – proféra-t-il. – Non !... Une épée brisée vaut mieux que rien... Un cheval blanc avec un éparvin ne portera jamais deux hommes pendant quatre jours... Je déteste les chevaux blancs, mais, cette fois, il n'y a pas le choix. Tu commences à comprendre ?... Je pressens que, te basant sur ce que tu as vu et rêvé, tu te proposes de ternir ma réputation. Ce sont des individus de ton espèce qui détrônent les rois. D'ailleurs, je n'ai jamais pu te souffrir.

– Monseigneur ! – implora le petit homme.

– Non ! Non ! – reprit le chef, et, comme le petit homme bougeait, il se leva d'un coup.

La durée d'une minute peut-être, ils restèrent ainsi les yeux dans les yeux. Au-dessus d'eux les nefs diaphanes passaient, flottant à la dérive. Parmi les cailloux, il se fit un mouvement rapide, un trépignement de pieds, puis un cri de désespoir, un râle et un choc...

Vers la fin du jour le vent s'apaisa ; le soleil se coucha dans la calme sérénité du soir, et l'homme qui avait autrefois monté le pur-sang à la bride d'argent sortit enfin du ravin, avec beaucoup de précautions. Il conduisait maintenant par une pente

douce le cheval blanc. Il aurait voulu revenir vers son coursier mort pour reprendre sa bride incrustée d'argent, mais il craignit que la nuit et une brise plus forte ne le surprissent encore dans la vallée ; de plus il supportait mal l'idée de retrouver la pauvre bête tout entortillée dans des toiles d'araignées et hideusement rongée.

À la pensée de ces toiles, de tous les dangers auxquels il avait échappé de si étrange manière, sa main chercha un petit reliquaire suspendu à son cou et il le pressa quelques instants, le cœur pénétré de reconnaissance.

En même temps, son œil parcourait la plaine.

– J'étais surexcité par la passion, – dit-il, – et maintenant elle a retrouvé sa récompense... Les araignées, sans doute, les ont aussi...

Mais voilà que, de l'autre côté de la plaine, loin des pentes boisées, dans la limpidité du soleil couchant, il aperçut nettement, sans erreur possible, une petite colonne de fumée.

À cette vue sa résignation sereine fit place à une rage stupéfaite. De la fumée ? Il tourna la tête du cheval blanc, qui hésita, car, au même moment, un léger bruissement d'air passait dans l'herbe autour d'eux ; au loin, sur quelques roseaux, pendait une bande grise déchiquetée. Il regarda les toiles d'araignées, puis la fumée.

– Peut-être, après tout, n'est-ce pas eux, – articula-t-il enfin.

Mais il savait à quoi s'en tenir.

Il resta quelque temps à considérer la fumée, puis sauta en selle. Tout en chevauchant, il traçait son chemin au milieu des épaves de toiles volantes. Il se trouva que, pour une cause quelconque, beaucoup d'araignées gisaient, mortes, sur le sol, et celles qui étaient vivantes se repaissaient criminellement de

leurs compagnes, mais, au bruit des sabots du cheval, elles s'enfuyaient.

Leur heure était passée. Sur terre, sans un souffle pour les convoyer, et privées de leur linceul blanc, ces monstres, avec tout leur poison, ne pouvaient plus guère faire de mal.

Il fouettait de sa ceinture celles qui lui semblaient s'approcher trop. Une fois, comme plusieurs traversaient en groupe un endroit découvert, il eut envie de mettre pied à terre et de les écraser sous son talon… Mais il résista à la tentation.

À chaque instant, il se retournait sur sa selle et regardait la colonne de fumée.

– Des araignées ! – murmurait-il sans cesse. – Des araignées ! Bien… Bien… La prochaine fois, moi aussi je tisserai une toile.

LE BAZAR MAGIQUE[12]

[12] Titre original : *The Magic Shop*, tirée de *Douze Histoires et un rêve.*

J'avais vu de loin plusieurs fois le bazar magique. Une fois ou deux j'avais passé devant sa vitrine aux objets attrayants : balles ensorcelées, miroirs magiques, gobelets merveilleux, poupées ventriloques, matériel d'escamotage, paquets de cartes qui avaient l'air « comme les autres » et mille objets de ce genre ; mais jamais il ne m'était venu à l'idée d'entrer. Pourtant un jour, tout à fait à l'improviste, Gip me tira par le doigt et m'amena devant la vitrine : il fit tant et si bien qu'il ne me resta plus qu'à entrer avec lui.

À vrai dire, je n'aurais pas cru que cette boutique, avec sa devanture de dimensions modestes, pût se trouver là, dans Regent Street, entre le marchand de tableaux et le magasin de couveuses artificielles avec les petits poulets, frais éclos, en montre. Mais c'est là qu'elle se trouvait évidemment. Je m'étais imaginé qu'elle se cachait plus bas, vers le Circus, ou au coin d'Oxford Street, ou même dans Holborn, toujours de l'autre côté de la rue, et un peu inaccessible, avec quelque chose d'un mirage... Mais je l'avais là, cette fois, indiscutablement, et l'extrémité de l'index de Gip se promenait en grinçant sur la glace de la devanture.

– Si j'étais riche, – disait Gip, en indiquant l'œuf qui s'escamote, – je m'achèterais cela... Et cela ! – Il désignait le bébé qui pleure. – Et puis cela !

Cela était un mystère et se dénommait, ainsi l'affirmait une étiquette : « Achetez-en un et émerveillez vos amis. »

– Sous un de ces gobelets, – expliquait Gip, – on peut faire disparaître tout ce qu'on veut. Je l'ai lu dans un livre... Tiens, papa, voilà le sou qui s'éclipse, seulement ils l'ont posé comme cela pour ne pas qu'on voie comment se fait le tour.

Gip, ce cher enfant, a hérité des qualités de sa mère ; il ne se proposait certes pas d'entrer dans la boutique et ne se tourmentait pas réellement d'acquérir ces objets. Seulement, vous savez bien, d'une façon tout à fait inconsciente, il m'entraînait du doigt vers la porte, révélant très clairement son désir.

– Ça, – fit-il, en montrant la bouteille magique.

– Qu'en ferais-tu, de ça ? – demandai-je.

À cette question alliciante, il leva vers moi des yeux soudain illuminés.

– Je le montrerais à Jessie, – répondit-il, pensant comme toujours aux autres.

– Il n'y a plus guère qu'une centaine de jours avant ton anniversaire, Gibbles, – dit-je, en mettant la main au loquet.

Gip n'ouvrit pas la bouche, mais il serra plus fort mon doigt et nous entrâmes dans le bazar. Ce n'était pas un bazar commun, c'était un bazar magique, mais Gip ne manifesta aucune impétueuse préférence, comme s'il se fût agi de simples jouets. Il me laissa le soin de la conversation.

La boutique était petite et étroite, assez mal éclairée, et le timbre résonna de nouveau avec un son plaintif, quand nous repoussâmes la porte derrière nous. Pendant quelques minutes nous restâmes seuls et nous pûmes inspecter l'intérieur. Sur la vitrine qui recouvrait le comptoir bas, il y avait un tigre en carton pâte, un tigre grave et aux yeux doux, qui balançait méthodiquement sa tête ; il y avait aussi plusieurs globes de cristal, une main de porcelaine qui tenait des cartes magiques, un stock d'aquariums magiques de dimensions diverses, et un chapeau magique qui, sans la moindre honte, exhibait ses ressorts. Posés à terre et appuyés contre le comptoir, des miroirs magiques vous étiraient démesurément, vous enflaient la tête et vous rapetissaient les jambes, ou vous raccourcissaient et vous gon-

flaient comme une boule. Tandis que ces déformations nous faisaient rire, le marchand, comme je le suppose, était arrivé.

En tout cas, il apparut derrière son comptoir – curieux petit homme, au teint jaune foncé, une oreille plus grande que l'autre et un menton en galoche.

– Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?... – commença-t-il, en étendant ses longs doigts magiques sur la vitrine.

Cette façon de révéler sa présence nous fit tressaillir.

– Je voudrais, – répondis-je, – acheter à mon petit garçon quelques simples tours...

– Tours de passe-passe ? – s'enquit-il. – Mécaniques ?... Ou jeux d'appartement ?...

– Pourvu que ce soit amusant, – dis-je.

– Hum ! – fit le marchand, en se grattant la tête, et en réfléchissant un moment.

Alors, très visiblement, il tira de sa tête une boule de verre.

– Quelque chose de ce genre ? – demanda-t-il, en tendant l'objet.

Le geste était imprévu. J'avais déjà vu exécuter ce tour d'innombrables fois, il fait partie du répertoire ordinaire des prestidigitateurs, mais je ne m'y attendais certes pas ici.

– Ah ! c'est très bien ! – fis-je en riant.

– N'est-ce pas ?

Gip tendit le bras pour prendre la boule, mais trouva vide la main du bimbelotier.

– Elle est dans votre poche, – dit l'homme.

Gip se fouilla, la boule y était.

– Combien vous dois-je ?

– Nous ne faisons rien payer pour les boules de verre, – répondit poliment le commerçant. – Nous les avons, – en parlant il en tira une de son coude, – pour rien.

Et, derrière son cou, il en extirpa une autre qu'il posa sur le comptoir à côté de la précédente. Gip observa prudemment sa boule, puis lança un regard interrogateur sur les deux autres, et finalement fixa ses yeux écarquillés sur le marchand.

– Vous pouvez prendre ces deux-là aussi, – dit celui-ci en souriant. – Et si cela ne vous fait rien, encore une, extraite de ma bouche... Voilà.

Gip, muet, se tourna vers moi comme pour me demander conseil, puis, dans un profond silence, empocha les quatre boules, reprit mon doigt et rassembla son courage en vue de la prochaine aventure.

– C'est ainsi que nous nous procurons les tours sans importance, – remarqua le boutiquier.

Je me mis à rire à la façon de quelqu'un qui comprend une plaisanterie.

– C'est moins cher, en effet, que de les acheter en gros, – dis-je.

– En un sens, – reprit-il. – Quoiqu'il faille payer à la fin, mais pas autant... qu'on le suppose. Nos tours importants, nos provisions quotidiennes, tout ce dont nous avons besoin, nous l'extrayons de ce chapeau... Savez-vous bien, monsieur, si vous m'excusez de vous faire ces confidences, qu'il n'existe pas un seul magasin de gros pour les marchandises magiques. Je ne sais si vous avez remarqué notre enseigne : Véritable Bazar Magique.

Il tira de sa joue une carte commerciale et me la tendit.

– Véritable, – répéta-t-il, le doigt sur le mot, et il ajouta : – Il n'y a absolument aucune tromperie.

« À coup sûr, il pousse la plaisanterie passablement loin », pensai-je.

Avec un sourire d'une affabilité particulière il se tourna vers Gip.

– Vous êtes, jeune homme, un excellent petit garçon.

Je fus surpris de cette affirmation, parce que, dans l'intérêt de la discipline, c'est là un secret qu'on ne dévoile pas, même à la maison. Mais Gip l'accepta avec un silence imperturbable, sans quitter le marchand des yeux.

– Il n'y a que les excellents petits garçons qui peuvent franchir cette porte.

Comme pour en donner la preuve, il y eut à la porte un trépignement et l'on entendit une petite voix pleurnicharde :

– Non, na, je veux entrer là, papa, je veux entrer là, na.

Un père, assommé, horripilé, proposait des consolations et des compensations.

– Mais c'est fermé, Edward, – affirmait-il.

– Non, ça ne l'est pas ! – protestait le petit garçon.

– Si, c'est bien fermé, – nous dit le marchand. – C'est toujours fermé pour ce genre d'enfants là.

Au même moment, nous entrevîmes le bambin, avec sa petite figure flasque et pâle, comme les enfants qui mangent trop de sucreries et de pâtisseries ; les traits déformés par la colère et l'entêtement, l'affreux petit égoïste s'obstinait à remuer la poignée.

– C’est inutile, monsieur, – assura le marchand, quand, poussé par mon obligeance naturelle, je me précipitai vers la porte pour l’ouvrir.

Bientôt, l’enfant gâté, trépignant et hurlant, s’éloigna.

– Comment avez-vous fait cela ? – demandai-je, soulagé.

– Magie ! – expliqua le boutiquier, en agitant la main.

Et voilà qu’au bout de ses doigts des étincelles colorées flambèrent et s’éteignirent dans l’obscurité du bazar.

– Avant d’entrer, vous disiez, – reprit-il, s’adressant à Gip, – que vous aimeriez une de nos boîtes : « Achetez-en une et émerveillez vos amis. »

– Oui, – répondit Gip, rassemblant toute sa vaillance.

– Elle est dans votre poche.

Penché par-dessus le comptoir, le surprenant personnage (il avait un corps extraordinairement long) exhiba l’article, à la façon des prestidigitateurs.

– Du papier, – fit-il, et il sortit une feuille du chapeau à ressorts. – De la ficelle, – et de sa bouche, il dévida une interminable pelote ; le paquet terminé, d’un coup de dents, il trancha la ficelle et parut avaler la pelote. Puis, il alluma une bougie au nez d’une poupée ventriloque, poussa dans la flamme un de ses doigts, qui était devenu rouge comme de la cire, et scella le paquet.

– Puis, vous vouliez aussi un œuf qui s’escamote, – continua le marchand, en en prenant un dans la poche de côté de ma jaquette et l’empaquetant de la même façon. Ensuite, ce fut le tour du Bébé qui pleure. À mesure qu’ils étaient prêts, je donnais chaque paquet à Gip qui les pressait bien fort sur sa poitrine.

Il ne desserrait pas les dents, mais ses yeux me paraissaient aussi éloquents que l'étreinte de ses bras. Il était en proie à d'inexprimables émotions : il voyait là de la *véritable* magie.

Alors, en tressaillant, je sentis quelque chose qui remuait dans mon chapeau, quelque chose de doux qui sautillait. Je me découvris aussitôt, et un pigeon effarouché s'envola jusque sur le comptoir, et disparut, je crois, dans une boîte, derrière le tigre en carton-pâte.

– Tut, tut, – fit le marchand, s'emparant dextrement de mon couvre-chef. – Quel oiseau indiscret ! Par ma foi, il couvait.

L'homme secoua mon chapeau, et fit tomber, dans sa main tendue, deux ou trois œufs, une grosse bille de marbre, une montre, une demi-douzaine des inévitables boules de verre, et enfin du papier plié, froissé, encore, toujours, sans cesse, – n'arrêtant pas de disserter sur l'habitude fâcheuse qu'ont les gens de négliger de brosser leurs chapeaux *à l'intérieur ;* il disait tout cela poliment, certes, mais d'une façon qui s'appliquait indiscrètement au possesseur du chapeau.

– Toutes sortes de choses s'y accumulent, monsieur... Ce n'est pas seulement vous, en particulier, monsieur... Presque tous les clients... C'est étonnant ce qu'ils portent de choses sur eux sans s'en douter.

Le tas de papier froissé augmentait, grandissait, bientôt on ne vit plus que la tête du marchand qui finalement fut complètement submergé. Néanmoins sa voix nous parvenait toujours.

– Aucun de nous ne sait ce que l'agréable dehors d'un être humain peut cacher, monsieur. Ne sommes-nous donc que des extérieurs brossés, des sépulcres blanchis ?...

Sa voix s'arrêta – exactement comme si vous veniez d'atteindre, avec une brique bien lancée, le gramophone de votre voisin. Ce fut le même silence instantané. Le froissement du papier cessa et on n'entendit pas un bruit.

– Avez-vous terminé avec mon chapeau ? – demandai-je au bout de quelques secondes.

Je n'obtins aucune réponse. Je regardai Gip et Gip me regarda, et nous vîmes nos images déformées, étranges, graves et tranquilles, dans les miroirs magiques.

– Nous allons partir, à présent, – repris-je. – Voulez-vous me dire à combien tout cela se monte ?

Pas davantage de réponse...

– Eh bien ! – fis-je, en élevant la voix. – Je voudrais ma facture et mon chapeau, s'il vous plaît.

Je crus entendre comme un reniflement derrière le tas de papier.

– Regardons derrière le comptoir, – dis-je à Gip. – Il se moque de nous.

Je conduisis Gip derrière le tigre à tête branlante et derrière le comptoir : il n'y avait personne. Seul, mon chapeau était à plat, sur le sol ; à côté, un lapin blanc à grandes oreilles pendantes, tel qu'en ont les prestidigitateurs, semblait perdu dans ses méditations, et il avait cet air stupide et ahuri que seuls peuvent avoir les lapins des prestidigitateurs. Je repris mon chapeau, et le lapin s'éloigna en trottinant.

– Papa, – fit Gip, en un murmure timide.

– Qu'y a-t-il, Gip ?

– Ah ! que cette boutique me plaît.

« Elle me plairait infiniment aussi, pensais-je, si le comptoir ne se mettait pas soudain à grandir et à barrer le chemin de la porte. »

Mais je me gardai d'attirer l'attention de Gip sur ce fait.

– Petit ! Petit ! – disait l’enfant, en tendant la main vers le lapin qui trottinait devant nous. – Petit, fais-moi un tour de magie.

Gip suivit des yeux l’animal, tandis qu’il passait par une porte entrebâillée que je n’avais certainement pas remarquée l’instant précédent. Puis, cette porte s’ouvrit, et l’homme à l’oreille plus grande que l’autre reparut. Il souriait toujours, mais son regard croisa le mien avec une expression d’amusement et de défi.

– Vous aimeriez voir notre salle d’exposition, sans doute ? – insinua-t-il avec une innocente suavité.

Gip m’entraîna par le doigt. Je lançai un coup d’œil vers le comptoir, et mon regard rencontra encore une fois celui du boutiquier. Je commençais à trouver toute cette magie un peu trop authentique.

– C’est que nous n’avons plus grand temps, – répondis-je. Quoi qu’il en soit, avant que ma phrase ne fût achevée, nous étions dans la salle.

– Toutes les marchandises sont de la même qualité, – fit remarquer le marchand en frottant ses mains flexibles, – et cette qualité est la meilleure. Rien ici qui ne soit de véritable magie et garanti entièrement drôle. Excusez-moi, monsieur.

Je le sentis qui tirait sur quelque chose qui se cramponnait à ma manche ; puis, je le vis tenant par la queue un petit démon rouge qui se débattait, luttait, essayait de lui prendre la main pour la mordre ; presque aussitôt, le marchand l’eut envoyé avec insouciance derrière le comptoir. Sans doute ce n’était là qu’un jouet de caoutchouc, mais sur le moment !… Le geste du marchand était exactement celui de l’homme qui manie une minuscule et dangereuse vermine. Je lançai un coup d’œil vers Gip, mais Gip était tout yeux pour un cheval à bascule, magique évidemment. Je fus heureux qu’il n’eût pas vu le démon rouge.

– Dites donc, – fis-je à mi-voix, indiquant de l’œil Gip et le démon rouge. – En avez-vous beaucoup comme cela ?

– Ce n’est pas à nous ! Vous l’avez probablement apporté avec vous, – répliqua le boutiquier, à mi-voix lui aussi, et avec un sourire plus éblouissant que jamais. – C’est étonnant ce que les gens portent sur eux sans s’en apercevoir. – Puis, s’adressant à Gip : – Voyez-vous quelque chose qui vous plaise ici ?

Il y avait là, certes, beaucoup de choses qui plaisaient à Gip. Avec un mélange de confiance et de respect, il se tourna vers l’inconcevable négociant.

– Est-ce là une épée magique ? – demanda-t-il.

– Ce jouet est une épée magique. Elle ne plie, ni ne se brise, ni ne coupe les doigts. Elle rend celui qui la porte invincible dans la bataille contre tout humain au-dessous de dix-huit ans. Il y en a à tous les prix, depuis une demi-couronne jusqu’à sept shillings et demi, suivant la taille. Ces panoplies sur cartons sont fort utiles pour les jeunes chevaliers errants : bouclier de sûreté, sandales de rapidité, casque d’invisibilité.

– Oh ! papa ! – s’écria Gip haletant.

Je voulus savoir combien coûtaient ces panoplies, mais le marchand ne m’écoutait pas. Il s’était emparé de Gip, à présent ; il lui avait fait lâcher mon doigt. Il s’embarquait dans l’explication de tout son maudit stock et rien ne pouvait l’arrêter. Bientôt, avec un serrement de cœur et un sentiment de jalousie inquiète, je m’aperçus que Gip tenait le doigt du personnage comme habituellement il tenait le mien. Sans doute, ce que racontait le quidam était intéressant, et il avait un lot sans pareil de marchandises captieuses... pourtant...

Je les suivais pas à pas, ouvrant à peine la bouche et ne quittant pas de l’œil le prestidigitateur. Après tout, Gip y prenait plaisir, et sans doute, quand viendrait le moment de partir, nous nous arracherions facilement à ces délices.

Cette arrière-salle, longue, avec d'innombrables coins et recoins, était une sorte de galerie coupée de comptoirs, d'étagères, de piliers, avec des ouvertures voûtées conduisant à d'autres rayons où des employés extrêmement bizarres flânaient en nous épiant ; et il y avait partout des miroirs et des tentures, au milieu desquels on ne se reconnaissait plus, à ce point vraiment que bientôt il me fut impossible de savoir par quelle porte nous étions entrés.

Le marchand montra à Gip des trains magiques qui se mettaient en marche sans vapeur et sans mécanique, dès qu'on avait ouvert les signaux ; puis d'infiniment précieuses boîtes de soldats qui devenaient vivants dès qu'on avait seulement enlevé le couvercle et prononcé un mot... Je n'ai pas l'oreille très fine, et c'était un son qu'on obtenait en tortillant la langue, mais Gip, qui a l'oreille de sa mère, l'attrapa aussitôt.

– Bravo ! – s'écria le marchand en replaçant les soldats, sans cérémonie, dans leur boîte, et en la tendant à Gip. – À votre tour !

Instantanément Gip avait fait vivre tous les soldats.

– Vous prenez cette boîte ? – s'enquit notre guide.

– Nous la prenons, – répondis-je, – à moins que vous ne nous la vendiez à son entière valeur... auquel cas il faudrait être milliardaire.

– Non certes, – fit le marchand, qui remit en place d'un tour de main tous les soldats, ferma le couvercle, agita la boîte en l'air et nous l'offrit alors tout enveloppée de papier gris, ficelée, avec les noms, prénoms et adresse de Gip sur l'étiquette.

L'homme éclata de rire à ma surprise.

– Voilà de la véritable magie, – dit-il, – de la magie authentique et réelle.

– Un peu trop authentique pour mon goût, – répétai-je.

Après cela, il se remit à montrer des tours à Gip, des tours bizarres exécutés d'une façon plus bizarre encore. Il les expliquait, en révélait le secret, et le cher enfant hochait sa petite boule de la façon la plus entendue.

Je n'y prêtais pas toute l'attention que j'aurais dû.

– Hé ! Presto ! – s'écriait le boutiquier magique.

– Hé ! Presto ! – répétait l'enfant de sa petite voix claire.

Mais j'étais distrait par d'autres choses. Je me rendais compte décidément de la singulière étrangeté de ce bazar ; il était pour ainsi dire baigné d'étrangeté. Il y avait quelque chose de baroque jusque dans l'aménagement, dans le plafond, dans le plancher, dans les sièges disposés çà et là. J'avais cette sensation curieuse que, chaque fois que je ne les regardais pas directement, ces sièges s'en allaient de travers, se promenaient, jouaient sans bruit aux quatre coins derrière mon dos. La corniche était ornée d'une frise de masques beaucoup trop expressifs pour n'être que du plâtre.

Tout à coup, mon attention fut attirée par l'un des vendeurs aux airs bizarres. Il était à quelque distance et ne se doutait évidemment pas de ma présence. Je le voyais de trois quarts, par-dessus une pile de jouets et à travers l'entrée voûtée d'une galerie ; il était nonchalamment appuyé contre un pilier et exécutait avec ses traits les plus horribles grimaces. C'est avec son nez en particulier qu'il se livra aux plus hideux exercices. Et il faisait tout cela comme quelqu'un d'inoccupé qui veut se distraire soi-même. Tout d'abord, je vis un nez court, bulbeux ; puis, l'homme le projeta soudain en avant comme un télescope ; il l'allongea indéfiniment jusqu'à ce que son appendice fût devenu semblable à une lanière de fouet, rouge, longue, flexible. C'était un véritable cauchemar ; il agitait ce nez en tous sens et le lançait comme un pêcheur à la mouche lance sa ligne.

Ma pensée immédiate fut d'éviter à Gip un pareil spectacle. Je me retournai, mais Gip était totalement captivé par le marchand et ne songeait pas à mal. Tous deux se parlaient à mi-voix en regardant de mon côté. Gip était debout sur un petit tabouret et le boutiquier tenait à la main une sorte de grand tambour.

– Jouons à cache-cache, papa. Tu y es ? – me cria l'enfant.

Avant que j'eusse pu rien faire pour l'en empêcher, le marchand l'avait recouvert avec le grand tambour. Je compris immédiatement le danger.

– Retirez cela ! Tout de suite ! Vous allez effrayer cet enfant. Retirez cela !

L'homme aux oreilles inégales souleva le tambour sans dire un mot, et présenta le gros cylindre dans ma direction pour me montrer qu'il était vide. Le petit tabouret était vide aussi. En cette seconde, mon fils avait entièrement disparu...

Vous connaissez peut-être cette angoisse sinistre qui vient comme une main invisible vous tordre le cœur. Elle abolit votre personnalité habituelle et vous laisse de sang-froid et réfléchi, sans lenteur ni hâte, sans colère et sans peur. C'est ainsi que je me sentais.

Je m'avançai vers le boutiquier grimaçant et repoussai du pied son tabouret.

– Cessez cette folie ! – ordonnai-je. – Où est mon fils ?

– Vous voyez, – fit-il, en exhibant encore l'intérieur de son cylindre. – Il n'y a pas la moindre tromperie.

J'étendis brusquement la main pour le saisir à la gorge, mais il m'évita d'un mouvement habile. Je recommençai, mais il se retourna et, poussant une porte, il éclata de rire et disparut.

– Arrêtez ! – criai-je.

Je bondis derrière lui… dans les plus profondes ténèbres.

– Pan !

– Que l'bon Dieu m'bénisse ! J'vous avais pas vu v'nir, m'sieur.

J'étais dans Regent Street et je venais de me heurter contre un ouvrier proprement mis. À un mètre de moi, peut-être, et l'air un peu perplexe, Gip me regardait. Je fis à l'ouvrier quelques rapides excuses, et Gip me rejoignit avec un sourire heureux, comme s'il était content de me retrouver après m'avoir perdu un instant.

Il portait quatre paquets. Immédiatement, il reprit possession de mon doigt. Sur l'instant, je fus un peu désorienté.

Je me retournai vers la porte de la boutique magique, et voilà qu'elle n'y était plus ! Il n'y avait ni porte ni boutique, rien, – seulement le pilastre ordinaire, entre le marchand de tableaux et la devanture aux petits poussins… Je pris le seul parti possible dans ce tumulte mental : j'avançai jusqu'au bord du trottoir et brandis mon parapluie pour appeler un cab.

– En voiture ! – dit Gip, dont la joie ne connut plus de bornes.

Je l'aidai à monter ; avec un effort de mémoire, je me rappelai mon adresse, et montai à mon tour. Dans la poche de ma jaquette, un objet insolite révéla sa présence quand je m'assis. Je fouillai et découvris une boule de verre. Avec une exclamation pétulante, je la lançai dans la rue.

Gip ne disait rien. Pendant un certain temps, ni lui ni moi n'ouvrîmes la bouche.

– Papa, – fit-il enfin, – ça, c'était un vrai bazar.

À ces mots, je me demandai quelle idée il pouvait garder de tout cela. Il avait l'air parfaitement sain et sauf – jusque-là, tout

allait bien. Il n'était ni bouleversé ni effrayé, mais simplement plein d'une extraordinaire satisfaction du plaisir qu'il avait eu, et, sur ses genoux, il maintenait ses quatre paquets.

Sapristi ! Que pouvaient-ils contenir ?

– Hum ! – murmurai-je. – Les petits garçons ne vont pas dans des boutiques comme celle-là tous les jours.

Il accepta ce commentaire avec son stoïcisme habituel, et je fus fâché pendant quelques instants de n'être pas sa mère et de ne pouvoir là, tout à coup, *coram populo*, l'embrasser bien fort. Après tout, pensai-je, l'affaire n'a pas tourné si mal !

Mais ce fut seulement lorsque nous eûmes défait les paquets que je commençai vraiment à être rassuré. Trois d'entre eux contenaient des boîtes de soldats, des soldats de plomb comme on en voit partout, mais d'une qualité telle que Gip pouvait oublier que ces paquets avaient à l'origine contenu des objets magiques de l'espèce la plus authentique. Le quatrième renfermait un petit chat, un petit chat blanc vivant, de santé, d'appétit et d'humeur excellents.

J'assistai au dépaquetage avec une sorte de soulagement provisoire, et je m'attardai dans la nursery pendant un temps incalculable...

Il y a de cela six mois. Et maintenant je m'habitue à croire que tout va bien. Le petit chat n'a que la magie naturelle à tous les petits chats, et les soldats ont l'air d'un régiment aussi ferme que le plus exigeant des colonels pourrait le désirer. Et Gip... ?

Les parents intelligents comprendront qu'il me fallait agir prudemment en ce qui concerne Gip. Mais, un jour, je me risquai.

– Aimerais-tu, Gip, que tes soldats deviennent vivants et qu'ils manœuvrent tout seuls ?

– Les miens le font, – répondit Gip. – Je n'ai qu'à dire un mot que je sais, avant d'ôter le couvercle.

– Ils manœuvrent tout seuls, alors ?

– Oh ! absolument, papa. Je ne les aimerais pas sans cela.

Je ne laissai voir aucune inconvenante surprise, et, depuis lors, je suis tombé sur son dos, plusieurs fois, à l'improviste, alors qu'il avait sorti ses soldats, mais jusqu'ici je n'ai jamais pu les surprendre à manœuvrer d'une façon qui ait l'air tant soit peu magique...

C'est si difficile à expliquer.

Il y a aussi une question de finances. J'ai l'incurable habitude de payer notes et factures. À diverses reprises, j'ai parcouru Regent Street en tous sens, à la recherche de ce bazar. J'incline à croire, décidément, qu'à ce sujet l'honneur est satisfait, et que, puisque le nom et l'adresse de Gip leur sont connus, je puis très bien laisser à ces gens, quels qu'ils soient, le soin d'envoyer leur relevé quand ils le jugeront à propos.

LE PAYS DES AVEUGLES[13]

[13] Titre original : *The Country of the Blind*, tirée de *le Pays des Aveugles*.

À plus de trois cents milles du Chimborazo, à une centaine de milles des neiges du Cotopaxi, dans la région la plus déserte des Andes équatoriales, s'étend une mystérieuse vallée : le Pays des Aveugles.

Il y a fort longtemps, cette vallée était suffisamment accessible pour qu'on pût, après avoir franchi d'effroyables gorges et un glacier périlleux, parvenir jusqu'à ses pâturages ; et, en effet, quelques familles de métis péruviens s'y étaient réfugiées, fuyant la cruauté et la tyrannie de leurs maîtres espagnols.

Puis était venue la stupéfiante éruption du Mindobamba, qui, pendant dix-sept jours, plongea Quito dans les ténèbres ; les sources bouillaient à Yaguachi, et, sur les rivières, jusqu'à Guyaquil, les poissons morts flottaient. Partout, sur le versant du Pacifique, il y eut des avalanches, des éboulements énormes, des dégels subits et des inondations ; l'antique crête montagneuse de l'Arauca glissa et s'écroula avec un bruit de tonnerre, élevant à jamais une infranchissable barrière entre le Pays des Aveugles et le reste des hommes.

Au moment où se produisit ce bouleversement, un des premiers colons de la vallée était parti pour une importante mission ; n'ayant pu retrouver aucun passage, il lui fallut, par force, oublier sa femme, son fils, ses amis et tous les biens qu'il avait laissés dans la montagne. Il recommença une existence nouvelle dans le monde de la plaine ; mais la maladie et la cécité l'accablèrent, et, pour se débarrasser de lui, on l'envoya mourir dans les mines.

Pourquoi avait-il quitté cette retraite, où il avait été transporté tout enfant, attaché à un ballot de hardes sur le dos d'un lama ? L'histoire qu'il raconta pour expliquer son voyage fut

l'origine d'une légende qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours au long de la Cordillère des Andes.

La vallée, prétendait-il, jouissait d'un climat égal, et contenait tout ce que pouvait désirer le cœur de l'homme : de l'eau douce, des pâturages, des pentes de riche terre brune garnies d'arbrisseaux à fruits excellents ; d'un côté, grimpaient de vastes forêts de pins qui retenaient les avalanches, et partout ailleurs la vallée était bornée par de hautes murailles de roches gris-vert surmontées d'un faîtage de glaces. Les eaux de la fonte des neiges ne venaient pas jusque-là, mais se déversaient ailleurs par de lointaines déclivités ; parfois, cependant, à de très longs intervalles, d'énormes masses se détachaient du glacier et dégringolaient vers la vallée, sans y atteindre. Jamais il n'y pleuvait ni neigeait ; seules d'abondantes sources, dont les canaux d'irrigation conduisaient les eaux en tous sens, arrosaient les gras pâturages : le bétail se multipliait, les colons prospéraient vraiment. Mais un souci gâtait leur bonheur ; une étrange calamité s'était abattue sur eux, qui rendait aveugles tous les enfants qui leur naissaient, et même la plupart de ceux qu'ils avaient amenés avec eux... C'était pour chercher un charme, un remède contre ce fléau, que lui avait affronté les fatigues, les difficultés et les dangers de la descente des gorges.

En ce temps-là, les hommes ne savaient pas qu'il existe des germes morbides et des infections contagieuses ; ils croyaient que leur mal était le châtiment de leurs péchés. Selon le naïf envoyé, la cécité les affligeait parce que les premiers immigrants, arrivés sans prêtre, avaient négligé d'élever un autel à la divinité en prenant possession de la vallée. Aussi en voulait-il un superbe, efficace, et ne coûtant pas trop cher, pour l'ériger dans leurs prairies ; il lui fallut aussi des reliques et tels autres puissants symboles de foi, des médailles mystérieuses et des prières. Dans son bissac, il avait, pour acheter le saint remède contre le mal, une barre d'argent vierge dont il refusa d'abord d'expliquer

la provenance ; avec l'obstination d'un menteur inexpérimenté, il affirmait que ce métal n'existait pas dans leur vallée ; poussé à bout, il déclara, contre l'évidence, que les habitants avaient fait fondre toutes les monnaies et tous les objets en argent qu'ils possédaient : « Car, disait-il, nous n'avons aucun besoin, là-haut, de métaux précieux... »

On se représente le montagnard aux regards déjà obscurcis, brûlé de soleil, inquiet et dégingandé, tournant fiévreusement sa coiffure entre ses doigts, étranger aux us et coutumes d'en bas, et narrant son histoire, avant le cataclysme, à quelque prêtre attentif et curieux. On se le figure cherchant bientôt à regagner son pays, muni de pieuses et infaillibles panacées et contemplant avec une détresse infinie le chaos de rochers amoncelés à l'endroit où débouchaient auparavant les gorges.

On ne sait rien de plus de ses infortunes, sinon sa mort ignominieuse, au bout de quelques années, épave infortunée d'un éden inaccessible. Le torrent qui jadis coulait à ciel ouvert s'échappait dorénavant par l'ouverture d'une caverne rocheuse, et les dires maladroits du pauvre égaré donnèrent lieu à cette légende d'une race d'aveugles existant quelque part, là-haut, – légende qui, récemment, s'est vérifiée d'une façon presque miraculeuse.

Parmi la population de cette vallée close et oubliée, la maladie, paraît-il, suivit son cours implacable. La vue des vieux s'affaiblit à tel point qu'ils allèrent à tâtons, celle des jeunes fut confuse et basse, et les enfants qui naquirent ne virent pas du tout. Mais la vie était facile dans ce solitaire bassin bordé de neiges, sans épines ni bruyères, sans insectes venimeux ni bêtes mauvaises, avec les lamas doux et paisibles que les premiers habitants avaient accompagnés, poussés et traînés, par les lits des torrents et le fond des gorges, jusqu'à l'inabordable refuge. C'est par degrés imperceptibles que ceux qui voyaient étaient devenus aveugles, de sorte qu'ils se rendaient à peine compte de leur in-

fortune. Ils servaient de guides aux enfants sans regard, qui connurent ainsi merveilleusement la vallée entière, et, lorsqu'à la fin toute vue eut disparu d'entre eux la race n'en dura pas moins.

Ils eurent le temps de s'adapter à l'usage du feu, qu'ils entretenaient soigneusement dans des poêles de pierre. Au début, les habitants de la vallée avaient été des gens simples, illettrés, à peine influencés par la civilisation espagnole, mais conservant quelque chose des traditions d'art de l'antique Pérou et de sa philosophie immémoriale. Puis, les générations succédèrent aux générations. Ils oublièrent maintes habitudes et en inventèrent de nouvelles. La notion du monde plus grand dont ils étaient issus ne fut plus qu'un mythe incertain. En toutes choses, hors la vue, ils étaient forts et capables. Bientôt se révéla parmi eux un homme à l'esprit original, possédant le don de l'éloquence et de la persuasion ; puis il y en eut un second, qui trépassa comme le premier ; mais, après eux, ils laissaient une influence durable. La petite communauté s'accrut en nombre et en intelligence, débattant et résolvant ses problèmes économiques et sociaux, et un temps vint où commença la quinzième génération à compter de l'ancêtre qui était parti vers les pays d'en bas avec une barre d'argent pour chercher le secours de Dieu et n'était jamais revenu.

C'est à la même époque qu'un mortel, arrivant du monde extérieur, tomba inopinément dans la contrée close, et nous allons rapporter ici ses aventures.

*

C'était un montagnard des environs de Quito ; il avait vu du pays, étant descendu parfois jusqu'à la mer ; il lisait des livres dont il tirait profit, et passait pour un homme perspicace et entreprenant. Des Anglais, venus faire l'ascension de certains pics des Andes, l'engagèrent pour remplacer un de leurs trois guides suisses tombé malade. Après avoir réussi diverses ascensions assez périlleuses, ils se décidèrent à tenter enfin celle du

Parascotopetl, au cours de laquelle le guide indigène disparut. On a relaté cet accident une douzaine de fois par écrit, et le meilleur récit est celui qu'en a fait Pointer. Il raconte comment les alpinistes, après une montée périlleuse et presque verticale, parvinrent au bord même du dernier et du plus profond précipice, comment ils édifièrent pour la nuit un abri dans la neige, sur un épaulement de rocher, et enfin il rapporte, avec une réelle puissance dramatique, comment ils s'aperçurent soudain que Nuñez n'était plus là, comment ils l'appelèrent sans obtenir de réponse et s'époumonèrent à crier et à siffler sans plus fermer l'œil le reste de la nuit.

À l'aube, ils découvrirent les traces de sa chute et comprirent pourquoi il n'avait pu répondre à leurs appels. Il avait glissé du côté est, sur le versant inconnu de la montagne, dévalant une pente rapide couverte de neige, dans laquelle son corps avait creusé un large sillon et déterminé une avalanche. Sa trace allait se perdre ainsi au bord d'un effroyable précipice, par-delà lequel on ne distinguait plus rien. Au-dessous d'eux, tout à fait en bas, ils entrevirent, confus dans le lointain brumeux, des arbres dont les sommets émergeaient d'une vallée étroite et encaissée : le Pays des Aveugles. – Mais ils ne savaient pas que c'était là cette contrée légendaire qu'aucun trait particulier ne signalait d'ailleurs à l'attention. Découragés par ce malheur, ils abandonnèrent dans l'après-midi leur ascension, et Pointer dut rejoindre son poste avant d'avoir pu renouveler sa tentative. Aujourd'hui encore, le Parascotopetl dresse vers le ciel sa tête inconquise, et l'abri édifié par Pointer et ses compagnons tombe en ruine parmi les neiges sans donner asile à d'autres visiteurs.

Le montagnard survécut. Après avoir trébuché sur le rebord, il avait fait une chute de mille pieds, et, au milieu d'un nuage de neige, il avait glissé au long d'une pente abrupte, tourbillonnant, étourdi et insensible, mais sans un os rompu ; de chute en chute, il parvint à des déclivités plus douces, où il s'arrêta enfin, enfoui dans l'amas de neige qui l'avait accompagné et sauvé. Quand il reprit ses sens, il s'imagina vaguement

qu’il était couché dans son lit et malade ; puis, avec son expérience de la montagne, il se rendit compte de sa situation. Avec des pauses pour reprendre haleine, il se dégagea de sa tutélaire prison et bientôt il aperçut les étoiles. Il demeura quelque temps à plat ventre, se demandant en quel coin de terre il se trouvait et par quelle suite de circonstances il y était transporté. Poursuivant ses recherches, il se palpa les membres, constata que sa veste, dont plusieurs boutons avaient été arrachés, était rabattue sur son cou et sa tête. La poche dans laquelle il mettait son couteau était vide, et son chapeau avait disparu, bien qu’il eût eu la précaution de se l’attacher sous le menton. Il se rappela qu’en dernier lieu il cherchait des pierres pour surélever le mur de leur abri. Il avait perdu son pic aussi...

De tout cela il conclut qu’il avait dû tomber, et, levant la tête, il considéra, dans la blême lumière de la lune naissante qui l’exagérait, la distance qu’il avait parcourue. Les yeux agrandis, il contemplait l’immense et pâle falaise qui, d’instant en instant, projetait davantage hors des ténèbres sa masse surplombante, dont la beauté fantastique et mystérieuse lui serra le cœur : il fut secoué d’un accès de sanglots et de rire...

Un long espace de temps s’écoula ainsi. Puis il remarqua qu’il s’était arrêté à la limite des neiges. Au-dessous de lui, à l’extrémité d’une pente praticable et baignée par la clarté de la lune, il discerna des intervalles sombres qui devaient être des surfaces gazonnées. Malgré ses membres endoloris et ses jointures ankylosées, il réussit à se mettre sur pieds, se laissa péniblement glisser au bas du tas de neige où il était juché, et se mit à dévaler jusqu’à ce qu’il fût sur le gazon. Arrivé là, il s’effondra auprès d’une roche, vida à longs traits le flacon qu’il tira de la poche intérieure de son gilet, et s’endormit presque aussitôt.

Le chant des oiseaux dans les arbres l’éveilla.

Il s’installa sur son séant et chercha à se reconnaître ; il se trouvait sur une petite plate-forme triangulaire, au pied d’un vaste précipice qui coupait obliquement le ravin par lequel sa boule de neige l’avait amené. Devant lui, un autre mur de roc se dressait contre le ciel. La gorge, entre ces deux murailles, courait de l’est à l’ouest ; les rayons du soleil levant la caressaient toute et s’en allaient illuminer l’amoncellement de roches qui fermait le défilé. Du côté libre, s’ouvrait un précipice également abrupt ; mais, dans une crevasse, il découvrit une sorte de cheminée aux parois ruisselantes de neige fondante et par laquelle, en bravant tous les risques, on pouvait se hasarder.

La descente fut plus aisée qu’il ne s’y attendait, et il parvint ainsi sur une seconde plate-forme désolée ; puis, après une escalade qui n’offrait rien de périlleux, il atteignit une pente rapide garnie d’arbres. Après s’être orienté, il se tourna vers l’extrémité la plus élevée de la gorge, car il observa qu’elle débouchait sur de vertes prairies, parmi lesquelles il apercevait très distinctement un groupe de huttes de forme inaccoutumée. Par instants, il n’avançait pas plus que s’il eût essayé de gravir un mur à pic, et, au bout de peu de temps, le soleil cessa d’éclairer la gorge, les oiseaux se turent, l’air devint glacial et l’obscurité complète. Mais la vallée lointaine avec ses maisons n’en paraissait que plus attrayante. Bientôt il arriva sur une série de talus, et, parmi les rochers, il avisa, car il était observateur, une fougère inconnue qui semblait tendre hors des crevasses d’avides mains vertes. Il en arracha une ou deux feuilles, qu’il mâcha, et se sentit quelque peu réconforté.

Vers midi, il avait enfin gagné le rebord supérieur de la gorge, et sous ses yeux s’étendait la plaine ensoleillée. Épuisé de fatigue et les membres roidis, il s’assit à l’ombre, tout près d’une source, emplit sa gourde d’eau limpide et fraîche et en but d’un trait le contenu. Il prolongea sa halte, éprouvant un grand besoin de repos avant de se mettre en route vers les maisons.

Ces maisons avaient une apparence fort étrange et, à vrai dire, l'aspect de la vallée tout entière devenait, à mesure que ses regards la parcouraient, de plus en plus insolite. Sa surface était occupée par des prairies, grasses, luxuriantes, émaillées de fleurs et irriguées avec un soin extraordinaire qui témoignait d'un entretien systématique. À mi-côte, entourant la vallée, se dressait un mur, au pied duquel était creusé un canal d'où s'échappaient les ruisselets qui alimentaient les conduites des prairies. Sur les pentes extérieures, des troupeaux de lamas broutaient l'herbe rare. De place en place, contre la muraille, des appentis s'appuyaient, apparemment des abris pour les animaux.

Les rigoles aboutissaient, au centre de la vallée, dans un large chenal qui était clos sur chaque rive par un parapet à hauteur de poitrine. Ces canalisations et de nombreux sentiers, pavés de pierres blanches et noires et bordés par un curieux petit trottoir, s'entrecroisaient d'une façon très régulière et donnaient à ce vallon un caractère singulièrement urbain. Les maisons ne rappelaient en rien l'agglomération désordonnée des villages qu'il connaissait dans les Andes. Elles étaient bâties, en rang continu, de chaque côté d'une rue centrale, dont la propreté surprenait ; ici et là, elles étaient percées d'une porte, mais aucune fenêtre, aucune baie ne rompait la monotonie de leurs façades aux couleurs disparates. Des teintes bizarres les ornaient en un pêle-mêle étonnant : elles étaient enduites d'une sorte de plâtre, parfois gris, parfois brun et même ardoise ou noirâtre. C'est la vue de ce revêtement fantasque qui amena tout d'abord le mot « aveugle » dans les pensées du guide.

« Le brave homme qui a fait cet ouvrage, – se dit-il, – devait être aveugle comme une taupe ! »

Il descendit une pente abrupte et s'arrêta à une certaine distance du mur d'enceinte, près de l'endroit où le canal rejetait le surplus de ses eaux en une frêle et tremblante cascade qui al-

lait se perdre dans les profondeurs de la gorge. Il apercevait maintenant, dans un coin éloigné de la vallée, des hommes et des femmes qui semblaient faire la sieste sur des tas de foin ; à l'entrée du village, des enfants étaient couchés sur le gazon, et, non loin de l'endroit d'où Nuñez les observait, trois hommes, chargés de seaux suspendus à une sorte de joug qui leur emboîtait les épaules, suivaient un sentier partant de la muraille de clôture et se dirigeaient vers le groupe d'habitations. Ces hommes étaient accoutrés de vêtements en poil de lama, de bottes et de ceintures de cuir, et coiffés de casquettes de drap avec un rabat pour la nuque et les oreilles. Ils se suivaient à la file, avançant lentement et bâillant comme des gens qui n'ont pas dormi la nuit. Il y avait dans leur aspect quelque chose de si rassurant, de si prospère et de si respectable, qu'après un moment d'hésitation Nuñez se mit aussi en évidence que possible sur son rocher et lança de toutes ses forces un appel qui retentit jusqu'au bout de la vallée.

Les trois hommes s'arrêtèrent, remuant la tête comme s'ils regardaient autour d'eux. Ils tournaient leurs visages en tous sens, et Nuñez gesticulait tant qu'il pouvait. Mais, malgré cette folle mimique, ils ne paraissaient pas le voir, et, au bout d'un instant, se plaçant dans la direction des montagnes de l'ouest, ils répondirent par des cris. Nuñez s'égosilla de nouveau et, pour la seconde fois, comme il s'était repris à gesticuler sans effet, le mot « aveugle » lui trotta de nouveau par l'esprit.

« Ces idiots doivent être aveugles ! », se dit-il.

Enfin, quand, après bien des cris et des accès d'irritation, Nuñez eut franchi le canal sur un petit pont aboutissant à une porte percée dans la muraille, et qu'il eut rejoint les trois hommes, il constata qu'ils étaient aveugles en effet : il eut la certitude alors que c'était là le Pays des Aveugles dont parlait la légende. Cette conviction s'était aussitôt emparée de lui, en même temps qu'il éprouvait une joie irréfléchie à la perspective d'une aventure peu commune et assez enviable.

Les trois hommes, debout côte à côte, ne le regardaient pas venir ; mais ils tendaient l'oreille dans sa direction et semblaient fort attentifs au bruit inaccoutumé de ses pas. Ils se pressaient l'un contre l'autre comme des gens qui ont peur, et Nuñez observait leurs paupières closes et renfoncées, sous lesquelles il ne devait plus y avoir de globe oculaire. Leurs visages exprimaient l'inquiétude.

– Un homme... C'est un homme... Un homme ou un esprit qui descend par les rochers, – proféra l'un des aveugles dans un espagnol à peine reconnaissable.

Nuñez avançait, du pas confiant de l'adolescent qui entre dans la vie. Toutes les vieilles histoires de la vallée ensevelie et du Pays des Aveugles lui étaient revenues en mémoire et, comme un refrain dans ses pensées, il se répétait le proverbe : *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.*

Fort civilement, il les salua, en les dévisageant avec curiosité.

– D'où vient-il, frère Pedro ? – demanda l'un des hommes.

– Il descend par les rochers.

– Je viens de par-delà les montagnes, – répondit Nuñez. – Je viens de la contrée, tout là-bas, où les hommes voient ; j'arrive de Bogota, où il y a des centaines de mille habitants... Et j'ai franchi la montagne qui cache à la vue le pays et la ville.

– La *vue* ?... – murmura Pedro. – La *vue* ?

– Il vient des rochers, – dit le second aveugle.

L'étoffe de leurs vêtements était curieusement façonnée avec des coutures de modèles divers.

Les mains tendues, ils firent vers lui des gestes simultanés qui l'effrayèrent. Il recula devant ces doigts avides.

– Avancez ici ! – ordonna le troisième aveugle, en suivant ce mouvement de recul.

Ils empoignèrent l'étranger et le tâtèrent des pieds à la tête, sans desserrer les dents avant que leur examen fût terminé.

– Attention ! – avertit Nuñez, au moment où un doigt appuyait fortement sur son œil.

Sans doute, cet organe, avec ses paupières mobiles, devait leur paraître en lui une chose anormale. Ils le palpèrent de nouveau.

– Singulière créature, Correa ! – conclut celui qui s'appelait Pedro. – Comme ses cheveux sont rudes ! On dirait du poil de lama.

– Il est aussi rugueux que les rochers qui l'ont enfanté ; peut-être qu'il s'affinera, – répondit Correa, explorant d'une main douce et un peu moite le menton non rasé de Nuñez, qui se débattait entre leurs poignes tenaces.

– Attention ! – fit-il encore.

– Il parle, – dit le troisième aveugle. – Certainement, c'est un homme.

– Heu ! – grommela Pedro, palpant l'étoffe de la veste de Nuñez. – Alors, vous voilà venu au monde…

– Hors du monde… – rectifia le guide, – par-dessus les montagnes et les glaciers, en escaladant les sommets, là-haut, à mi-chemin du soleil… Hors du grand, du vaste monde qui descend jusqu'à la mer après douze jours de marche.

C'est à peine s'ils l'écoutaient.

– Nos pères nous ont appris que les hommes peuvent être créés par les forces de la nature, – disait Correa, – la chaleur, l'humidité, la corruption…

– Menons-le aux Anciens, – suggéra Pedro.

– Crions d'abord, – conseilla Correa, – pour que les enfants ne s'alarment pas. C'est un événement peu commun.

Ils poussèrent, en effet, quelques cris. Puis, Pedro se mit en marche en prenant Nuñez par la main pour le mener vers les maisons. Mais Nuñez retira sa main.

– J'y vois, – dit-il.

– *Vois* ? – demanda Correa perplexe.

– Oui, j'y vois, – répéta Nuñez, en se tournant vers lui et en trébuchant contre le seau de Pedro.

– Ses sens sont encore imparfaits, – remarqua le troisième aveugle. – Il trébuche et profère des mots dénués de signification. Conduisez-le par la main.

– Comme vous voudrez ! – consentit Nuñez.

Et il se laissa mener en riant de bon cœur.

Il devenait évident qu'ils ignoraient ce qu'était la vue. Bah ! en temps voulu, il le leur apprendrait.

Des cris parvinrent à ses oreilles, et il aperçut des gens qui se rassemblaient dans la rue principale. Ce premier contact avec la population du Pays des Aveugles mit ses nerfs et sa patience à une épreuve plus rude qu'il ne l'avait supposée. Le village semblait plus important à mesure qu'il en approchait, et les revêtements des murs se précisaient dans toute leur étrangeté. Une foule d'enfants, d'hommes et de femmes l'entourèrent, le palpèrent avec des mains douces et sensibles, le flairant en écoutant chaque mot qu'il articulait. Il remarqua avec plaisir que, pour la

plupart, les femmes avaient des visages agréables, malgré leurs paupières closes et leurs orbites vides. Les enfants et les jeunes filles toutefois se tenaient à l'écart, comme effrayés, et, par le fait, sa voix avait des accents grossiers et rauques, comparée aux leurs tous agréables et chantants. Le contact de toutes ces mains était intolérable.

Ses trois guides restaient à ses côtés, avec le sentiment de leur responsabilité de propriétaires, et ils répétaient à tout moment :

– Un homme sauvage venu des roches...

– De Bogota, – fit Nuñez, – Bogota, par-delà la crête des montagnes.

– Un homme sauvage qui se sert de mots sauvages, – expliqua Pedro. – Avez-vous entendu ?... *Bogota !...* Son esprit n'est pas formé ; il ne possède encore que les rudiments de la parole.

Un bambin pinça la main de Nuñez.

– Bogota ! – fit-il en se moquant.

– Oui, Bogota : une ville en comparaison de votre village... Je viens du vaste monde où les hommes ont des yeux et voient.

– Il s'appelle Bogota, – se disaient les aveugles.

– Il a trébuché, – raconta Correa, – il a trébuché deux fois en venant.

– Menez-le aux Anciens.

Ils le poussèrent tout à coup vers une porte qui donnait accès dans une pièce aussi obscure qu'un four, bien qu'au fond brillât faiblement la lueur d'un feu. La foule entra derrière lui, obstruant presque entièrement la clarté du jour et, avant qu'il pût s'arrêter, il culbutait dans les jambes d'un homme assis. Son

bras, qu'il lança devant lui pour se retenir, frappa quelqu'un en pleine figure : il entendit une exclamation de colère, et, pendant un instant, il dut se débattre contre une infinité de mains qui le saisissaient. Le combat était trop inégal : il devina la situation et ne bougea plus.

– Je suis tombé, – voulut-il expliquer ; – je n'y voyais goutte dans cette obscurité.

Le silence s'était fait, comme si tous ces êtres invisibles essayaient de comprendre le sens de ses paroles.

Puis la voix de Correa s'éleva :

– Il est nouvellement formé ; il trébuche en marchant et mêle à son discours des syllabes inintelligibles.

D'autres aussi dirent à son propos des choses qu'il n'entendit et ne comprit qu'imparfaitement.

– Puis-je me relever ? – demanda-t-il pendant un intervalle de silence. – Je ne lutterai plus contre vous.

Ils se consultèrent et le laissèrent se relever.

La voix d'un vieillard se mit à le questionner, et Nuñez bientôt exposa à ces Anciens du Pays des Aveugles, assis dans les ténèbres, les merveilles du vaste monde d'où il avait chu : le ciel, les montagnes, la vue et bien d'autres. Ils ne voulurent rien croire ni rien admettre de ce qu'il raconta, et cette incrédulité obstinée dépassa les bornes des bizarreries auxquelles il s'attendait. Même, ils ne comprirent pas un bon nombre de mots dont il se servit. Depuis quatorze générations, ces gens vivaient aveugles et séparés de l'univers visible et voyant. Tous les termes concernant la vue étaient tombés en désuétude ; les souvenirs de l'extérieur s'étaient atténués et transformés en histoires enfantines, et les habitants avaient cessé de s'intéresser à ce qui existait en dehors des pentes rocheuses dominant leur mur d'enceinte. Des aveugles de génie étaient nés parmi eux,

qui avaient révoqué en doute les lambeaux de croyances et de traditions remontant à l'époque où leurs ancêtres voyaient, et qui avaient écarté tout cela comme autant de rêveries illusoires, et l'avaient remplacé par de plus saines explications. Toute une part de leur imagination s'était évanouie avec la perte de leurs yeux, et ils s'étaient créé des imaginations nouvelles adaptées à leurs oreilles et à leurs doigts plus sensibles.

Lentement, Nuñez se rendit compte qu'il avait eu tort d'espérer que son origine et ses dons lui vaudraient un respect particulier. Lorsque sa pauvre tentative de démonstration de la vue eut été repoussée comme la version confuse d'un être nouvellement formé, qui chercherait à décrire les merveilles de ses sensations incohérentes, il se résigna, quelque peu décontenancé, à écouter leur enseignement. Le plus vieux des aveugles entama un exposé de la vie, de la philosophie, de la religion. Il dit comment le monde (il entendait sa petite vallée) n'était d'abord qu'un creux vide dans les rochers, comment tour à tour il avait été peuplé d'objets inanimés auxquels manquait le sens du toucher, puis de lamas et de diverses autres créatures qui ne possédaient qu'une intelligence élémentaire, ensuite d'hommes et enfin d'anges dont on percevait le chant et le bruit d'ailes, mais que personne ne pouvait toucher, – détail qui intrigua vivement Nuñez jusqu'à ce qu'il eût pensé aux oiseaux.

Le sage apprit à Nuñez que le temps était partagé en deux divisions : la chaleur et le froid (ce qui est l'équivalent de la nuit et du jour pour les aveugles), et qu'il est bon de dormir pendant la chaleur et de travailler pendant le froid, de sorte que, s'il n'était pas survenu ainsi à l'improviste, toute la population, à cette heure-ci, goûterait un sommeil réparateur. Il démontra finalement que Nuñez avait été spécialement créé pour acquérir la sagesse recueillie par les aïeux des habitants du pays et pour observer avec eux les règles établies : malgré son incohérence mentale et ses pas chancelants, il devait avoir bon courage et faire de son mieux pour s'instruire promptement… À cette con-

clusion, le peuple demeuré sur le seuil fit entendre un murmure sympathique.

Le vieillard alors déclara que la nuit était fort avancée (car les aveugles font de notre jour la nuit) et qu'il convenait que chacun s'en allât dormir... Il demanda à Nuñez s'il savait dormir : Nuñez répondit qu'il était initié à ce mystère, mais qu'auparavant il désirait un peu de nourriture. On lui apporta du lait de lama dans un bol et du pain très salé, et on le mena en un endroit solitaire, où il put manger hors de la portée de leurs oreilles et ensuite dormir jusqu'à ce que le froid, tombant le soir de la montagne, éveillât les habitants pour une nouvelle journée de travail.

Mais Nuñez ne dormit pas : il s'assit à l'endroit où on l'avait laissé, reposant ses membres rompus de fatigue et retournant sans cesse dans son esprit les circonstances imprévues de son arrivée. De temps à autre, il se prenait à rire, amusé parfois et souvent indigné.

– Esprit pas formé !... Pas encore affinés ses sens !... – s'écria-t-il. – Ils ne savent guère qu'ils ont insulté le roi et le dominateur que le ciel leur a envoyé... Il faut que je m'occupe de les mettre à la raison... Réfléchissons, réfléchissons...

Au coucher du soleil, il réfléchissait encore.

Nuñez était sensible à toutes les belles choses, et il pensa que les reflets sur les pentes neigeuses et sur les glaciers qui entouraient la vallée offraient le plus beau spectacle qu'il eût jamais contemplé. Ses yeux se portaient tour à tour sur ces inaccessibles splendeurs, sur ce village et ces champs irrigués qui s'enfonçaient rapidement dans le crépuscule. Soudain une émotion intense s'empara de lui, et du fond de son cœur il remercia le Créateur de lui avoir donné et conservé la vue. Il entendit une voix qui l'appelait de la lisière du village :

– Ya-ho-hé ! Bogota ! venez ici !

À cet appel, il se leva en souriant. Une fois pour toutes, il allait montrer à ces gens quels services la vue rendait à l'homme : ils le chercheraient sans le trouver.

– Vous ne bougez pas, Bogota ! – insista la voix.

Riant sous cape, Nuñez fit en dehors du sentier deux pas sur la pointe des pieds.

– Ne marchez pas sur l'herbe, Bogota : c'est défendu. Nuñez n'avait pas perçu le bruit qu'il avait fait. Il s'arrêta court, ahuri. Le propriétaire de la voix arrivait, en courant sur le pavé bigarré que Nuñez regagna aussitôt.

– Me voilà ! – dit-il.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand je vous ai appelé ? – fit sévèrement l'aveugle. – Doit-on vous conduire comme un enfant ? Ne pouvez-vous *entendre le sentier* en marchant ?...

Nuñez se prit à rire.

– Je puis le voir, – répondit-il.

– *Voir... voir*, cela ne signifie rien, – déclara l'aveugle, après un instant de réflexion. – Cessez cette folie et suivez le bruit de mes pas.

Nuñez suivit, quelque peu ennuyé.

– Mon temps viendra, – dit-il à haute voix.

– Vous vous instruirez, – assura l'aveugle ; – il y a bien des choses à apprendre dans le monde.

– Personne ne vous a jamais dit que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois ? – questionna Nuñez.

– *Aveugle* ?... qu'est-ce que cela ? – demanda son compagnon d'un ton insouciant et par-dessus son épaule.

Quatre jours se passèrent, et, au cinquième, le pseudo-roi des aveugles demeurait toujours dans le plus strict incognito, comme un étranger maladroit et inutile, parmi ses sujets.

Il était, s'aperçut-il, beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait supposé de proclamer sa souveraineté, et, dans l'intervalle, tout en méditant un coup d'État, il faisait ce qu'on lui commandait et il s'habituait aux mœurs et aux coutumes du Pays des Aveugles. Pour lui, sortir la nuit et vaquer à ses occupations était une méthode particulièrement incommode, et il décida qu'aussitôt au pouvoir ce serait la première chose qu'il changerait...

Ces gens menaient une vie laborieuse et simple, avec tous les éléments de la vertu et du bonheur, tels que les hommes les comprennent. Ils travaillaient, mais le travail pour eux n'avait aucun caractère oppressif. Ils avaient des vêtements et de la nourriture en quantité suffisante pour leurs besoins ; ils avaient des jours et des périodes de repos ; ils faisaient grand cas de la musique et du chant ; ils connaissaient l'amour et avaient de nombreux enfants. C'était merveille de voir avec quelle confiance et quelle précision ils se dirigeaient dans leur monde ordonné. Tout y était adapté à leurs nécessités : les voies qui rayonnaient dans la vallée se coupaient à angle constant et se distinguaient les unes des autres par une échancrure spéciale du trottoir. Les obstacles et les irrégularités des sentiers et des champs avaient été supprimés depuis longtemps. Les méthodes et manières de vivre des habitants étaient conformes, naturellement, aux exigences de leur état. Leurs sens, devenus extraordinairement aigus, leur permettaient, à une distance d'une douzaine de pas, d'entendre et de deviner quel geste faisait un homme ; ils percevaient même les battements de son cœur. L'intonation de la voix avait remplacé l'expression du visage, – et le toucher, les gestes ; ils maniaient la houe, la bêche et la

fourche avec autant d'adresse et d'aisance que le jardinier le plus clairvoyant. Leur odorat, incroyablement affiné, discernait des différences individuelles d'odeur avec la facilité d'un chien. Sans hésitation ni erreur, ils gardaient et soignaient les troupeaux de lamas qui vivaient parmi les rochers et qui venaient au mur d'enceinte chercher la nourriture et un abri.

Ce fut seulement quand Nuñez voulut revendiquer ses avantages qu'il constata combien exacts et mesurés étaient les mouvements de ces aveugles. Toutefois, il ne se rebella qu'après avoir essayé de la persuasion, et d'abord, à plusieurs reprises, il chercha à leur parler de la vue :

– Écoutez, vous autres, il y a des choses en moi que vous ne comprenez pas...

En diverses occasions, deux ou trois d'entre eux prêtèrent attention à ses dires. Assis, la tête penchée, ils tournaient intelligemment l'oreille vers lui, et il fit de son mieux pour leur démontrer ce que c'est que de voir.

Parmi ses auditeurs, il remarqua une jeune fille qui avait des paupières moins rouges et moins creuses que les autres, à tel point qu'il s'imagina presque qu'elle cachait ses yeux, et c'est elle surtout qu'il espérait convaincre.

Il les entretint des beautés de la vue, du spectacle des montagnes, des splendeurs du ciel et du soleil levant, et ils l'écoutèrent avec une incrédulité amusée qui se transforma bientôt en désapprobation.

Ils lui répliquèrent qu'en réalité il n'existait aucune espèce de montagne, mais que l'extrémité des rochers où les lamas paissaient marquait exactement les limites du monde, que de là s'élevait le toit concave de l'univers, d'où tombaient la rosée et les avalanches. Quand il soutint fermement que le monde n'avait ni bornes ni toit comme ils le supposaient, ils déclarèrent

que ses pensées étaient perverses. Le ciel, les nuages et les astres qu'il leur décrivait leur paraissaient un vide affreux, un horrible néant, car c'était pour eux un article de foi que le toit du monde était uni et poli, d'une douceur exquise au toucher.

Il se rendit compte qu'il les choquait : dès lors, il renonça entièrement à leur présenter le sujet sous cet aspect et s'efforça de leur prouver l'utilité pratique de la vue. Un matin, il discerna Pedro qui venait vers le village par le sentier XVII, mais était encore trop loin pour être perçu par l'ouïe ou l'odorat.

– Dans quelques minutes, Pedro sera ici, – prophétisa-t-il.

Un vieillard déclara que Pedro n'avait rien à faire sur le sentier XVII, et, en effet, comme pour confirmer ces paroles, Pedro tourna à gauche, gagna obliquement le sentier X et se dirigea prestement vers le mur de clôture. Bientôt, las d'attendre sans que personne arrivât, ils raillèrent Nuñez qui, un peu plus tard, interrogea publiquement Pedro pour se justifier. Mais celui-ci le démentit et se rebiffa, et, à partir de ce moment, lui fut hostile.

Ensuite, il obtint d'aller, en compagnie d'un personnage complaisant, se poster sur une partie élevée du pâturage, non loin du mur, et il promit de décrire tout ce qui se produirait dans le village. Il nota certaines allées et venues, mais ce qui, pour ces gens, avait une importance réelle se passait à l'intérieur des maisons sans fenêtres, et ils s'obstinèrent à le mettre ainsi à l'épreuve par des faits et gestes qu'il ne pouvait pas voir.

Ce fut après que cette tentative eut échoué et que les aveugles l'eurent tourné en ridicule qu'il recourut à la violence. Il décida qu'il prendrait une bêche et abattrait inopinément deux ou trois individus, pour leur démontrer de façon probante les avantages que donnent les yeux. Il alla jusqu'à saisir l'outil,

mais il découvrit en lui-même un sentiment nouveau : il lui était impossible de frapper de sang-froid un aveugle.

Il hésita et remarqua soudain que tous étaient avertis de son geste : en alerte, la tête penchée, ils tendaient de son côté l'oreille pour surprendre son prochain mouvement.

– Posez cette bêche ! – ordonna un ancien.

Et Nuñez, ressentant une sorte d'indicible horreur, fut bien près d'obéir, mais, repoussant violemment un des aveugles contre le mur d'une maison, il s'enfuit hors du village.

Il s'élança à travers champs, laissant derrière lui un double sillon de gazon foulé ; mais bientôt il s'arrêta et s'assit sur le bord d'un sentier : il éprouvait cette surexcitation qui s'empare de tous les hommes au début d'un combat, mais avec une perplexité plus grande, et il comprit qu'on ne peut même pas se battre sans scrupules avec des créatures qui ont une autre base mentale que la nôtre.

Dans le lointain, il aperçut des hommes qui, munis de bêches et de bâtons, débouchaient hors du groupe des maisons et se déployaient en une ligne enveloppante par les sentiers qui menaient vers lui. Ils avançaient lentement, s'interpellaient fréquemment, et, de temps à autre, simultanément, ils faisaient halte, reniflaient l'air et écoutaient.

La première fois qu'il les vit ainsi, le nez en l'air, Nuñez éclata de rire. Mais, peu après, il trouva la chose moins amusante.

L'un d'eux découvrit sa piste dans l'herbe, se courba en deux et s'engagea sur ses traces. Pendant cinq minutes, Nuñez surveilla le lent déploiement de ce cordon d'investissement, puis son vague désir d'agir sur-le-champ se changea en frénésie.

Se remettant sur pieds, il se dirigea vers le mur d'enceinte, fit soudain demi-tour et revint sur ses pas. Tous les aveugles,

immobiles et aux écoutes, formaient un arc de cercle. Lui aussi demeura immobile, serrant étroitement sa bêche dans ses deux mains. Allait-il charger ? Son sang, battant dans ses oreilles, semblait rythmer le proverbe : *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.* Allait-il charger ? Il jeta un coup d'œil en arrière sur le mur élevé, dont le revêtement uni rendait impossible l'escalade, malgré ses nombreuses petites portes. Reportant son attention vers ses assaillants, il en aperçut une seconde ligne qui sortait du village. Allait-il charger ?

– Bogota ! – appela un des aveugles, – Bogota, où êtes-vous ?

Il serra plus fort le manche de sa bêche et fit quelques pas en avant. Ils convergèrent tous sur lui.

– S'ils me touchent, – jura-t-il, – je tape dessus, sacrebleu !... Je cogne.

Néanmoins, il jugea utile de parlementer.

– Écoutez ! – cria-t-il. – Il faut que vous me laissiez faire ce qu'il me plaît, dans cette vallée, entendez-vous ! Je veux agir à ma guise et me promener comme bon me semble.

Au son de sa voix, ils s'étaient mis en marche vers lui, d'une allure rapide et les bras tendus. On eût dit un jeu de colin-maillard, où les joueurs aveugles auraient pourchassé celui qui voyait.

– Attrapez-le ! – commanda un des chefs.

Nuñez se trouvait cerné et une décision s'imposait.

– Vous ne comprenez pas ! – s'écria-t-il d'une voix qu'il voulut en vain rendre ferme et impérieuse. – Vous êtes aveugles, et moi, je vois. Laissez-moi tranquille.

– Bogota, lâchez cette bêche et ne marchez pas sur les pelouses.

Ce dernier ordre, burlesque dans ce qu'il avait de familier, provoqua chez Nuñez un accès de colère.

– Je vais cogner ! – fit-il, sanglotant d'émotion. – Laissez-moi tranquille, sacrebleu, ou je cogne !

Ne sachant guère dans quel sens s'échapper, il se mit à courir, et, incapable de surmonter sa répugnance à frapper des ennemis qui ne le voyaient pas, il tourna le dos à l'aveugle le plus voisin. Toutefois, décidé à passer coûte que coûte à travers leurs rangs qui se resserraient, il se lança tête baissée vers une trouée assez large. Mais les aveugles, percevant aussitôt son mouvement, se rapprochèrent en hâte pour lui fermer l'issue. Il vit qu'il allait être pris, et, au même moment, sa bêche retombait sur le plus proche des assaillants qui, atteint aux bras, culbuta en avant, la tête la première.

Il avait passé !

Mais il était maintenant à deux pas des maisons : d'autres aveugles brandissant des bâtons et des outils se précipitèrent au-devant de lui, et se déployèrent avec une rapidité méthodique pour lui couper la retraite.

Juste à temps, il entendit des pas derrière lui : un grand diable le tenait presque. Il perdit toute patience, fit tournoyer sa bêche et l'abattit sur ce nouvel antagoniste ; puis il se remit à fuir, évitant d'autres ennemis et poussant des hurlements furieux. Il s'affola, galopa en tous sens, faisant inutilement de brusques détours ; cherchant à voir de tous les côtés à la fois, il trébucha et roula dans l'herbe : ils entendirent sa chute.

Au loin, dans le mur d'enceinte, une petite porte ouverte lui parut l'entrée du ciel, et il dirigea sa course folle de ce côté. Pas une seule fois il ne tourna la tête : il franchit la porte, buta contre les planches du pont, grimpa à mi-hauteur des roches, effarouchant un jeune lama qui bondit hors de vue. Enfin, épuisé, à bout de souffle, il s'affaissa sur le sol.

Ainsi se termina sa tentative de coup d'État.

Pendant deux jours et deux nuits, sans abri et sans nourriture, il demeura en dehors de la muraille qui fermait la vallée des Aveugles, et il médita sur les surprises de l'aventure. Au cours de ces méditations, il répéta fréquemment, et chaque fois sur un ton de dérision plus amère, ce proverbe illusoire et controuvé : *Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.* Il réfléchit surtout aux moyens de combattre et de vaincre ce peuple, mais il devint de plus en plus clair pour lui qu'aucun de ces moyens n'était praticable. Il n'avait pas d'armes et il lui serait difficile maintenant de s'en procurer.

Le chancre de la civilisation s'était étendu jusqu'à Bogota et avait contaminé Nuñez, qui ne savait se résoudre à assassiner. Naturellement, s'il y réussissait, il pourrait alors dicter ses conditions aux aveugles, sous la menace de les massacrer tous l'un après l'autre. Mais, tôt ou tard, il serait terrassé par le sommeil.

Il explora les bois de sapins pour y découvrir quelque nourriture et un abri contre les gelées nocturnes : avec moins de confiance, il essaya de capturer un lama pour le tuer en lui écrasant la tête à coups de pierre, et se procurer ainsi une provision de vivres. Mais les lamas avaient des doutes sur son compte : ils l'épiaient de loin avec leurs yeux bruns et méfiants et ils s'enfuyaient en éternuant dès qu'il approchait. Le deuxième jour, la fièvre le prit et il fut secoué de frissons douloureux. Finalement, avec une extrême circonspection, il descendit jusqu'au mur de la vallée des Aveugles pour discuter les termes de sa capitulation. Il longea le canal, lançant de temps à autre des appels ; deux aveugles se présentèrent à l'une des portes et il entama la conversation.

– J'étais fou, – dit-il, – mais c'est que j'étais tout nouvellement arrivé.

Ils déclarèrent que ce ton-là valait mieux. Il continua en assurant qu'il était assagi maintenant et se repentait de ce qu'il

avait fait. Soudain, malgré lui, il pleura, car il était très affaibli et souffrant, et ses pleurs parurent aux aveugles un signe favorable. Ils lui demandèrent s'il croyait toujours qu'il pouvait *voir*.

– Non, – répondit-il. – C'était insensé. Ce mot ne signifie rien... moins que rien.

– Qu'y a-t-il au-dessus de nos têtes ? – interrogèrent-ils encore.

– À environ dix fois dix hauteurs d'homme, il y a un toit au-dessus du monde... un toit de rocher, très uni, très doux au toucher... si doux, si merveilleusement doux !... (Il éclata de nouveau en sanglots convulsifs.) Mais, avant de me questionner davantage, implora-t-il, donnez-moi à manger : je meurs de faim.

Il s'attendait à de cruels châtiments, mais ces aveugles étaient enclins à la tolérance ; ils considéraient sa rébellion comme une preuve de plus de son idiotie et de son infériorité générale. Après l'avoir fouetté, ils lui assignèrent les travaux les plus simples et les plus durs, et lui, n'imaginant aucune possibilité de vivre autrement, accomplissait sa tâche avec résignation.

Peu après cette équipée, il fut malade : ils le soignèrent avec bonté, ce qui lui rendit moins pénible sa soumission. Cependant ils l'obligèrent à rester alité dans les ténèbres, et ce lui fut une grande misère. Des philosophes aveugles vinrent le morigéner de sa coupable légèreté d'esprit et lui reprochèrent d'une façon si touchante ses doutes concernant le couvercle qui protégeait leur casserole cosmique qu'il finit par se demander si, en réalité, il n'était pas la victime de quelque hallucination pour ne pas l'apercevoir au-dessus de sa tête.

*

Ainsi Nuñez devint citoyen du Pays des Aveugles : les habitants cessèrent d'être un groupement impersonnel ; ils furent pour lui des individus avec lesquels il se familiarisa, tandis que

le monde de par-delà les montagnes se perdait dans le lointain et l'irréel. Il connut surtout Yacob, son maître, homme bienveillant quand rien ne le contrariait ; Pedro, neveu d'Yacob, et Medina-Saroté, la plus jeune fille de son maître.

Celle-ci était peu prisée de ses compatriotes, parce qu'elle avait un visage aux traits nets et non pas cette face aplanie et flasque qui est l'idéal de la beauté féminine chez les aveugles. Nuñez, dès le début, l'avait trouvée agréable, et bientôt elle fut pour lui le plus bel objet de la création. Elle différait des autres habitants de la vallée en ceci que ses paupières fermées n'étaient ni creuses ni rouges ; on aurait pu croire, à chaque instant, qu'elles allaient s'ouvrir ; de plus, elle avait de très longs cils, ce qui était considéré comme une grave difformité, et sa voix faible ne satisfaisait pas les oreilles exigeantes des aveugles. Aussi n'avait-elle aucun soupirant.

Le moment arriva où Nuñez se dit que, s'il pouvait l'obtenir, il se résignerait à vivre dans la vallée le reste de ses jours.

Il la guetta ; il chercha les occasions de lui rendre de petits services, et bientôt il eut la certitude qu'elle le remarquait. Un jour de repos, à une assemblée, ils étaient assis côte à côte, dans les ténèbres étoilées, et la musique était douce. Sa main rencontra celle de la jeune fille et il osa la presser. Alors, très tendrement, elle répondit à sa pression. Une autre fois qu'ils prenaient leur repas dans l'obscurité, elle effleura de nouveau sa main, et, le feu ayant flambé tout à coup, il vit quelle tendresse exprimaient ses traits. Il se décida à lui avouer ses sentiments.

Un soir qu'elle installait son rouet devant la porte pour filer, il vint la rejoindre. La clarté de la lune la transformait en une mystérieuse statue d'argent. Il s'assit à ses pieds et lui dit combien il l'aimait, et combien elle lui paraissait belle. Il avait une voix caressante ; il parlait avec une tendresse respectueuse et comme apeurée, et jamais encore elle n'avait entendu le langage de l'adoration. Elle ne lui donna aucune réponse définitive,

mais il était clair que les paroles du jeune homme lui avaient plu.

Dès lors, il causa avec elle chaque fois qu'il la rencontra. La vallée fut son univers, et le monde de par-delà les montagnes, où les hommes vivaient le jour, à la lumière du soleil, sembla n'être plus qu'une fable merveilleuse qu'il lui raconterait quelque jour. Timidement et en hésitant, il se risqua à aborder le sujet de la vue.

La jeune fille pensait que cette énigme était la plus poétique des fantaisies ; avec une indulgence qu'elle se figurait coupable, elle écoutait les descriptions qu'il lui donnait des astres, des montagnes, et de sa calme et pâle beauté. Elle n'y croyait pas, elle ne comprenait qu'à moitié, mais elle était secrètement ravie, et lui, tout à son rêve, s'imaginait qu'elle se représentait exactement toutes les splendeurs qu'il lui dépeignait.

Peu à peu, Nuñez prit courage, et son amour devint moins craintif. Bientôt il voulut demander sa main à Yacob et aux Anciens de la vallée ; mais elle en manifesta de l'inquiétude et le pria de différer cette démarche. Ce fut une de ses sœurs aînées qui, la première, prévint son père des amours de Medina-Saroté et de Nuñez.

Ce projet de mariage souleva d'abord la plus vive opposition, non pas que les aveugles fissent trop de cas de la jeune fille, mais parce qu'ils tenaient Nuñez pour un être à part, idiot et incomplet, au-dessous du niveau permis à l'homme. Les sœurs de Medina-Saroté se récrièrent amèrement, car une telle union devait jeter le discrédit sur elles toutes ; et le vieux Yacob, bien qu'il éprouvât à la longue une sorte d'affection pour son serf maladroit et soumis, secoua la tête et jugea la chose impossible. Les jeunes hommes s'irritaient à l'idée de cet abâtardissement de la race, et l'un d'eux s'emporta au point d'injurier et de frapper Nuñez. Celui-ci rendit coup pour coup et, pour la

première fois, la vue lui fut avantageuse, même dans la demi-obscurité. Après ce combat, personne ne s'aventura à lever la main sur lui ; mais tous s'obstinaient à déclarer ce mariage impossible.

Le vieux Yacob aimait tendrement sa dernière fille et il était navré qu'elle vînt si souvent pleurer sur son épaule :

– Tu comprends, ma chérie, c'est un idiot... Il a des hallucinations... Il ne peut rien faire de bien.

– Je le sais, – se lamentait Medina-Saroté. – Mais il n'est déjà plus comme au début. Son état s'améliore ; et il est fort, mon père chéri, il est bon... plus fort et meilleur qu'aucun des nôtres. Et il m'aime, père !... et je l'aime !

Le pauvre père était grandement affligé de la désolation de sa fille, et son attachement pour Nuñez ajoutait à son chagrin. Une fois, il se rendit avec les autres Anciens dans la salle sans fenêtres où siégeait le Conseil, et, tout en prenant part à l'entretien, il trouva moyen, au moment opportun, de placer un mot au sujet de Nuñez :

– Son état s'améliore. Très vraisemblablement, il sera un jour aussi sain que nous-mêmes...

*

Peu de temps après, un des Anciens, qui savait penser profondément, trouva une solution. Parmi ce peuple, c'était lui le grand docteur, le guérisseur, et il avait un esprit inventif et philosophique : l'idée de délivrer Nuñez de ses particularités bizarres devait le séduire. À une séance à laquelle assistait Yacob, il amena la conversation sur Nuñez.

– J'ai examiné Nuñez, – déclara-t-il, – et son cas me semble plus clair. Je pense qu'on pourrait le guérir.

– C'est ce que j'ai toujours espéré ! – s'écria le vieux Yacob.

– Son cerveau est atteint, – assura le docteur aveugle.

Les Anciens eurent un murmure approbateur.

– Or, de quel mal est-il atteint ?

– Hé ? – fit Yacob.

– Voici, – poursuivit le docteur, répondant à sa propre question. – Ces choses bizarres qu'on appelle les yeux, et qui existent pour creuser une agréable dépression dans le visage, sont, dans le cas de Nuñez, malades au point d'affecter son cerveau. Ils sont extrêmement distendus ; ils ont des poils, et leurs paupières remuent : en conséquence, son cerveau est dans un état constant d'irritation et de distraction.

– Oui ! – répétait le vieux Yacob, – oui.

– Je crois pouvoir avancer avec une certitude raisonnable que, pour obtenir une cure radicale, tout ce qu'il faut faire est une opération chirurgicale simple et facile : il ne s'agit que d'enlever ces corps irritants.

– Et alors il sera sain ?

– Et alors il sera parfaitement sain, et nous ferons de lui un citoyen admirable.

– Que Dieu soit béni de nous avoir donné la science ! – proclama le vieux Yacob.

Et il partit aussitôt pour annoncer à Nuñez son heureux espoir.

Mais la façon dont Nuñez reçut cette bonne nouvelle lui parut froide et le désappointa.

– On croirait, d'après le ton que vous prenez, – dit le vieux, – que vous ne vous souciez guère de ma fille !

Ce fut Medina-Saroté qui persuada Nuñez d'affronter les chirurgiens aveugles.

– Oh ! c'est *vous*, – protestait Nuñez, – qui voulez que je renonce au don de la vue !

Elle hocha la tête. Il continua :

– Mais mon univers, c'est la vue !

Elle baissa la tête davantage.

– ... il existe tant de belles choses, de si belles petites choses !... les fleurs, les lichens, parmi les rocs ; les reflets et le chatoiement d'une fourrure ; le ciel profond avec son duvet de nuages, les couchers de soleil et les astres !... Et il y a vous. Pour vous seule, il est bon de posséder la vue, il est bon de voir votre visage doux et serein, vos lèvres bienveillantes, vos chères et jolies mains jointes... C'est mes yeux que vous avez séduits, mes yeux qui me lient à vous, et c'est mes yeux que ces idiots veulent me prendre ! Au lieu de vous contempler, il me faudrait vous toucher seulement, vous palper... vous entendre... et ne plus jamais vous voir ; il me faudrait entrer sous ce toit de roches, de pierres et de ténèbres, cet horrible plafond sous lequel votre imagination se courbe. Non !... vous n'exigez pas que je consente à cela ?...

Il se tut, ayant donné à sa phrase une intonation interrogative : un doute désagréable s'était emparé de lui. Elle commença :

– Parfois je souhaite...

Et elle n'acheva pas.

– Eh bien ? – questionna-t-il, avec un peu d'appréhension.

– ... Parfois je souhaite que vous ne parliez plus comme cela.

– Comme quoi ?

– C’est très beau, je le sens. C’est encore votre imagination, et elle me ravit… mais…

Un frisson glacial le secoua.

– Mais… ? – fit-il d’une voix rauque.

Elle demeura parfaitement immobile et ne répondit pas.

– Vous voulez dire… vous croyez… que je serais mieux… qu’il vaudrait mieux peut-être ?…

Il devina soudain les pensées de la jeune fille et suffoqua de colère, de colère contre le destin stupide, et en même temps il se sentit envahi, pour elle qui n’avait pas compris, d’une infinie sympathie, d’une sympathie qui était presque de la pitié.

– Ma chérie ! – murmura-t-il passionnément.

La pâleur de la jeune fille lui indiqua combien elle souffrait de tout ce qu’elle ne pouvait pas dire. Il passa ses bras autour d’elle, lui baisa la joue, et ils restèrent ainsi quelques instants, silencieux.

– Si je consentais à ce sacrifice ?… – insinua-t-il d’une voix qu’il avait faite très douce.

Elle le serra contre son cœur en donnant libre cours à ses larmes.

– Oh ! si tu voulais !… – sanglotait-elle, – oh ! si seulement tu voulais !…

Pendant la semaine qui précéda l’opération qui devait l’élever de sa servitude et de son infériorité au rang de citoyen libre du Pays des Aveugles, Nuñez ne goûta pas une minute de sommeil. Aux heures chaudes et ensoleillées où les autres dor-

maient heureux, il restait assis à réfléchir ou errait sans but, ramenant sans cesse son esprit sur le sacrifice de ses yeux. Il avait fait connaître sa réponse, il avait donné son consentement, et cependant il n'était pas certain de lui-même...

Enfin la dernière nuit de labeur s'écoula ; le soleil baigna de splendeur les crêtes dorées, et le dernier jour commença pour lui, où il allait voir encore.

Avant qu'elle s'en allât dormir, il eut quelques minutes d'entretien avec Medina-Saroté.

– Demain, – lui dit-il, – je ne verrai plus.

– Élu de mon cœur, – répondit-elle, en lui pressant les mains de toutes ses forces, – ils ne vous feront presque pas souffrir et vous allez endurer ces douleurs, subir cette épreuve pour *moi*, bien-aimé... Si la vie et l'amour d'une femme le peuvent, je vous rendrai tout cela, mon aimé, mon bien-aimé à la voix caressante, je vous rendrai tout cela.

Plein de compassion pour lui-même et pour elle, il l'attira contre lui, unit ses lèvres aux siennes, et contempla, une dernière fois, son doux visage.

Et, à cette vue si chère, il murmura :

– Adieu ! adieu !

Puis, en silence il se détourna : elle écouta le bruit de ses pas qui s'éloignaient lentement, et le rythme traînant de la marche de Nuñez l'attrista à tel point qu'elle éclata en sanglots...

*

Il allait droit devant lui. Au cours de la nuit il avait décidé de se rendre en un endroit écarté, d'où les prairies seraient belles de narcisses blancs, et d'y rester jusqu'à l'heure de son sacrifice ; mais, tout en cheminant, il leva les yeux, et il vit le ma-

tin, le matin qui descendait les pentes de la montagne, comme un ange en armure d'or.

Devant cette splendeur, il lui sembla que le monde aveugle de la vallée, et lui-même et son amour n'étaient pas autre chose qu'un cauchemar infernal. Renonçant à la prairie des narcisses, il continua d'avancer, franchit le mur d'enceinte et gagna les pentes rocheuses, les yeux fixés sur les glaciers et les neiges ensoleillées. Il vit leur beauté infinie, et son imagination prit l'essor vers les choses d'au-delà, avec lesquelles il avait consenti à rompre pour toujours.

Il pensa au monde vaste et libre dont il était séparé, à ce monde qui était le sien, et il eut la vision de pentes plus lointaines : dans la distance, il crut voir Bogota, ville aux magnificences multiples et scintillantes, clarté glorieuse le jour, mystère lumineux la nuit ; ville de palais et de fontaines, de statues et de maisons blanches. Il conçut qu'il serait possible, somme toute, après un jour ou deux d'escalades ou de descentes, par des passes et des défilés, de se rapprocher de ses places et de ses rues affairées. Il songea au voyage sur le fleuve, jour après jour, de Bogota la grande jusqu'au monde plus vaste encore, par des villes et des villages, des forêts et des déserts au long du fleuve tourbillonnant, jusqu'à ce que ses rives reculent, que les steamers s'avancent dans un sillage écumant et qu'on ait atteint la mer, la mer sans limites, avec ses îles par centaines et par milliers, et ses navires entrevus dans la brume et sillonnant en tous sens le monde spacieux. Là-bas, sans que des montagnes le resserrent, on voit le ciel… le ciel, et non pas le couvercle d'ici, mais une arche bleue sans limites, un abîme d'abîmes, dans lequel les astres décrivent leur course !…

Ses yeux, avec un intérêt plus vif, scrutèrent le rideau des montagnes.

« Si j'allais de ce côté, par ce ravin, jusqu'à cette cheminée plus loin, je sortirais au milieu des pins rabougris qui croissent sur cette plate-forme et, si je grimpais plus haut encore, je par-

viendrais à l'extrémité de la gorge... Et puis ?... Ce talus pourrait être gravi facilement. De là, qui sait ? il serait possible d'escalader la muraille du précipice qui monte jusqu'à la limite des neiges... Et ensuite ?... J'arriverais sur la neige ambrée et je serais à mi-chemin de la crête de ces magnifiques désolations. En supposant que j'aie de la chance !...

Il jeta un coup d'œil en arrière sur le village ; alors, se retournant, il le contempla, les bras croisés. Il pensa à Medina-Saroté, et l'image de la jeune fille était minuscule dans l'éloignement...

Tout à coup, il fit face à la pente de la montagne, que la lumière matinale avait envahie sous ses yeux. Avec une extrême prudence, il commença l'ascension.

Au coucher du soleil, il ne montait plus : il avait atteint les hauteurs, très loin de la Vallée des Aveugles. Ses vêtements pendaient en loques, ses membres étaient ensanglantés et meurtris, mais il se prélassait sur le rocher, et un sourire errait sur son visage.

De l'endroit où il était couché, le vallon semblait perdu au fond d'un trou, un mille au moins plus bas. Déjà les brumes et l'ombre l'obscurcissaient, bien que les sommets autour de lui fussent encore embrasés de lumière et de flammes.

Les sommets de la montagne étaient embrasés de lumière et de flammes, et les moindres recoins dans les rochers à portée de sa main étaient baignés d'une limpide beauté ; une veine verte transparaissait sous la roche grise, des cristaux scintillaient çà et là, des teintes orange revêtaient un lichen exigu, minusculement superbe. Des ténèbres profondes et mystérieuses s'écroulaient dans la gorge : des bleus qui s'assombrissaient jusqu'au pourpre, et des pourpres qui se transformaient en opa-

cités lumineuses. Et, au-dessus de sa tête, s’étendait la libre immensité du ciel.

Il cessa d’admirer ce spectacle et s’allongea, tranquille et souriant, comme si ce bonheur lui eût suffi, de s’être échappé du Pays des Aveugles.

Les lueurs du couchant s’éteignirent. Et ce fut la nuit. Et Nuñez reposait, sous les étoiles froides et claires.

LA PORTE DANS LE MUR[14]

[14] Titre original : *The Door in the Wall,* tirée de *le Pays des Aveugles*.

Il y a environ trois mois, par un soir de confidences, Lionel Wallace me raconta l'histoire de la porte dans le mur, et je pensai alors que l'aventure était vraie, en ce qui le concernait tout au moins.

Il y mit une simplicité si convaincante que je ne pus faire autrement que de le croire. Mais, le lendemain, je m'éveillai dans une atmosphère différente, et, paressant au lit, je me remémorai ses paroles, dépouillées à présent du charme de sa voix lente et grave. Il y manquait l'atmosphère indécise qui nous enveloppait, la lumière tamisée que l'abat-jour renvoyait sur les objets luxueux qui couvraient la table, sur l'argenterie, les cristaux et le linge blanc, sur les reliefs du dessert, toutes choses qui formaient un petit monde baigné de clarté et comme retranché de la réalité quotidienne. Son histoire, à présent, m'apparaissait franchement incroyable.

« Il a voulu me mystifier, me dis-je. Comme il s'y est pris habilement !... Je ne me serais pas attendu à cela, de lui surtout ! »

Plus tard, assis dans mon lit, et buvant, à petits coups, ma tasse de thé matinale, j'essayai de m'expliquer cette impression de réalité qui me rendait si perplexe au souvenir de ses inadmissibles confidences. Je conclus qu'on devait supposer, soupçonner, deviner, – je ne sais quel terme employer, – des aventures qu'il lui était autrement impossible d'avouer.

Comment recourir à cette explication, maintenant ? J'ai surmonté tous mes doutes. Je crois aujourd'hui, comme je le crus en l'écoutant ce fameux soir, que Wallace me dévoila son secret en toute vérité. Mais je ne saurais décider s'il avait vu de ses yeux, ou s'imaginait seulement avoir vu, s'il était doué d'un

privilège surnaturel ou la victime d'une illusion fantasque. Les circonstances mêmes qui entourèrent sa mort et dissipèrent mes doutes ne jettent aucune clarté sur ce point. Le lecteur en pourra juger lui-même.

Je ne sais plus à présent quelle critique ou quel commentaire incita cet homme si réticent à se confier à moi. Il se défendait, toutefois, contre mes reproches. La négligence et la mollesse dont il avait fait preuve lors d'un grand mouvement d'opinion m'avaient déçu, et c'est pour se disculper qu'il se lança tout à coup :

– J'ai... J'ai une préoccupation, – avoua-t-il ; puis, après un silence qu'il avait consacré à l'étude de la cendre de son cigare, il reprit : – Oui, j'ai été négligent, sans doute... Il est vrai que... Non, ce n'est pas une banale histoire de revenants ou d'apparitions, mais... pourtant... c'est un secret bizarre à confesser... Eh bien ! Redmond, je suis hanté !... Une hantise me possède, qui enlève à la vie sa lumière, qui m'emplit de désirs jamais apaisés.

Il se tut, gêné par cette timidité qui s'empare si souvent de l'Anglais, au moment où il est sur le point de parler de choses émouvantes, graves et belles.

– Toi aussi, tu as fait tes études au collège de Saint-Œthelstan, n'est-ce pas ?

Cette question me parut n'avoir aucun rapport avec notre conversation.

– Eh bien ! – dit-il, pour s'interrompre aussitôt.

Néanmoins, par phrases entrecoupées, qui coulèrent bientôt plus facilement, il me révéla le mystère que recelait son cœur, le souvenir tenace d'une beauté et d'un bonheur qui remplissaient sa vie d'aspirations insatiables, et devant lesquels le spectacle du monde et ses joies lui paraissaient mornes, ennuyeux et vains.

Maintenant que j’en ai la solution, je me rends compte que le mot de l’énigme était écrit visiblement sur les traits de Wallace. Je garde une photographie qui reproduit en l’exagérant cet air de détachement, et je me rappelle ce que disait une femme qui l’a beaucoup aimé :

– Brusquement, tout effort d’attention disparaît chez lui... Il vous oublie, il ne prend plus le moindre intérêt à ce qui se passe sous ses yeux...

Cependant il n’en était pas toujours ainsi, et, lorsqu’il attachait son esprit à un problème compliqué, Wallace en venait à bout avec la plus grande facilité. Du reste, sa carrière fut une suite de succès. Il n’avait pas tardé à me laisser loin derrière lui, et il parvint à faire figure dans le monde beaucoup mieux que je n’ai jamais pu y prétendre, assurément. Il approchait de quarante ans quand il est mort, et l’on affirme que, s’il avait vécu, il aurait obtenu un portefeuille dans le nouveau ministère. Au collège, il l’emportait toujours sur moi sans effort, comme par nature, et nous nous sommes suivis de classe en classe jusqu’à la fin de nos études. Au début, nous étions de même force, mais il passa ses derniers examens dans un rang très supérieur au mien, avec toutes les mentions et tous les prix. Pourtant, je m’étais maintenu dans une bonne moyenne.

C’est au collège que je l’entendis parler pour la première fois de « la porte dans le mur », dont il devait m’entretenir une seconde et dernière fois, un mois à peine avant sa mort.

Pour lui, cette porte dans le mur était une porte véritable, menant, à travers un mur véritable, vers les réalités immortelles.

Elle apparut dans sa vie de très bonne heure, quand il n’était qu’un bambin de cinq ou six ans. Je me rappelle de quel ton lent et grave il me précisa la date.

– Une vigne vierge cramoisie la recouvrait, – décrivait-il, – une seule belle teinte cramoisie, sur une tache ambrée de clair soleil, contre un mur blanc. Ces détails se confondaient dans l'impression d'ensemble, sans que je m'en fusse rendu compte, et, devant la porte verte, le trottoir était parsemé de feuilles de marronnier, tachetées de jaune, ni rousses ni sales, mais fraîchement tombées... ce qui indique que c'était en octobre... J'observe tous les ans les marronniers, et je ne me trompe pas... Autant que je puis en être sûr, je devais avoir cinq ans et quatre mois.

Enfant assez précoce, ajouta-t-il, – il sut parler bien avant l'âge habituel, – il se montrait si sage, si « raisonnable », comme on dit, qu'on lui accordait plus de liberté qu'on n'en laisse généralement aux enfants de quelques années plus âgés. Il n'avait guère que deux ans lorsque sa mère mourut, et il resta sous l'autorité moins vigilante d'une gouvernante. Son père, homme de loi austère et toujours préoccupé, lui accordait peu d'attention, tout en fondant de grands espoirs sur lui. Et l'enfant, malgré son entrain, trouvait, je pense, l'existence un peu monotone, si bien qu'un jour il partit droit devant lui...

Il ignorait par suite de quelle négligence de ses surveillants il réussit à s'esquiver, et il ne se souvenait plus du trajet qu'il parcourut à travers le quartier de West Kensington. Tous ces détails s'étaient effacés dans le désordre irrémédiable de sa mémoire, mais sur cet arrière-fond confus se détachaient nettement la porte verte et le mur blanc.

À peine ses yeux d'enfant les eurent-ils vus qu'il ressentit une émotion particulière, une attraction, un désir de passer de l'autre côté. En même temps, il avait cette conviction très claire qu'il était imprudent – ou coupable – de céder à cette tentation. Chose curieuse, insistait-il, en poursuivant son récit, il ne douta pas un instant que la porte ne fût pas fermée et qu'il ne pût l'ouvrir s'il le voulait. Et je me l'imagine, arrêté là, perplexe, atti-

ré et repoussé tour à tour. Il était persuadé aussi, sans savoir pourquoi, que son père serait fort courroucé s'il entrait.

Wallace me décrivit avec la plus extrême minutie ces moments d'hésitation.

Il passa droit devant la porte ; puis, les mains dans ses poches, et s'efforçant de siffloter, il continua jusqu'à l'extrémité du mur. À cet endroit commençait une rangée de boutiques sordides, entre lesquelles se distinguait celle d'un plombier, avec ses vitrines pleines d'un poussiéreux amas de tubes et de conduites en poterie, de feuilles de plomb, de robinets et de pots de vernis. Il s'arrêta en feignant de prendre grand intérêt à ce désordre, mais guettant d'un désir passionné la porte verte.

Alors, une rafale d'émotion l'emporta. De peur d'être agrippé à nouveau par l'hésitation, il se lança à toutes jambes, poussa de ses deux mains ouvertes la porte convoitée, et la laissa se refermer d'elle-même derrière lui. C'est ainsi qu'en un clin d'œil il pénétra dans le jardin dont le souvenir devait le hanter toute sa vie.

Wallace éprouva une extrême difficulté à me décrire cet enclos aussi exactement qu'il se le rappelait.

Il y avait, dans l'air même qu'on y respirait, quelque chose d'exhilarant qui vous imprégnait d'une sensation de légèreté et de bien-être ; tout y revêtait un aspect riant, immaculé et subtilement lumineux. À l'instant même où l'on entrait, on ressentait un contentement exquis, comparable seulement à ces rares minutes où, alors qu'on est jeune et joyeux, on connaît le bonheur en ce monde. Toutes choses étaient belles en ce jardin...

Wallace s'abandonna un moment à sa rêverie ; puis, avec l'inflexion hésitante de ceux qui relatent des incidents incroyables, il reprit :

– Imagine-toi qu'il y avait là deux grandes panthères... oui, deux panthères tachetées... Et je n'avais pas peur... Ces fauves

au pelage velouté jouaient avec une balle, dans une allée spacieuse, entre deux longues plates-bandes fleuries à bordure de marbre. L'une des bêtes leva la tête et vint à moi, curieuse. Elle s'approcha, frotta son oreille ronde et douce contre la petite main que je tendis, et ronronna... C'était un jardin enchanté... Oui, certes !... Ses dimensions ? Il s'étendait très loin de tous côtés. Je crois même qu'on apercevait des collines dans la distance... Comment diable étaient-elles venues à West Kensington ?... Je n'en sais rien, mais je me trouvais là comme à un retour chez soi, après une longue absence...

« À l'instant même où la porte se referma derrière moi, j'oubliai la rue et les feuilles de marronnier, les cabs et les voitures de livraison ; j'oubliai l'attraction machinale qui aurait dû me ramener à l'obéissance et à la discipline familiale ; j'oubliai les hésitations et les craintes, les conseils de la prudence et les réalités intimes de l'existence. Sur-le-champ, je fus un bambin joyeux et heureux, dans un monde surprenant. Tout, en ce lieu étrange, était différent : il y régnait une lumière plus chaude, plus pénétrante, plus moelleuse, on y respirait une atmosphère de gaieté claire, et des bouffées de nuages parsemaient le bleu du ciel.

« Devant moi, la longue allée m'invitait, avec ses plates-bandes sans mauvaises herbes, ses massifs riches de fleurs qui poussaient sans culture. Sans appréhension, je posai mes petites mains sur la fourrure souple des panthères, je leur caressai les coins sensibles sous les oreilles ; je jouai avec elles, et l'on eût dit qu'elles accueillaient un ami. L'impression était ancrée dans mon esprit d'un retour au foyer ; aussi, lorsque bientôt une belle jeune fille, grande et svelte, apparut, je n'éprouvai aucune surprise. Elle s'avança vers moi, souriante, me souleva dans ses bras, me baisa au front ; puis elle me prit par la main et m'emmena. J'avais conscience que tout cela était délicieusement innocent et me remémorait des choses heureuses qui, par suite de quelque sortilège, avaient jusqu'ici été négligées. Par un large perron aux marches rouges, que j'entrevis entre les hautes

touffes de pieds-d'alouette, nous accédâmes à une vaste avenue ombragée par de très vieux arbres. Tout au long, entre les troncs aux écorces gercées de roux, des bancs et des statues de marbre étaient disposés, autour desquels voltigeaient des colombes apprivoisées.

« Ma belle amie m'emmenait par cette avenue, et je me souviens de ses traits gracieux, de son menton finement modelé, de la douceur radieuse de son visage... Elle me questionnait d'une voix caressante et me narrait des fables, des fables ravissantes, je le sais, bien que je n'aie jamais pu m'en rappeler aucune... Soudain un petit singe capucin, très propre, avec un pelage brun-roux, et de bons yeux noisette, descendit d'un arbre et se mit à gambader auprès de moi ; il me regardait en grimaçant, et bientôt sauta sur mon épaule. Et nous poursuivions notre chemin, dans un parfait bonheur...

Il s'interrompit.

– Continue, – dis-je.

– Je me souviens de menus détails. Nous croisâmes un vieillard qui se promenait parmi les lauriers. Nous traversâmes un carrefour qu'égayait le caquetage de perroquets multicolores, et, par une large colonnade ombragée, nous arrivâmes à un palais spacieux, rafraîchi par de nombreuses fontaines, plein d'objets magnifiques et offrant tout ce que le cœur peut désirer. Il y avait là beaucoup de gens que je revois clairement pour la plupart, tandis que le souvenir des autres demeure vague ; mais tous étaient beaux, avec une expression d'infinie bonté. Sans savoir comment, je compris qu'une bienveillance extrême les animait à mon égard, qu'ils étaient heureux de m'avoir parmi eux ; leurs gestes, le contact de leurs mains, leurs regards de bienvenue et d'amour me remplissaient de joie... oui, de joie...

Il se tut encore un moment.

– Je rencontrai là des compagnons de jeu, ce qui me fut précieux, car j'étais un petit garçon solitaire. Ils s'ébattaient agréablement sur une pelouse, qu'ornait un massif de fleurs au milieu duquel se dressait un cadran solaire... On jouait et l'on s'aimait... C'est bizarre, il existe ici un trou dans ma mémoire. Je ne me rappelle plus à quel jeu nous jouions. Je ne me le suis jamais rappelé... Plus tard, je passai de longues heures, parfois avec des crises de larmes, à essayer de retrouver cette forme de bonheur. Je voulais, tout seul, jouer de nouveau à ces jeux... En vain !... Je ne me souviens que du bonheur que j'éprouvais et de deux compagnons qui ne me quittèrent pas... Bientôt, parut une femme brune, avec une face pâle et grave, des yeux rêveurs, vêtue d'une longue robe souple de pourpre claire ; elle portait un livre, et, me faisant signe, elle m'emmena dans une galerie, au-dessus d'un vestibule... Mes camarades étaient désolés de me voir partir ; ils cessèrent leurs ébats et me regardèrent m'éloigner. « Reviens, reviens bientôt ! » criaient-ils. Je levai les yeux vers le visage de la femme brune, mais elle ne semblait pas entendre. Avec la même expression douce et grave, elle alla s'asseoir sur un banc de la galerie, et je me tins près d'elle, curieux de savoir ce que contenait le livre qu'elle avait ouvert sur ses genoux. Elle posa le doigt sur une page et je fus émerveillé, car je me vis dans ce livre. J'étais le héros de l'histoire, et il y avait là toute ma vie, depuis ma naissance... Ce qui m'émerveillait davantage, c'est que je voyais sur les pages de ce livre non des images, mais des réalités.

Wallace s'interrompit encore, et il me regarda d'un air perplexe.

– Continue... Je comprends, – dis-je.

– C'étaient des réalités, oui, indiscutablement. Les personnages s'y mouvaient vraiment... Ils apparaissaient et disparaissaient : ma mère, que j'avais presque oubliée ; mon père, sévère et austère ; les domestiques, la nursery, toutes les personnes et toutes les choses qui m'étaient familières à la maison, et les rues

animées par le va-et-vient des passants et des voitures. Stupéfait, je levai des yeux interrogateurs vers le visage de la femme ; anxieux d'en savoir davantage, je feuilletai hâtivement le livre, et à la fin je me vis, hésitant, indécis, devant la porte verte dans le grand mur blanc, et j'éprouvai à nouveau les mêmes craintes et le même conflit. « Que vient-il ensuite ? » m'écriai-je, et je voulus tourner la page, mais la main froide de la femme aux traits graves me retint. « Ensuite ? » insistai-je, m'efforçant d'écarter sa main, tirant sur ses doigts avec toute mon énergie enfantine. Elle céda, la page tourna, et la femme se pencha vers moi comme une ombre et m'embrassa au front...

« Mais, sur la page, il n'y avait pas le jardin enchanté, ni les panthères, ni la belle jeune fille blonde qui me conduisit par la main, ni les compagnons de jeux qui regrettaient tant de me voir partir... Je ne vis qu'une longue rue grise de West Kensington, à cette heure glaciale qui précède le moment où l'on allume les réverbères, et j'étais là, sur le trottoir, petite forme misérable, sanglotant à haute voix, malgré tous mes efforts pour me contenir... Je pleurais, parce que je ne pouvais pas retourner auprès de mes petits compagnons qui m'avaient crié : « Reviens, reviens bientôt ! » Je me retrouvais seul, et ce n'était pas une page du livre, mais la cruelle réalité : l'endroit enchanté et la femme grave, aux genoux de laquelle je m'étais tenu, avaient disparu... Où les trouverais-je ?

Il se tut et demeura un long moment, les yeux fixés sur le feu.

– Oh ! la tristesse de ce retour ! – murmura-t-il.

– Et alors ? – dis-je, un instant après.

– Comme je me sentais misérable ! Ramené malgré moi dans ce monde lamentable ! À mesure que je comprenais mieux ce qui venait de se passer, un chagrin irrésistible m'envahissait. La honte et l'humiliation de mes sanglots en pleine rue et ma rentrée piteuse à la maison sont des souvenirs d'hier. Je revois

le vieux monsieur bienveillant qui se pencha sur moi, avec ses lunettes d'or, et me parla : « Tu es perdu, mon pauvre enfant ? » dit-il. Il me remit à un jeune policeman plein d'attentions ; la foule se rassemblait, et c'est ainsi escorté que je repris le chemin de la demeure paternelle.

« Voilà, aussi exactement que je me la rappelle, ma vision du jardin enchanté, vision qui me hante encore à l'heure actuelle. Certes, il m'est impossible d'exprimer ce caractère d'irréalité translucide, cette *différence* d'avec les choses de tous les jours, qui transformait ce lieu... Pourtant, c'est bien là ce qui m'arriva. Si ce fut un rêve, je suis sûr que ce fut un rêve éveillé et absolument extraordinaire... Hem ! Il s'ensuivit naturellement un redoutable interrogatoire, par ma tante, par mon père, par ma gouvernante, par tous... J'essayai de leur raconter ce que j'avais vu, mais mon père m'administra ma première correction pour m'apprendre à dire des mensonges. Quand, ensuite, je voulus répéter mon histoire à ma tante, elle me punit aussi pour tant d'obstination dans ma faute. Et l'on défendit de m'écouter, de prêter l'oreille à un seul mot de mon récit. On m'enleva même mes volumes de contes de fées, pour ce motif que j'avais "trop d'imagination". Quoi ?... Oui, ils firent cela... Mon père était de la vieille école... Mon histoire resta confinée en moi-même. Je la confiai à mon oreiller que mes larmes d'enfant trempèrent souvent... Et j'ajoutais toujours à mes prières régulières cette fervente requête : "Plaise à Dieu que je rêve du jardin. Seigneur, ramène-moi à mon jardin, ramène-moi à mon jardin..." J'en rêvai souvent, et il se peut que je l'aie embelli, que je l'aie transformé, je ne sais... Tout ceci, tu comprends, est un effort pour reconstruire, d'après des images fragmentaires, une aventure de mon jeune âge. Ce souvenir-là est séparé par un gouffre des autres souvenirs de mon enfance. Et il vint un temps où il me parut impossible de faire la moindre allusion en paroles à cet événement magique...

Je formulai une question qui s'imposait.

– Non, – répondit-il, – je ne me souviens pas d'avoir, dans les années qui suivirent, essayé de retrouver mon chemin jusqu'au jardin. Cela me semble bizarre, à présent, mais je suppose qu'on surveilla de plus près mes mouvements, après cette mésaventure. Non, je ne tentai de chercher la porte verte qu'après que nous nous connûmes tous deux. Si invraisemblable que cela paraisse, je crois qu'il y eut une période pendant laquelle j'oubliai complètement le jardin... vers l'âge de sept ou huit ans. Tes souvenirs sont précis, de nos années d'études à Saint-Œthelstan ?

– Très précis !

– Aucun signe, je pense, ne révélait que j'avais un rêve secret ?

Il leva soudain la tête en souriant.

– As-tu jamais joué au « passage du nord-ouest » avec moi ?... Non, puisque nous venions au collège par des directions différentes...

« C'était une sorte de jeu, – reprit-il, – que des enfants doués d'un peu d'imagination peuvent jouer n'importe quand. Il s'agissait de découvrir un itinéraire nouveau pour se rendre au collège. Le chemin ordinaire était fort direct, et le jeu consistait à trouver un trajet qui ne le fût pas. On partait dix minutes plus tôt que d'habitude, dans une direction invraisemblable, et il fallait parvenir au but après un parcours insolite. Un jour, je m'égarai dans des rues sordides, de l'autre côté de Campden Hill, et je commençais à croire que, pour cette fois, j'avais perdu la partie et que j'arriverais en retard au collège. En désespoir de cause, je m'engageai dans une ruelle qui paraissait être un cul-de-sac, mais à l'extrémité je trouvai une issue. Je hâtai le pas avec un renouveau d'espoir : "Je réussirai", me disais-je, et je passai alors devant une rangée de pauvres boutiques qui me semblèrent inexplicablement familières, et là même j'aperçus le long mur blanc et la porte verte qui menait au jardin enchanté.

La chose me sautait aux yeux brusquement ! Donc, après tout, ce jardin, ce merveilleux jardin n'était pas un rêve !...

Il se tut.

– Cette seconde rencontre de la porte verte marque, je suppose, toute la différence entre la vie laborieuse de l'écolier et l'infini loisir de l'enfant. En tout cas, cette seconde fois, je ne songeai pas un instant à m'écarter de mon chemin. Tu comprends... d'abord mon esprit était absorbé par l'idée d'arriver à temps au collège et de ne pas compromettre ma réputation d'exemplaire ponctualité... Je dus éprouver sûrement quelque petit désir d'entrouvrir au moins la porte, oui, je dus éprouver ce désir... Mais cette attirance ne m'apparut sans doute que comme un nouvel obstacle à ma détermination toute-puissante d'arriver à l'heure. Certes, ma découverte m'intéressait énormément ; je poursuivis ma route avec la tête pleine de ce fait... mais il n'en est pas moins vrai que je poursuivis ma route. Rien ne m'arrêta. Je passai devant l'entrée magique en courant ; tirant ma montre du gousset, je constatai que j'avais encore dix minutes à moi, et je me trouvai bientôt dans un quartier plus familier. J'arrivai au collège, hors d'haleine, ruisselant de transpiration, mais à l'heure !... C'est bizarre, hein ?

Il me regarda méditativement.

– Naturellement, j'ignorais alors que je ne retrouverais pas toujours la fameuse porte. Les collégiens ont des imaginations limitées. Je dus penser que c'était une excellente affaire de savoir que le mur et la porte existaient et de connaître le chemin pour y retourner... mais la nécessité d'être ponctuel l'emporta. Au cours de cette matinée-là, je me montrai singulièrement distrait et inattentif, évoquant tous mes souvenirs des beaux et étranges personnages que j'allais bientôt revoir. Chose curieuse, je n'avais pas le moindre doute qu'ils ne dussent être heureux aussi de me revoir... Oui, ce matin-là, je dus penser au jardin comme à un lieu de récréation auquel on pourrait se rendre dans les intervalles d'une carrière scolastique laborieuse.

« ... Mais je n'y retournai pas ce jour-là, me réservant peut-être pour le lendemain, qui était une demi-vacance... En outre, mes distractions durent me valoir des punitions qui rognèrent la marge de temps nécessaire pour le détour... Je ne sais plus exactement... Ce que je sais mieux, c'est qu'entre-temps le jardin enchanté accapara à tel point mes pensées que je ne pus garder mon secret pour moi seul... J'en parlai à... Comment s'appelait-il ?... Il avait une sorte de museau pointu, et nous l'avions surnommé la Fouine...

– Hopkins, – précisai-je.

– En effet, Hopkins... Il me déplaisait de lui en parler ; j'avais l'impression d'enfreindre une règle, mais cela ne me retint pas. Nous faisions tous les jours une partie du chemin ensemble. Il était bavard, et si nous n'avions pas parlé du jardin enchanté, nous aurions parlé de toute autre chose, mais je ne pouvais supporter que ce sujet de conversation... Et j'y allai de ma confidence...

« Il ne fut pas discret. Le lendemain, à l'heure de la récréation, je me vis entouré par une demi-douzaine de grands élèves, qui me taquinèrent et me questionnèrent sur le jardin enchanté... Il y avait parmi eux le grand Fawcett, tu te le rappelles ? Et Carnaby et Morley Reynolds. Tu n'en étais pas, toi, par hasard ? Non, je ne l'aurais pas oublié...

« À cet âge-là, nous sommes des créatures aux sentiments complexes. En dépit de mes appréhensions secrètes, j'étais, je le crois fermement, quelque peu flatté de mériter l'attention de ces grands camarades. Je me rappelle particulièrement le plaisir que me causa un éloge de Crashaw... tu te souviens de Crashaw l'aîné, le fils du compositeur ?... Il déclara que c'était le meilleur mensonge qu'il eût jamais entendu. Mais en même temps, je ressentais, au fond, une honte pénible à raconter ce que je savais être un secret inviolable. Cette brute de Fawcett risqua une plaisanterie déplacée au sujet de la belle jeune fille blonde...

Wallace baissa la voix au souvenir de l'incident.

– Je feignis de ne pas entendre, – dit-il. – Tout à coup, Carnaby me traita de menteur, et la dispute s'envenima quand j'affirmai que la chose était vraie. J'assurai que je savais où retrouver la porte verte, et que je les y mènerais en dix minutes. Carnaby prit un air outrageusement vertueux, déclarant qu'il me faudrait donner la preuve de ce que j'avançais ou qu'il m'en cuirait... Est-ce que Carnaby t'a jamais tordu le bras ? Eh bien, alors, tu comprendras ce que j'éprouvai. Je jurai que mon histoire était vraie...

« Il n'y avait pas un élève alors qui pût arracher une victime à Carnaby... Crashaw essaya bien de placer un mot en ma faveur, mais pour Carnaby l'occasion était trop belle, et il ne lâcha pas sa proie. Rouge jusqu'aux oreilles et quelque peu effrayé, je laissai s'accroître ma surexcitation, et j'agis finalement comme un sot. Le résultat fut qu'au lieu de partir seul pour mon jardin enchanté, j'y allai, les joues cramoisies, les oreilles brûlantes, les yeux cuisants et l'âme torturée de misère et de honte, à la tête d'une troupe de condisciples curieux, railleurs et menaçants...

« Nous n'avons jamais trouvé le mur blanc et la porte verte...

– Tu veux dire que tu ne les y conduisis pas ?

– Je veux dire que je ne pus pas retrouver le jardin, et je l'aurais retrouvé alors si c'eût été possible... Et plus tard, quand j'y pus retourner seul, je ne le retrouvai pas davantage... je ne le retrouvai jamais. Il me semble maintenant que, tout au long de mes années de collège, je ne cessai pas de chercher, sans jamais le découvrir.

– Et les camarades ? Comment prirent-ils la chose ?

– Fort mal... Carnaby institua un conseil de guerre devant lequel je comparus sous l'accusation de mensonge injustifiable...

Je me souviens que je rentrai furtivement à la maison et me réfugiai dans ma chambre pour y cacher mes pleurnicheries. Mais quand, à bout de larmes, je m'endormis, ce n'étaient pas les brutalités de Carnaby qui me désolaient, mais le regret du beau jardin, du bel après-midi que j'avais tant espéré, de mes belles et douces amies, des compagnons qui m'attendaient, des jeux que j'apprendrais à nouveau...

« Je suis persuadé que si je ne m'étais confié à personne... Je passai des moments affreux, après cela... des crises de sanglots, la nuit... des rêvasseries pendant le jour. Mes études en souffrirent et, ces deux trimestres là, j'eus de mauvaises notes. T'en souviens-tu ? Naturellement, puisque c'est lorsque tu me battis en mathématiques que je me remis à la tâche. »

Pendant un certain temps, mon ami contempla silencieusement les charbons ardents. Puis, sans aucune invite, il reprit :

– Je n'entraperçus de nouveau ma vision qu'à l'âge de dix-sept ans. Pour la troisième fois elle me sauta aux yeux, un jour que je me rendais en voiture à la gare de Paddington, en route pour Oxford, où j'allais concourir pour une bourse. Ce fut à peine un coup d'œil. Penché sur le tablier du cab et fumant une cigarette, je me considérais désormais comme un homme du monde accompli et indépendant... et tout à coup, sous mes yeux, la porte et le mur surgirent, avec la chère certitude des choses inoubliables qui reviennent à la portée de la main.

« La voiture roulait toujours ; pris à l'improviste, je ne songeai à faire arrêter le cab que lorsque nous eûmes tourné le prochain coin. Et même alors ce fut une minute bizarre, où j'eus une volonté double et divergente. Je heurtai de ma canne la petite lucarne, dans le toit du cab, et tirai ma montre : "Voilà, monsieur ?" s'enquérait déjà le cocher. "Heu, bien... ce n'est rien, répliquai-je, une erreur de ma part... nous n'avons pas le temps, continuez." Et le cheval reprit le trot... J'obtins ma bourse, et, le soir où j'en eus la nouvelle, je restai assis auprès de mon feu, dans ma petite chambre de la maison paternelle, avec,

encore, dans les oreilles, les compliments de mon père, ses rares compliments ; je fumais ma pipe favorite, la pipe à fourneau formidable que préfèrent les adolescents, et mes pensées revenaient à cette porte dans le grand mur blanc. “Si je m’étais arrêté, je n’aurais pas obtenu la bourse, me disais-je, je ne jouirais pas du bénéfice des études universitaires, j’aurais compromis la belle carrière qui s’ouvre devant moi... Je commence à envisager les choses plus sainement.” Je m’enfonçai davantage dans ma méditation, et je ne doutai pas une minute que la réalisation de ma carrière méritât de tels sacrifices... Les belles amies et la claire atmosphère du jardin m’apparaissaient très douces, très tentantes, mais si lointaines ! Je marchais à présent à la conquête du monde... Je voyais une autre porte s’ouvrir... la porte de ma carrière.

Il contempla de nouveau les charbons, dont les flammes rouges firent danser un instant sur son visage une expression de force obstinée, qui s’évanouit presque aussitôt.

– Eh bien, – continua-t-il, après un soupir, – j’ai rempli ma carrière, j’ai accompli beaucoup de choses, travaillé avec acharnement. Mais le jardin enchanté m’a valu mille rêves, et j’ai quatre fois, depuis lors, revu sa porte, ou du moins je l’ai entrevue l’espace d’un clin d’œil... oui, quatre fois... Pendant un certain temps, le monde me parut si intéressant et si séduisant, si plein de sens et de promesses, que le charme du jardin était, par comparaison, à demi effacé et perdu dans un lointain vague. Qui donc désirerait caresser des panthères, alors qu’il est en route pour dîner avec de jolies femmes et des hommes distingués ?... Je quittai Oxford, et l’on fonda sur moi de grandes espérances ; j’ai fait de mon mieux pour ne pas les décevoir... de mon mieux, et il y eut cependant bien des désappointements...

« J’eus deux liaisons, sur lesquelles je n’insisterai pas ; mais, une fois, alors que je me rendais chez une dame qui, je le savais, m’avait mis au défi de venir, je pris au hasard un raccourci par une rue peu fréquentée, voisine d’Earl’s Court, et je

débouchai ainsi sur un mur blanc et une porte verte qui m'étaient familiers. “Bizarre, pensai-je, je croyais que cela se trouvait du côté de Campden Hill, et c'est bien l'endroit que je n'ai jamais pu retrouver, l'endroit où se situe mon étrange rêve.”

« Et je passai mon chemin, tout entier à l'idée du but vers lequel j'allais. La porte verte n'avait aucune séduction pour moi, cet après-midi-là. À peine éprouvai-je l'impulsion de me rendre compte si l'huis était ouvert... Un écart de trois pas aurait suffi... Au fond de mon cœur je savais qu'il s'ouvrirait pour moi, mais je songeai que je me retarderais alors et je manquerais ce rendez-vous, auquel je me faisais un point d'honneur d'être exact. Par la suite, je me reprochai ma ponctualité... “J'aurais dû, au moins, entrebâiller la porte et jeter un coup d'œil rapide, et faire un signe de la main aux panthères”, me disais-je ; mais l'expérience m'avait appris que le lieu enchanté était de ceux qui ne se retrouvent pas en les cherchant... Oui, j'en éprouvai un pénible regret.

« Des années de travail constant suivirent, et je n'entrevis plus le mur blanc que tout dernièrement. Depuis qu'il m'est réapparu, on dirait qu'une sorte d'ombre a terni le monde ambiant. Auparavant, j'estimais que c'était un châtiment douloureux et cruel de ne plus jamais revoir cette porte... Était-ce le résultat du surmenage ? Était-ce aussi le vague à l'âme qui vous guette vers la quarantaine ?... Je l'ignore... Mais, indubitablement, le chatoiement des choses, qui rend l'effort facile, disparaissait à mes yeux, et cela juste au moment où, à cause des mouvements politiques nouveaux, il m'aurait fallu être à l'œuvre. Bizarre, n'est-ce pas ? Mais je commence à trouver la vie fatigante et les récompenses qu'elle offre, à mesure que j'en approche, me semblent piètres. Depuis quelque temps, j'étais tourmenté du désir de revoir le jardin... oui, et trois fois j'ai revu...

– Le jardin ?

– Non, la porte !... Et je ne suis pas entré !

Il s'accouda sur la table, avec un accent poignant de douleur dans la voix, quand il parla :

– Trois fois l'occasion s'est offerte, trois fois ! « Si jamais cette porte se présente de nouveau à ma vue, avais-je juré, j'entrerai, secouant, sur le seuil, la poussière et l'accablement de cette vie, renonçant au vain mirage de nos vanités, à toutes nos épuisantes futilités. J'entrerai pour n'en plus sortir... Cette fois-là, j'y resterai... » Je me l'étais juré, et, quand l'heure fut venue, *je n'entrai pas*... Oui, à trois reprises, dans la même année, j'ai passé devant cette porte sans entrer, trois fois au cours de l'année écoulée... La première fois, ce fut le soir du vote de la fameuse loi agricole, où le ministère ne fut sauvé que par une majorité de trois voix... Tu t'en souviens ? Personne de notre côté, et fort peu de députés du côté de l'opposition, s'attendaient à la clôture du débat à cette séance-là... Mais la discussion s'était soudain effondrée, comme des coquilles d'œufs qu'on écrase. Je dînais avec Hotchkiss chez son cousin de Brentford ; on nous prévint par téléphone, et nous partîmes immédiatement dans l'automobile du cousin. Nous arrivâmes juste au moment du vote, et, en route, nous passâmes devant le mur, livide sous le clair de lune, que l'éclat de nos lanternes colora en jaune vif, et il n'y avait pas à s'y tromper...

« – Seigneur ! – m'écriai-je.

« – Quoi donc ? – demanda Hotchkiss.

« – Oh ! rien, – répondis-je, – et l'occasion était évanouie.

– J'ai fait un gros sacrifice en venant, – dis-je, au président de mon groupe, quand j'arrivai.

– Tout le monde en fait autant, ce soir, – me répliqua-t-il en riant, et il s'éloigna rapidement.

« Je ne vois pas comment j'aurais pu agir autrement en la circonstance...

« La fois suivante il en fut de même. Je me rendais en hâte au lit de mort de mon père, pour dire à ce sévère vieillard un dernier adieu. En cette circonstance encore, les exigences de la vie étaient impératives. Mais la troisième fois, il y a huit jours, ce fut différent. Le remords me ronge quand j'y pense. J'étais en compagnie de Gurker et de Ralphs... ce n'est plus un secret maintenant, et je puis avouer cette entrevue avec Gurker. Nous avions dîné ensemble chez Frobisher, et la conversation avait pris un ton d'intimité. La question de mon portefeuille dans le ministère reconstitué restait en dehors de la discussion... Oui, oui... tout cela est arrangé. Il vaut mieux ne pas le rendre public, mais je n'ai pas de raison de te le cacher, à toi... Oui... merci, merci... Laissez-moi poursuivre mon histoire.

« Ce soir-là, il y avait beaucoup de rumeurs dans l'air. Ma position était fort délicate. Je désirais obtenir une déclaration définitive de Gurker, mais la présence de Ralphs me gênait. J'employais toutes mes facultés à maintenir dans la conversation un ton d'insouciance et de légèreté, et à ne pas la diriger trop ouvertement sur le point qui me concernait. Il le fallait bien. La conduite de Ralphs depuis lors a amplement justifié mes précautions... Je savais que Ralphs nous quitterait à l'extrémité de la grande rue de Kensington, et que je pourrais alors surprendre Gurker par un soudain accès de franchise. On est obligé parfois de recourir à ces petits expédients... Et c'est à cette minute qu'en marge de mon champ visuel j'aperçus une fois encore le mur blanc et la porte verte... Nous passâmes devant en causant. Oui, je passai devant... Je revois la silhouette que projetait le profil saillant de Gurker, son chapeau haut de forme ramené en avant sur son nez proéminent, et les plis de son cache-col.

« Je passai à moins de deux pas de cette porte... "Si je leur dis bonsoir maintenant, et si j'entre, me demandai-je,

qu’arrivera-t-il ?” Mais il me fallait à tout prix cet entretien seul à seul avec Gurker. Dans l’enchevêtrement des problèmes qui me préoccupaient, je ne savais quelle réponse faire à la question que je me posais. “Ils vont croire que je suis fou”, pensai-je. Et si j’allais disparaître après cela ? Je voyais déjà les manchettes des journaux : *Extraordinaire disparition d’un personnage politique*. Cette considération avait son poids. Dans cette crise, mille autres inconvenables mesquineries pesèrent sur ma décision...

Wallace se tourna vers moi avec un sourire triste.

– Et me voilà, – articula-t-il lentement. – Et me voilà, – répéta-t-il. – Et j’avais encore perdu cette occasion. Trois fois en une même année la porte s’était offerte, la porte qui menait à la paix, au bonheur, à la beauté qui dépasse tous les rêves, à la bonté que nul ne connaît sur terre... Et j’ai rejeté ces occasions, Redmond, et la porte a disparu...

– Comment le sais-tu ?

– J’en suis sûr, j’en suis sûr. Il ne me reste plus maintenant qu’à me confiner aux tâches qui m’accaparent et m’ont fait négliger ces précieuses occasions. Tu dis que j’ai obtenu tous les succès !... Le succès ! Cette chose vulgaire, fastidieuse, et si enviée... Oui, je l’ai, le succès ! – Il faisait rouler une noix dans sa main. – Tiens, voilà le cas que j’en fais, de mon succès, – dit-il en écrasant la noix entre ses doigts puissants. Et il me tendit les débris sur sa main ouverte.

– Laisse-moi t’avouer une chose, Redmond : cette déception me ronge. Depuis deux mois, depuis presque dix semaines, je n’ai rien fait, sinon vaquer aux besognes les plus urgentes. Mon âme déborde de regrets que je n’arrive pas à apaiser. Tard le soir, quand je risque le moins d’être reconnu, je sors, j’erre par les rues... Oui, je me demande ce que les gens penseraient de cela, s’ils le savaient ! Un ministre, le chef responsable d’un des grands organismes de la nation, qui erre, seul, à la re-

cherche d'une porte, d'un jardin, le cœur plein de tristesse, et parfois se lamentant presque à haute voix...

Je vois encore son visage pâle et l'étrange lueur sombre qui dansait dans ses yeux. Je le revois très nettement ce soir, et je me rappelle chacun de ses mots, chacune de ses intonations... et le numéro d'hier de la *Westminster Gazette,* qui contient la nouvelle de sa mort, est resté déplié sur mon divan. Aujourd'hui, au club, tout le monde cherchait à résoudre l'énigme du destin de Wallace.

Hier, de grand matin, on a trouvé son cadavre dans une profonde tranchée, près de la gare d'East Kensington. On avait creusé là deux puits pour les travaux de raccordement des lignes souterraines, une haute palissade de planches en défendait l'accès au public ; mais une petite porte y avait été ménagée pour livrer passage aux ouvriers. Cette porte, par suite de la négligence d'un chef d'équipe, n'avait pas été fermée, et c'est ainsi que Wallace pénétra dans le chantier...

Des questions sans réponse s'embrouillent dans mon esprit.

Il semble qu'avant-hier soir à l'issue de la séance du Parlement, il avait voulu rentrer chez lui à pied, ce qui lui arriva fréquemment pendant la récente session... je m'imagine sa silhouette sombre déambulant parmi les rues vides. La pâle clarté des globes électriques, près de la gare, revêtit-elle la palissade d'une lueur blanchâtre ? La porte fatale laissée ouverte réveilla-t-elle en lui quelque souvenir ?

Après tout, exista-t-il jamais en réalité une porte verte dans un mur blanc ? Je l'ignore. J'ai relaté son histoire telle qu'il me la conta. À certains moments je suis convaincu que Wallace fut simplement la victime d'un genre d'hallucination rare, mais dont on a des exemples, et d'une coïncidence entre une de ses

crises et une porte qui lui fut un piège fatal. Mais ce n'est pas là ma conviction la plus intime. Vous me jugerez superstitieux, si vous voulez, ou même absurde, mais je ne suis pas loin de croire qu'il était doué d'une faculté anormale, d'un sens, d'un je-ne-sais-quoi, qui, sous l'image d'une porte et d'un mur, lui offrait sans cesse une issue, un passage secret dans un autre monde infiniment plus beau que le nôtre. En tout cas, direz-vous, c'est de cette faculté merveilleuse qu'il fut finalement la victime. Mais en fut-il vraiment la victime ? Nous touchons là au caractère le plus mystérieux de ces rêveurs, de ces êtres de vision et d'imagination… Le monde pour nous a des couleurs banales, nous voyons la palissade et la tranchée comme des choses ordinaires. Selon le jugement vulgaire, il passa de la sécurité dans les ténèbres, le péril et la mort. Mais vit-il les circonstances sous ce jour-là ?

UNE VISION DU JUGEMENT DERNIER[15]

[15] Titre original : *A vision of Judgement*, tirée de *Effrois et Fantasmagories*.

I

... Brou-ha-ha-ha-ha !

J'écoutais sans comprendre.

... Oua-ra-ra-ra-ra !

– Seigneur ! – m'écriai-je, à peine éveillé. – Quel tapage infernal !

... Rarararararararara... Tararara.

– Il y a de quoi réveiller les... – commençai-je, et je m'interrompis brusquement.

Où étais-je ?

... Tararara !...

Ça reprenait de plus belle.

– Encore quelque nouvelle invention pour...

... Touratouratoura !

Quel vacarme assourdissant !

– Non ! – fis-je, en parlant très fort pour m'entendre. – C'est la trompette de la Résurrection !

... Touou Rrrra !

II

La dernière note me fit bondir hors de ma tombe, comme un goujon pris à l'hameçon.

Mon monument funéraire, – un piètre petit édifice dont j'aurais bien voulu connaître l'architecte ! – le vieil orme et la perspective sur la mer s'évanouirent comme un brouillard et je

vis une multitude innombrable, peuples de toutes nations et de toutes langues, enfants de tout âge, dans un amphithéâtre aussi vaste que le ciel. Et devant nous, sur un trône fait d'un nuage éblouissant, le Seigneur Dieu était assis, entouré de l'armée des anges. Je reconnus Azraël à sa peau bronzée, Michel à son épée, et l'Archange-héraut tenait encore sa trompette levée.

III

– C'est brusque, ce Grand Réveil ! Un peu trop brusque ! – remarqua un petit personnage à côté de moi. – Apercevez-vous l'Ange avec le Livre ?

Il se penchait et tendait le cou pour mieux voir entre les âmes qui se pressaient autour de nous.

– Tout le monde est là ! – reprit-il. – Tout le monde !... Et nous n'allons pas tarder à savoir... Tiens, voilà Darwin ! – s'interrompit-il. – Ah ! celui-là, il n'y coupera pas !... Et là, cet individu de haute taille, aux airs importants, qui essaie d'attirer l'attention du Seigneur, c'est le Duc... Mais il y a un tas de gens qu'on ne connaît pas !... Oh ! voici Priggles, l'éditeur... Les suppléments de frais qu'il réclamait pour excès de corrections d'épreuves m'ont toujours intrigué... Priggles était un malin !... Hé, hé, mais nous allons tout savoir, à présent, même la vérité sur ses comptes... Je vais assister à la petite fête, et je m'amuserai beaucoup avant qu'arrive mon tour... Mon nom commence par un S.

Il émit un sifflement entre les dents.

– Oh ! il y a des personnages historiques, aussi. Regardez ! Voici Henry VIII... Le défilé des témoins sera long pour celui-là !... Ah ! flûte, son nom de famille est Tudor.

Il baissa soudain la voix.

– Remarquez-vous ce type-là, juste devant nous, avec son corps tout couvert de poils ?... Période paléolithique, comprenez-vous ? Et là-bas, plus loin...

Mais je ne l'écoutais plus, attentif seulement aux paroles du Seigneur.

IV

– Est-ce tout ? – demandait le Tout-Puissant.

L'Ange, – debout devant un Livre à tomes innombrables, comme le Catalogue de la Bibliothèque du British Museum, – promena son regard sur la foule et sembla nous dénombrer tous du même coup.

– C'est tout ! – répondit-il, et il ajouta : – Ô Dieu, il s'agit d'une minuscule planète.

L'œil du Grand-Juge se fixa sur nous.

– L'audience est ouverte ! – proclama l'Éternel.

V

L'Ange lut un nom dans le livre, un nom dont les échos nous revinrent des profondeurs de l'espace. Je ne pus le saisir nettement, parce qu'au même moment mon voisin s'écria en sursautant :

– Qui est-ce ?

Je crus comprendre un mot comme Achab, mais je ne pouvais croire que ce fût l'Achab de la Bible.

Instantanément, une petite forme noire fut lancée sur une bouffée de nuage aux pieds mêmes de Dieu – une forme rigide, vêtue de robes somptueuses et le chef surmonté d'une couronne. L'homme croisa les bras et fronça les sourcils.

– Eh bien ? – fit le Juge, abaissant son regard sur le prévenu.

Nous entendîmes parfaitement la réponse, tant l'acoustique du lieu était excellente.

– Je me reconnais coupable !

– Raconte ce que tu as fait, – ordonna le Seigneur.

– J'étais un roi, un grand roi, débauché, orgueilleux et cruel. J'ai provoqué des guerres, dévasté des contrées, et construit des palais dont le mortier fut trempé avec le sang des hommes. Écoute, ô Jehovah ! la voix des témoins qui s'élèvent contre moi, des victimes qui réclament de Toi la vengeance... des centaines et des milliers d'accusateurs, – cria-t-il, en étendant le bras vers nous. – Et pis encore ! J'ai fait saisir un prophète, un de Tes prophètes...

– Un de mes prophètes ? – répéta le Tout-Puissant.

– Et parce qu'il ne voulait pas s'incliner devant ma puissance, je le torturai pendant quatre jours et quatre nuits, au bout desquels il mourut. J'ai fait plus encore, ô Jehovah ! Je T'ai dépouillé de Tes honneurs...

– Dépouillé de mes honneurs ?

– Je me suis fait rendre à moi-même le culte qui T'était dû. Il n'est pas d'infamie que je n'aie commise ; aucun crime dont je n'aie souillé mon âme... Et à la fin, Seigneur, Tu m'as frappé !...

Dieu souleva légèrement ses sourcils.

– ... J'ai été tué dans une bataille, et me voici debout devant Toi, destiné à Ton enfer le plus profond... En face de Ta grandeur, je dédaigne tout mensonge et toute excuse, je n'invoque pas Ta clémence, et je proclame mes iniquités aux oreilles de tous les humains !

Il se tut. J'apercevais distinctement son visage, qui me parut pâle, terrible, altier et étrangement noble... Je songeai au Satan de Milton.

– Presque tout ce qu'il dit là est gravé sur l'obélisque, – remarqua l'Ange, un doigt sur la page du Livre ouvert.

– En effet ! – dit le tyran, sur un ton de légère surprise.

Tout à coup, Dieu, se penchant, prit cet homme et, comme pour mieux l'observer, le tint sur sa paume où il apparaissait comme un petit trait noir.

– Il a vraiment fait tout cela ? – demanda le Tout-Puissant.

– En un sens, oui, – répondit négligemment l'Ange.

Quand mes yeux se portèrent à nouveau sur le menu personnage, je constatai que son visage était curieusement changé. Il épiait avec une étrange appréhension l'Ange-archiviste, et il plaça craintivement sa main devant sa bouche. Le jeu de quelques muscles avait démoli cette attitude d'audacieux défi.

– Lis ! – commanda le Juge.

Et l'Ange lut l'énumération méticuleuse de tous les méfaits du méchant. Ce fut un régal intellectuel... un peu scabreux, par endroits, pensai-je, mais il le fallait bien !

VI

Tout le monde riait, même le prophète que le tyran avait supplicié. Ce méchant était vraiment une absurde créature.

– Et alors, – lisait l'Ange, avec un sourire qui accrut notre curiosité, – un jour qu'une indigestion l'avait mis de mauvaise humeur, il...

– Oh ! pas cela ! – s'écria le méchant. – Pas cela ! Personne ne l'a jamais su... Cela n'est pas arrivé... Je fus criminel, fréquemment, mais rien d'aussi bête, d'aussi absolument bête...

L'Ange continuait à lire.

– Ô Jéhovah ! – implorait le méchant. – Ne permets pas que cela soit su... Je me repens... Je le regrette...

Sur la main de l'Éternel, le méchant dansait et pleurait. Tout à coup, la honte l'affola : il prit un élan furieux pour sauter entre les doigts de Dieu, mais, par un adroit mouvement du poignet, Dieu l'arrêta. Il s'élança encore pour se précipiter entre le pouce et l'index, mais le pouce se rapprocha. Et, pendant tout ce temps, l'Ange poursuivait sa lecture, dévoilait la vérité concernant cette âme humaine. Le méchant galopait en tous sens sur la main énorme, et soudain il se réfugia dans la manche du Seigneur.

Je m'attendais à ce que Dieu l'en fît sortir, mais la miséricorde de Dieu est infinie !

L'Ange-archiviste avait terminé.

– Au suivant ! – fit le Grand-Juge, et, dès avant que l'Ange eût articulé un nom, une créature velue et en haillons était debout sur la paume du Seigneur.

VII

– Est-ce que Dieu aurait l'Enfer dans sa manche ? – questionna mon voisin.

– Il faudrait d'abord savoir s'il existe un Enfer, – répliquai-je.

– Somme toute, d'après ce qu'on peut voir, rien n'indique particulièrement qu'il existe aussi une Cité céleste, – observa mon interlocuteur.

– Chut ! – fit une femme en nous regardant de travers. – Écoutez ce vénérable saint.

VIII

– Il était le roi de la terre, mais moi j'étais le prophète du Dieu du Ciel ! – proclama le saint. – Et tout le peuple fut émerveillé du miracle. Car, ô Seigneur, je connaissais, moi, les gloires de Ton Paradis. Sans murmurer, sans me plaindre, j'endurai les tortures, les coups du glaive, les échardes enfoncées sous mes ongles, l'arrachement de lambeaux de chair, je souffris toutes ces douleurs pour l'honneur et la gloire de Ton nom !

Dieu sourit.

– À la fin, je partis, en haillons et ensanglanté, répandant l'odeur de mes saintes afflictions...

Gabriel eut un brusque éclat de rire.

– ... et je me tins à la porte de son palais, comme un signe, comme un avertissement...

– Comme une peste et un fléau, – interrompit l'Ange-archiviste, qui commença à lire, sans se soucier du fait que le saint continuait à énumérer les actions glorieusement sordides qu'il avait accomplies pour s'assurer le Paradis.

Dans le registre de l'Ange, les motifs étaient révélés, et ce fut un sujet de surprise indicible.

Au bout de peu de temps, le saint se prit à courir en tous sens sur la paume de Dieu ; lui aussi, supplia et implora, sous l'implacable fustigation de cette terrible vérité ; comme le méchant, il chercha un refuge dans la manche du Seigneur. Nous pûmes distinguer ce qui se passait dans l'obscurité de cette manche. Les deux hommes étaient assis côte à côte, dépouillés de tout faux semblant, – comme des frères, abrités dans le vêtement de la charité divine.

Et c'est là aussi que je dus fuir à mon tour.

IX

Dieu nous secoua hors de sa manche afin de nous déverser sur la planète qu'il nous assignait pour y vivre une nouvelle existence, une planète qui avait pour soleil Sirius la verte.

– À présent, – dit-il, – que vous me connaissez mieux et que vous vous comprenez mieux les uns les autres... recommencez un essai.

Lui et ses anges s'évanouirent alors dans l'espace, mais la claire gaieté de leur rire résonne encore à mes oreilles.

Autour de moi s'étendait une belle contrée, plus belle que tout ce que j'avais vu sur terre, une contrée inculte et rude, mais belle, et j'étais entouré des âmes régénérées des humains, réincarnées dans des corps agréables à voir.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2014

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, MarcG, Coolmicro